

DE LA
CONNOISSANCE
DE SOI-MÊME.
TRAITÉ SECOND.

INTRODUCTION A L'ETUDE
de soi-même , où l'on examine
l'homme selon son être naturel

Par le R. P. Dom FRANÇOIS LAMY,
Benedictin de la Congregation de S. Maur.

Seconde Edition , retouchée & augmentée
considérablement.

TOME II.

Ex Bibliotheca Cœmitarianum

Cambr.  *n.º 1724.*

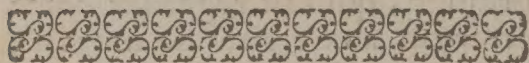
Vauvartien
A PARIS,

Chez NICOLAS LE CLERC, rue saint
Jacques, proche saint Yves, à l'Image
saint Lambert.

M. DCCI.

Avec Approbation & Privilège.

BJ. Baem. K.I. 2



P R E F A C E

OV L'ON DONE VNE IDE'E
du dessein, de l'exécution & de
la méthode de ce Traité, & l'on
propose les moïens de profiter de
sa lecture.

A P R E's avoir fait sentir, au-
tant qu'on croit l'avoir fait
dans le premier Traité, l'import-
rance de l'étude de soi-même &
la nécessité de la conoissance de
l'home selon son être naturel; il
seroit superflu de recomencer ici
à traiter ce Chapitre. Je suppose
qu'on se souvient de ce qui a été
suffisamment prouvé, que l'home
ne se conoitra jamais bien selon
son être moral, que préalable-
ment il ne se conoisse selon son
être naturel & fisisque. Je suppose
qu'on est revenu de cet aveugle
ã ij

iv P R E F A C E.

préjugé, qui fait regarder come étranger aux traités de morale, tout ce que l'on y fait entrer de l'être physique de l'home; & croire que c'est mal à-propos faire le fificien, que de joindre ces deux conoissances. Je conviens qu'on peut les mal assortir, les placer mal, & en faire un mélange forcé & confus, plus propre à embarrasser l'esprit qu'à l'éclairer : mais pourvû qu'on sache éviter ces défauts, rien n'est ni plus à propos, ni plus necessaire, que de joindre ces lumieres. Et encore une fois, je mets en fait que sans une grace extraordinaire, on ne démêlera jamais bien ses divers penchants, ses passions, ses vices, ses foiblesses, son aveuglement, son esclavage; & qu'on ne remediera jamais efficacement à ses maux, si l'on ne conoît distinctement les deux êtres dont on est composé; les divers rapports qu'ils ont entr-

P R E F A C E.

eux , & les relations qu'on a par leur moïen avec tout ce qui nous environne. Je suppose donc encore un coup , qu'on est persuadé de cete necessité ; & qu'on ne manque point de passion de se conoître, non seulement selon le moral , mais même selon son être naturel & sifique ; & de faire des découvertes dans son fond & dans son propre pays.

Mais je dois avertir que mon dessein n'est pas de pénétrer fort avant dans le détail de cete connoissance ; loin que je prétende approfondir cete matiere : èle n'est pas simplement trop vaste & trop étendue , il faut ajoûter qu'èle est encore impénétrable par certains endroits , & qu'èle a des termes & des bornes qu'on ne peut naturellement passer.

Il est vrai que dans l'étendue de l'être de l'home , il est aisé de remarquer deux substances tres-diférentes , l'esprit & le cors :

I.
La science
de l'home
impéné-
trable par
certains
endroits.

vi *P R E F A C E.*

on peut bien découvrir que malgré leur différence, elles sont dans un comerce fort étroit.

On s'aperçoit bien encore, que malgré ce comerce & cete liaison, elles ont des fonctions tres-separées : on peut rendre raison de ces fonctions jusqu'à un certain terme : on peut enfin développer & démontrer même les principales propriétés de ces deux substances : mais après tout, le fond n'est pas bien clairement connu. Je ne dis pas simplement qu'on ne pénètre pas assez tous les mouvemens & tous les replis de son cœur ; cela est incontestable : j'ajoute qu'on n'a pas même une assez claire idée de la nature de l'esprit, pour juger sur cete idée, de quèles sensations & de quèles manieres il est capable.

On a une idée beaucoup plus claire du cors humain : rien ne nous est plus distinctement connu

P R E F A C E. vij

que l'étendue dont il est composé, & que les figures & les diverses manieres dont cete étendue est susceptible : mais après tout, il faut encore avouer que le cors humain ne nous est guères connu que par les dehors. L'anatomie qui va fouiller dans ses entrailles, ne nous découvre que ses plus grossieres & ses plus sensibles parties, & leurs principaux usages. Mais par de-là les termes du sensible, il est certain qu'il y a dans ce cors un nombre presque infini de tuyaux, de ressorts, & d'autres parties semblables, d'une si prodigieuse délicatesse, qu'èles échapent à tous nos sens ; & néanmoins si absolument necessaires & si essentièles à sa conservation, & au mouvement de ses parties sensibles, que s'il en étoit privé, il ne seroit plus qu'une masse gelée & informe, peu différente d'une statuë.

Il est vrai que la raison même bien jusqu'à reconôître la nécessité de ces insensibles parties; mais êle en demeure là ; & tout ce qui regarde leurs figures particulieres , leurs liaisons , leur débandement , leur jeu & leur mouvement ; tout cela , dis-je , ne nous paroît plus qu'au travers des conjectures. Et c'est (pour le dire en passant) sur le frivole fondement de cete obscurité , que tant de gens se défendent de croire que le jeu de ces insensibles parties soit aussi réel & aussi mécanique que celui des plus grossières ; & que pouvant encore moins comprendre que ce jeu soit capable de produire tous ces mouvemens sensibles qu'on admire dans les animaux : ils aiment mieux pour les expliquer, recourir à des facultés, à des vertus & à des formes parfaitement intelligibles , que de s'en tenir à une communication de mouve-

P R E F A C E. ix

mens tres-réèle & tres-aisée à concevoir, quoiqu'êlé ne soit pas sensible.

Et ainsi la conoissance de l'homme toute grande & toute merveilleuse qu'êlé soit, étant nécessairement bornée, soit par le défaut d'idées claires, ou par la foiblesse de nos sens; je n'ai garde d'entreprendre de lui donner ici toute son étendue. J'avouë même que je ne la pousserai pas ici dans un aussi grand détail que je le pourrois. Come je n'écris que pour ceux qui ont peu d'entrée dans cete étude, & qui par conséquent sont peu acoutumés à de pareilles applications d'esprit; je craindrois avec raison, de leur causer de l'ennui & du dégoût, par de trop longs détails : ce seroit d'ailleurs témoigner trop de défiance de la pénétration de leur esprit, qui peut facilement avec les principes, descendre à diverses reprises dans ces détails; & ce seroit

II.
On n'entreprend pas de donner ici à cete science toute son étendue; mais seulement de n'en rien produire que de fort recevable.

X *P R E F A C E.*

enfin leur ôter l'un des plus doux plaisirs de cete étude , qui consiste à faire par soi-même , des découvertes dans son pays & sur ses propres têtes.

Je me contenterai donc de donner ici une espèce d'ébauche , ou un léger craion de cete sience ; avec cete précaution néanmoins, que je tâcherai de ne rien avancer que de fort recevable , & peut-être que d'incontestable ; & que j'espère même y démontrer les plus considerables propriétés de l'ame.

111.
Fin principale de
ce Traité.

Mais la principale fin que je me propose dans ce Traité , n'est pas simplement de mener les esprits à la découverte de ces verités par une voie également sûre & facile ; c'est aussi de leur laisser un modele de la maniere dont ils peuvent par eux-mêmes, avec autant de facilité que de sûreté , pénétrer plus avant dans cete sience, & s'exercer sur tels

autres sujets qu'il leur plaira.

En éfet, de toutes les manieres d'insinuer aux autres les verités que l'on a découvertes, nule ne me paroît plus sûre, plus facile & plus proportionnée à la capacité de l'esprit humain, que de le mener par les mêmes voies par lesquelles on les a découvertes, quand on les a cherchées méthodiquement; & nule recherche ne me paroît plus méthodique que celle par laquelle on comence.

IV.
De la
meilleure
maniere
de cher-
cher la
verité &
del'ensei-
gner aux
autres.

1°. Par éclaircir & débarasser les termes d'une question; fixer précisément le point où elle consiste; & marquer par quelque caractere, d'ou dépend sa résolution.

2°. On considere son sujet par tous les endroits qui ont raport à la question.

3°. On le divise par parties.

4°. On les examine séparément, en començant par les plus simples & les plus faciles, & se

xij *P R E F A C E.*

les rendant familières , avant
que de passer aux plus composées.
& aux plus difficiles.

5°. On se sert de ce qu'on y
trouve de clair & de connu pour
découvrir ce qui est inconnu.

6°. Enfin on ne se repose ja-
mais que dans l'évidence.

v.
Sûreté &
facilité
de cette
méthode.

Cette méthode, dis-je, est la plus
sûre de toutes : parce que le pre-
mier de ses principes, est de n'av-
ancer qu'autant que l'on voit clair,
& qu'à la sonde de la raison, on trou-
ve le terrain ferme ; & le second est
de ne se reposer jamais que dans l'é-
vidence. Elle est aussi la plus faci-
le & la plus proportionnée à la portée
de l'esprit humain. En effet, il ai-
me naturellement la vérité : mais
il souhaite qu'on la lui persua-
de ; & non pas qu'on la lui co-
mande pour ainsi dire imperieu-
sement. Il veut encore moins qu'-
on la lui amène de force, ou
qu'on l'entraîne vers elle : enfin
il ne peut souffrir qu'on le con-

P R E F A C E. *xiiij*

traigne à la recevoir , ni qu'on lui extorque son consentement. C'est assez de lui montrer du doigt où éle habite. Il ne faut que le metre sur les voies qui mènent chez éle. Il se fait un plaisir d'y marcher de lui même ; un divertissement de la chercher , & un honeur de la découvrir.

Et ainsi la vraie maniere de conduire agréablement les hommes à la verité , est de la chercher avec eux , ou du moins d'en user come si on la cherchoit : de déliberer sur le choix des chemins ; de sonder les gués & les mauvais pas ; d'hesiter sur les routes inconnues ; d'avancer hardiment dans les grands chemins ; de s'arêter où l'on ne voit goutte ; de marcher sans crainte dès qu'on voit clair ; & tout cela d'une maniere si naturel & si aisée , que ceux qui sont conduits aient sujet de se regarder come Juges de tout , & come Auteurs des dé-

xiv *P R E F A C E*

couvertes que l'on fait par cete
voïe.

VI.
Ses diffi-
cultés &
& sa fé-
condité.

Il faut néanmoins avoüer que
cete méthode est sujête à quelques
ennuis & à quelques dégouts.
On est quelquefois obligé de re-
venir sur ses pas ; de quitter les
chemins qui avoient paru sûrs ;
de retourner à ceux qu'on avoit
négligés ; d'aplanir les raboteux,
& d'arracher les épines. On n'est
pas même exempt de toute mépri-
se : mais après tout , on ne s'y
perd jamais absolument, pourvû
qu'on ait la raison pour guide ,
& qu'on ne se repose que dans
l'évidence , qui est le propre ca-
ractere de la verité : & enfin ,
lorsqu'on est assez hureux pour
la découvrir , la joïe qu'on en
ressent est si excessive, que l'on
compte pour rien toute la peine
qu'on a eüe à la chercher ; on en
est infiniment plus content , que
si èle s'étoit présentée d'èle-mê-
me, ou qu'on l'eût amenée avec

tout l'équipage des raisonnemens; & il arive même souvent qu'au lieu d'une verité que l'on s'étoit proposé de chercher, on en trouve come en chemin faisant, quantité d'autres; de sorte qu'on ne fait guéres de pas dont on ne soit payé content.

C'est justement ce qui est arrivé en travaillant à ce Traité. On nes'étoit d'abord proposé que de découvrir l'immortalité de l'ame; & il se trouve que la maniere dont on s'est pris à cete recherche, a fait découvrir une bone partie de ce que l'on peut naturellement conoître de la nature de l'home, considéré selon son être naturel, & quelque chose même selon son être moral. On s'est aperçû qu'il est composé de deux substances, l'esprit & le cors. On a démêlé la différence de l'un à l'autre, & démontré leurs principales propriétés; mais sur tout, cêles de l'a-

VII:
Ce que
l'on a
découvert
de l'home
dans
ce Trai-
té.

xvi *P R E F A C E.*

me , son unité , sa spiritualité ,
son immortalité , sa liberté. On
a découvert l'excélence & la di-
gnité de sa nature , son élévation
au dessus des cors , & son origine
toute divine par la noblesse de ses
penchans , & par l'ardeur de ses
inclinations pour la verité , pour
la gloire , pour le bonheur , &
pour la perfection. L'on a traité
avec assez d'étenduë ce qui re-
garde l'union de l'esprit & du
cors ; les propriétés de cete union ,
ses avantages & ses défauts. L'on
a expliqué les plus considérables
fonctions de ces deux êtres ; cê-
les qui sont purement spirituê-
les ; cêles qui n'ont rien que de
corporel & de mécanique ; & les
moïennes , qui tiennent de l'esprit
& du cors : car il y a une si étroite
liaison entre les parties dont l'ho-
me est composé , un si grand en-
chaînement entre les propriétés
& les facultés de ces parties , qu'
il est come impossible d'en dé-

P R E F A C E. xvij

couvrir nêtement une seule , qu'on ne démêle presque toutes les autres.

Cependant , quelque persuadé VIII.
Difficulté
de faire
entrer les
autres
dans ces
découvertes. que l'on soit de ces découvertes ; come la plupart des raisons qui les établissent , sont prises de ce qui se passe en nous de plus intérieur & de plus secret ; mais sur tout , de certains sentimens sourds , qu'il est plus aisé d'experimenter que de décrire ; on a sujet de craindre de ne pouvoir faire sentir aux autres toute l'évidence de ces raisons & de ces preuves. La plupart des homes sont si partagés , si dissipés , si inquiets , & si atachés aux choses sensibles , qu'il est rare d'en trouver qui veüillent assez se détacher , assez rentrer en eux-mêmes , assez s'appliquer , assez se fixer pour y considérer ce qui s'y passe.

Il est neanmoins certain que IX.
Necessité
de rentrer
en soi. sans ce retour sur soi-même , sans cete serieuse application , & sans

même &
de s'appli-
quer.

ce détachement du moins actuel, & pour le tems auquel on médite, on ne doit pas s'attendre à faire le moindre progrès dans la science de l'homme; parce que nul objet n'échape plus aisément, & que quand on n'est pas acoutumé à le manier, & qu'on veut s'en saisir sans les dispositions qu'on vient de marquer, il ne faut que le bourdonnement d'une mouche pour faire lâcher prise.

X.
Cete ne-
cessité re-
garde sur
tout ceux
qui dou-
tent de
l'immor-
talité de
l'ame,
s'ils veu-
lent pro-
fiter de ce
Traité.

Mais si ces dispositions sont absolument nécessaires à tous ceux qui voudront bien se donner la peine d'étudier l'homme avec l'Auteur de ce Traité, & profiter de sa lecture; éles le sont, sur tout, à ceux qui auroient le malheur d'être engagés en des préjugés contraires à l'immortalité de l'ame. Car come cete immortalité est ce que l'on recherche dans cet écrit avec plus de soin; éle demande aussi plus d'application à ceux qui ont le plus d'inté-

P R E F A C E. xix

rêt à cete recherche ; je veux dire, à ceux qui ont le malheur de révoquer en doute, ou même de nier absolument l'immortalité. Et come c'est particulièrement ces sortes de personnes que l'on a eu en vûë dans la premiere partie de ce Traité ; de peur qu'ils ne s'engagent inutilement à sa lecture, rien ne me paroît plus important que de leur faire sentir la necessité qu'ils ont d'y apporter une serieuse aplication, & de se détacher du moins pour quelque tems, de tous les objets qui les entraînent hors de chez eux ; & je ne vois rien de plus propre à leur faire sentir la necessité de ce remède, que de leur faire remarquer par quels degrés ils peuvent être tombés dans le mal : Je veux dire, par quels degrés ils en sont venus jusqu'à révoquer en doute, ou à nier même l'immortalité de l'ame. Les voici à peu près.

xi.
Dégtez
par les
quels on
est tombé
dans ce
doute, ou
même
dans l'er-
reur opo-
sée à
l'immor-
talité.

Come ceux qui ignorent ou qui nient l'immortalité de l'ame, ne se sont jamais guères regardés que par le cors ; & qu'enfoncés dans la matiere, & répandus par leur sens dans toutes les parties de leur cors, & par leurs passions dans tous les objets qui les environent, ils n'ont peut-être jamais rentré en eux-mêmes, jamais fait nul usage de leur esprit, ni de leur foi, s'ils l'ont reçûë ; il n'est pas surprenant qu'ils en soient venus jusqu'à se croire tout cors, & à ne se prendre que pour un seul être, une seule substance. Ce n'est pas qu'on ne leur ait quelquefois parlé de leur ame : mais il est aisé que par ce terme, ils n'aient entendu ou que la forme & l'organisation du cors ; ou que quelcune de ses parties ; come le cerveau, le foie, &c. ou que quelque liqueur répandue dans ses membres ; come le sang, les esprits animaux,

P R E F A C E. xxj

une vapeur , une fumée , un air subtil , une flâme , un tourbillon d'atômes : car toutes ces extravagances ont autrefois trouvé des défenseurs chez ceux que l'on apeloit Filósofes , & peuvent encore dans tous les siècles trouver des dupes.

Ajoutez à cela , que la manière dont ils ont été élevés & instruits , n'a presque servi qu'à former ou fortifier ces préjugés : car on ne leur a jamais guères parlé du cors & de l'ame , qu'en les confondant : je veux dire , en attribuant au cors ce qui n'appartient qu'à l'ame ; & donnant à l'ame ce qui ne convient qu'au cors : come quand on leur a dit que *l'ame étoit toute en tout le cors , & toute en chaque partie* : qu'êle avoit la faculté de s'allonger , ou de se racourcir , suivant les lieux qu'êle habitoit ; qu'à la mort êle abandonoit successivement les parties du cors les unes après les au-

XII.
Les discours ordinaires ne tendent qu'à confondre le cors avec l'ame , & toutes leurs propriétés, les unes avec les autres,

tres ; & qu'enfin on l'exhaloit , & qu'êlé s'envoloit : en un mot , tout ce qu'on leur a si souvent débité du lieu , du voisinage & du mouvement des esprits ; de leur agilité , de leur subtilité & de leur clarté , de leurs plaintes , de leurs gemissemens & de leurs clameurs , &c. Et qu'au contraire en parlant des cors , on les leur a représentés avec des inclinations & des aversions , des simpaties & des antipaties : come quand on leur a dit , que *chaque cors cherche son centre* : que les *pe-sans veulent aler en bas* , & les *legers en haut* : que le *feu cherche sa sphere* , & que c'est pour s'y rejoindre qu'il fait de si grands fracas , lorsqu'on veut l'emprisoner. Que les *plantes cherchent les alimens qui leur sont propres* : qu'êlés se plaisent dans un tel têrain , ou une tele situation , & non dans une autre : qu'êlés aiment le voisinage de quelques plantes particu-

res , &
sion p
a hor
pour
fois d
que c
malad
tels r
& qu
lu se
doit :
verie
ter l
leur
a en
Fa
que
trui
com
que
que
con
me
ves
ne
imp

P R E F A C E. xxiiij

res, & qu'elles n'ont que de l'aversion pour les autres. Que la nature a horreur du vuide, & que c'est pour l'éviter qu'elle fait quelquefois de si terribles renversemens: que c'est la nature qui, dans les maladies apête, ou refuit tels ou tels remedes, tels ou tels alimens; & que dans les crises, elle a voulu se décharger de ce qui l'incomodoit: & mille autres pareilles rêveries qui n'ont servi qu'à jeter les gens dans l'illusion, & à leur cacher la différence qu'il y a entre le cors & l'esprit.

Faut-il s'étonner, après cela, que des gens ainsi élevés & instruits ne regardent leur ame que come corruptible & mortêle, & que come sujête au même sort que le cors, avec lequel ils la confondent! on ne doit pas même trouver étrange que les preuves ordinaires de l'immortalité ne fassent sur leur esprit, nulle impression: car come ils ne man-

XIII.
Les plus
fortes
preuves,
suivant la
méthode
commune,
ne font
nulle im-
pression
sur ces
esprits.

quent pas de substituer au terme d'*ame*, par tout où il se trouve, l'idée de cors, ou de quelque chose de corporel, ou du moins de quelque chose qu'ils apelent *spirituel*, mais dont ils ne font consister la spiritualité que dans la délicatesse & la subtilité de ses parties : & come d'ailleurs, ils sont persuadés avec raison, que rien de tout ce qui est corporel ne peut être ni incorruptible, ni immortel ; on voit bien que les plus fortes démonstrations, suivant la méthode commune, leur doivent paroître des illusions toutes pures, & ne doivent doner nule atteinte au préjugé où ils sont, que tout meurt avec le cors.

Que si par dessus cela, le cœur s'est mis de la partie ; s'il a trouvé une espèce de plaisir dans ce brutal sentiment ; s'il a crû par là se pouvoir mettre au large, & s'affranchir également de toute
con-

P R E F A C E. xxv

contrainte & de toute crainte ;
s'il a crû pouvoir sur la foi de
ce sentiment , s'abandoner sûre-
ment au torent de ses passions :
enfin , s'il a été assez insensé pour
se faire une vanité , ou même un
mérite de le soutenir & de le dé-
fendre ; voila le comble du mal ,
voila la profondeur de l'abîme ,
& les divers degrez par lesquels
on y est descendu.

Qui ne voit donc après cela ,
combien pour revenir de ce fu-
neste état , il est nécessaire de fai-
re une violente révulsion dans le
cours des esprits animaux qui
nous entraînent au dehors ? com-
bien il est indispensable de sus-
pendre du moins assez ce cours ,
pour se mettre en liberté de fai-
re quelque trêve avec les objets
sensibles ? combien enfin , il est
essentiel de se faire assez de vio-
lence , pour rentrer une bone fois
en soi-même , s'examiner serieu-

xiv.
Violences
que l'on
doit se
faire pour
sortir de
ce funeste
état.

xxvj *P R E F A C E.*

sement , & se mettre en dispositions de se laisser ébranler & persuader par les preuves de l'immortalité de l'ame , qui naissent de cet examen ?

xv.
Motifs
par lesquels
on doit s'é-
forcer
d'entrer
dans l'exa-
men
des preu-
ves de
l'immor-
talité.

Certainement , si ceux qui ont le malheur de ne pas croire cette immortalité , n'ont pas absolument renoncé au penchant si naturel qu'ils ont pour le bonheur , & pour un bonheur qui ne finisse point : s'ils ne sont pas encore dans la dernière indolence sur ce qui les touche de si près , & ce qui leur est si important : si en se ravalant jusqu'au niveau des bêtes , ils n'en ont pas pris toute la brutalité : s'ils n'ont pas encore assez dépouillé tout sentiment d'humanité sur eux-mêmes , pour ne pas sentir de quelle stupidité est le plaisir qu'ils prennent à se reposer entre l'attente de l'enfer , ou du néant ; à marcher sur la route de l'en-

fer
à m
aler
il le
rinc
sen
eux
dan
tan
qui
&
moi
disp
si n
cep
moi
rou
plic
cev
n'en
stér
né
ave
& à
tud

P R E F A C E. xxvij

fer, au cas qu'il y en ait un ; & à n'espérer , pour leur mieux aler , que le neant : si enfin , il leur reste encore quelque étincêle de raison & de bon sens : ils ne peuvent se refuser à eux-mêmes la justice d'entrer dans un examen de cete importance ; de pénétrer dans ce fonds qui leur paroît si impénétrable , & de s'efforcer de prendre du moins pour quelque tems , les dispositions qu'on leur dit être si nécessaires pour se rendre susceptibles des preuves de l'immortalité , & pour s'en laisser toucher. Pour peu qu'ils s'y appliquent serieusement , ils s'apercevront bien-tôt que ce fonds n'est ni si impénétrable , ni si stérile qu'ils se l'étoient imaginé ; & l'on peut leur promettre avec quelque assurance, à eux , & à tous ceux qui voudront s'étudier eux-mêmes, qu'ils n'iront

xxviii *P R E F A C E.*

pas loin dans ce nouveau pays ;
sans se trouver bien payés de
leur peine, & sans y faire des dé-
couvertes considerables.

XVI.
On leur
facilite
cete voïe
par l'ex-
emple
d'un ho-
me qui
marche
devant
eux.

Cependant come cete route
est d'ordinaire peu conuë & peu
batuë ; on a pensé que pour la
leur aplanir , & leur faciliter
ces retours , ces examens &
ces réflexions qui éfrayent tant
de gens , & qui composent ce-
te voïe ; rien n'étoit plus à pro-
pos que de faire marcher devant
eux , quelcun assez courageux
pour en essuier par lui-même
tous les mauvais pas. C'est l'exem-
ple & le modèle qu'on va leur
doner sous la figure d'un home,
lequel lassé de ses incertitudes
& de ses inquietudes sur l'ave-
nir & sur la nature de son ê-
tre , cherche à se délivrer de ses
doutes en s'examinant soi-mê-
me ; & qui sans autre secours que
quelque justesse d'esprit, & quel-

P R E F A C E. xxix

que legere teinture d'anatomie ,
étudiant l'home , come si per-
sone n'avoit jamais tenté la dé-
couverte de ce pays , découvre
dans son enceinte deux substan-
ces tres-diférentes , l'esprit &
le cors : démêle leurs proprié-
tés & leurs principales fondions,
trouve des preuves incontestables
de l'immortalité de son ame,
& pénétre même jusqu'à ce
lien invisible qui fait l'union de
deux êtres si diférens.

XVII.
Disposi-
tions a-
vec les-
quelles ils
le doivent
suivre.

Tout ce que l'on demande
donc à ceux qui sont enfin re-
solus de tenter cete voïe , est de
vouloir bien se doner la peine
de suivre cet home avec quel-
que attention : je ne dis pas avec
une parfaite confiance , & moins
encore avec une créance aveu-
gle ; au contraire , je leur per-
mets & leur conseille même de
s'en défier : mais ce que je sou-
haite , est qu'ils rentrent de tems

xxx P R E F A C E.

en remets en eux-mêmes pour consulter aussi bien que lui, cete *lumiere secrete & publique* qui éclaire tous les homes ; ce sentiment interieur que l'on a de ce qui se passe chez soi , & qui ne trompe persone ; & pour observer si les choses se passent chez eux come chez lui ; s'ils voyent ce qu'il voit , & s'ils sentent ce qu'il sent : peut-être que la convenance qu'ils y trouveront les comblera de joye , & les mettra en état d'être sensibles aux preuves que cet home tirera , & de ces sentimens comuns , & de ces lumieres publiques. Il fera peu de découvertes dans son fonds , que des lecteurs attentifs ne puissent faire dans le leur. Ils se retrouveront par tout où il se trouvera , & il produira peu de preuves de son immortalité , dont ils ne reconoissent la verité par le témoignage même de leur con-

P R E F A C E. xxxj

science ; je veux dire , par ce sentiment immediat que l'on a de tout ce qui se passe chez soi. Il n'ira point chercher des principes étrangers , éloignés & extraordinaires : il ne s'attachera à nule secte de Philosophes : il ne suposera , ni ne forgera rien à plaisir : ses preuves & ses raisonemens seront à la portée de tout le monde ; de tous ceux , dis-je , qui font quelque usage de leur raison : parce qu'ils ne rouleront que sur ce qu'il découvrira dans son fonds , & sur les materiaux qu'il trouvera dans l'étendue de son être : materiaux que tout le monde pourra come lui trouver dans le sien : & ainsi pour suivre cet home , & le suivre même avec succès , il n'est pas besoin d'être Philosophe ; il ne faut qu'avoir des yeux come lui , pour voir chacun dans son fonds ce qu'il voit dans le sien , &

xxxij *P R E F A C E.*

quelque justesse d'esprit, pour
raisonner come il raisone : avec
cela l'on pourra devenir Filoso-
fe, quelque peu qu'on le fût
auparavant.





PROJET

ou

PEINTURE D'UN

home lequel lassé de ses incertitudes & de ses inquiétudes sur l'état des ames après la mort, & sur la nature de son être, cherche à se délivrer de ses doutes en s'étudiant soi-même, & découvre sans sortir de chez soi, des preuves incontestables de son immortalité, la nature de son être & ses principales facultés & propriétés.

C'EST trop long-tems vivre dans l'incertitude : ce mal est le pire de tous les

R.
Aveu sin-
cere d'un
home qui
a vécu
dans l'és-

ẽ v

xxxiv PROJET.

gâtemēt,
& qui
en veut
sortir.

maux : nul plaisir ne le peut balancer : il faut sortir de mes doutes à quelque prix que ce soit. J'ai fait jusques ici tout ce que j'ai pû pour me persuader qu'il n'y a point d'autre vie que cêlé-ci: que sa fin doit être la fin de tout mon être ; & que la mort doit me mettre en même état que si je n'avois jamais été. Je me suis toujours flaté de cete pensée : je me suis fait un honneur de la soutenir ; & sous la foi de ce sentiment , j'ai crû pouvoir m'abandoner sûrement aux plus brutales passions : ou du moins jouïr en repos des plaisirs de la vie.

Mais la vérité est que je n'ai ni plaisir, ni repos. J'ai éprou-

vé de toutes les espèces de
 plaisirs : & je n'en trouve nul
 qui me contente ; nul qui ne
 me jête dans le dégoût ; ou du
 moins nul qui ne me laisse
 dans un vuide desolant. De
 repos , j'en trouve encore
 moins : je ne vois nule assû-
 rance dans le sentiment dont
 je me flate ; & quelque bone
 mine que je fasse pour le souû-
 tenir devant le monde ; je sens
 en moi , un je ne sai quoi qui
 me dément sans cesse , qui s'o-
 pose à ce sentiment , & qui
 me jête également dans le
 doute , dans le trouble & dans
 la crainte. Car enfin si ce sen-
 timent est faux , si après cete
 vie il y a une éternité ou de
 bonheur à posseder , ou de

xxxvj *PROJET.*

malheur à essuier: que ne dois-je pas craindre de cete éternité malheureuse?

11.
Se divertir dans l'attente d'un avenir total & prochain: pitoyable extravagance.

Mais quand mon sentiment seroit aussi certain qu'il l'est peu : quand le neant que je regarde come le meilleur parti , seroit infailliblement mon partage après la mort ; qu'êlé douceur pourois-je trouver dans cete pensée ; quel divertissement dans la compagnie de mes amis; quel repos dans tout ce qui s'appêlé plaisir? la perte inévitable & prochaine de ces amis , de ces plaisirs , de mon propre être , de tout moi-même , n'a-t-êlé pas quelque chose de desespérant.

Un home condamné à pas-

PROJET. *xxxviij*

ser le reste de ses jours dans l'obscurité & la solitude d'un cachot, & à qui l'on auroit acordé avant l'exécution de l'Arêt, une semaine de liberté pour doner les derniers ordres à ses affaires, ne seroit-il pas fort disposé à se bien divertir, & à jouir des plaisirs pendant ce tems-là? l'assurance de se voir dans quelques jours privé pour jamais de tout plaisir, lui seroit-êlé un pressant motif de se dépêcher de jouir de ceux qui s'ofriroient? l'image de son malheur prochain lui seroit-êlé d'un grand ragout & d'un fort agreable assaisonnement à ses plaisirs? & si malgré cela, cet home étoit assez extrava-

xxxviii PROJET:

gant ou assez stupide pour
plaisanter sur son sort , & se
réjouir de ce que ces divertis-
semens de peu de jours se-
roient suivis d'une affreuse sé-
paration , d'un silence éter-
nel , & d'une inviolable clô-
ture; ne faut-il pas avoüer qu'
un pareil renversement d'es-
prit seroit bien digne de com-
passion ?

Il y a néanmoins encore
plus d'extravagance dans ma
conduite : puisque je ne suis
pas même sûr d'une semai-
ne ; & que la meilleure con-
dition que je puisse prétendre
après la mort , est encore pire
que celle de cet insensé.

III.
Incerti-
tude état
déplora-
ble.

Que mon état est déplora-
ble ! je ne vois ni assez de sû-

PROJET. xxxix

reté pour m'abandoner au plaisir , ni assez de stabilité pour m'y prêter ; ni assez d'utilité pour m'en priver. Inquiet , chagrin , timide , inconstant ; je traîne une vie languissante qui mène à une fin incertaine , & dans laquelle tout ce que je vois d'assuré est que la moins désagréable situation que je puisse attendre , (je veux dire le néant) n'a pour moi rien que de désolant , rien que de désespérant.

Qui me délivrera de ce cruel état ? Qui me tirera de mes inquietudes ? Qui m'éclaircira mes doutes ? tout l'Univers n'a pour moi sur cela rien que de muet. Le

xi *PROJET.*

Ciel & la Têre , les Astres
& les Plantes , les pierres &
les métaux ne me parlent que
par leur silence ; & semblent
me dire par ce langage myf-
terieux : *conoiſſez-vous vous-*
même ; jugez-vous vous-même :
pour nous , nous ne vous co-
noiſſons pas , nous ne nous
conoiſſons pas nous-mêmes.

Je vois des homes qui fa-
vent parler , & qui ſe pi-
quent même de vouloir dé-
cider ſur le ſujet de mes in-
quiétudes : mais ils me ſont
preſque tous ſuſpects , & tous
peu en état de me doner de
l'éclairciſſement.

iv.
La tra-
quillité
des liber-
tins ne

Les uns ſont de mes amis
& dans les mêmes ſentimens
dont j'ai fait profeſſion juſ-

PROFET. xli

ques ici. Ils n'en savent pas point d'évidence ; sur cela plus que moi : leurs mais de raisons ne me sont pas inco- ce qu'ils nuës ; mais quelque vrai-sem- s'étourdissent blables qu'êles me paroissent, sur l'avenir. je n'y vois point d'évidence, point de certitude ; & s'ils sont plus tranquiles que je ne le suis ; c'est qu'ils ne pensent pas à leur mal, ils ne songent pas à l'avenir autant que je le fais : il n'y a point de lendemain pour eux : leur prévoïance ne s'étend pas plus loin que le jour où ils sont : ils s'étourdissent sur l'éternité, par la fausse douceur & la trompeuse sécurité du present : ils croient qu'un tour d'imagination est l'ouvrage d'une raison solide, sur le-

xlij *PROJET.*

quel ils peuvent se reposer : ils ne s'occupent que de vûës d'ambition & d'établissement ; leur vie est un rêve continuel ; & quoiqu'ils n'osent envisager la mort que par les dehors & les ceremonies ; ils l'attendent avec une indolence qui fait pitié , & qui ne se distingue guères de la stupidité. Rien ne seroit donc moins sensé que de prendre pour arbitres de mes doutes des gens de ce caractere.

v.

Il ne faut pas exiger la croïance de l'immortalité, de ceux qui n'ont pas reçu la foi.

Entre les autres homes , j'en vois qui se vantent d'avoir la derniere certitude sur l'avenir : ils ne parlent que de l'immortalité de l'ame, & font un crime d'en douter ;

PROJET. xliij

mais ils veulent qu'on les en croie sur leur parole; ou tout au plus sur la parole d'un homme qu'ils font Dieu. Quêlè aparence de se rendre à cela?

Il y en a qui paroissent moins imperieux, & plus traitables; & qui s'engagent à prouver par raison l'immortalité de l'ame: mais ce sont de grands discoureurs, ou plutôt des ergoteurs éternels; pointilleux à outrance; qui sur le moindre défaut de formalité vous font des procès en forme; & qui sous prétexte de ne vous mener que par raison, ne vous mènent que par les voies de la chicane & des fausses subtilités. Enfin sans compter un cer-

VI.
Fausse
maniere
de raiso-
ner avec
eux.

xliv PROIET.

tain air de fierté, d'aigreur
& de chagrin dont ils débi-
tent leurs preuves ; j'avoué
que quelque aplication que
j'y aie donnée , je n'en ai de
mes jours trouvé une seule
qui m'ait pû persuader:quel-
ques-unes , il est vrai , m'ont
quelquefois embarrassé : nule
ne m'a éclairé.

VII.
Juste
maniere
de les ga-
gner.

Mais les plus raisonnables
que je conoisse de ceux qui
tiennent pour l'immortalité
de l'ame, sont ceux lesquels
d'un air de sincérité, d'équi-
té, & de desintereffement ,
me parlent quelquefois en
cete maniere. Ne nous en
croïez pas sur nôtre parole :
ne vous rendez pas même à
nos raisons, si vous n'y trou-

PROJET. .xlv

vez de l'évidence : mais aussi ne vous rendez qu'à cete même condition aux raisons qui combattent l'immortalité. N'en croiez ni à vos préjugés , ni aux mauvais discours que l'on vous a quelquefois faits sur cete matiere : défiez-vous également & des autres & de vous-même : c'est-à-dire de tout ce que vous avez pensé jusques ici ; examinez la chose tout de nouveau ; & come vous êtes le sujet dont il s'agit , étudiez-vous vous-même : conoissez-vous vous-même : jugez-vous vous-même.

La question ne passe nule-
ment vôtre portée ; & per-
sone n'en peut mieux juger
que vous : puisqu'êlé ne re-

VIII.
La ques-
tion de
l'immor-
talité de
l'ame
n'enfer-
me qu'un

fait & un
droit.

garde que vous , & qu'êlé ne dépend que de ce qui se passe en vous. Ele n'enferme qu'un fait & un droit. Le fait est de savoir si vous n'êtes qu'un seul être , ou si vous en êtes deux : si vous n'êtes que cors; ou s'il se trouve chez vous quelque autre nature , quelque autre substance que le cors. La recherche de ce fait ne vous engage ni à voïages , ni à dépenses : il ne faut ni passer les monts , ni parcourir les mers : vous n'avez qu'à demeurer en vôtre pays , & qu'à rentrer chez vous: moins vous en sortirez ; plus vous ferez à portée de découvrir le fait de question : puisque vous ferez plus en état de dévelo-

PROIET. xlvij

per tout ce qui s'y passe; & ^{IX;} La déci-
 que c'est de l'exactitude de ^{tion du}
 ce développement que dépend ^{fait em-}
 l'éclaircissement du fait. ^{porte cela}
 du droit

Cet éclaircissement est décisif pour la question de droit. Vous n'aurez besoin de consulter ni livres, ni Docteurs. La plus petite application vous mettra en état d'en juger : car si vous ne trouvez en vous qu'un seul être, une seule substance ; en un mot, si vous ne trouvez que le cors, ou rien que de corporel ; alors votre ame ne pouvant être ou que quelque partie, ou quelque maniere d'être de ce cors ; vous aurez droit d'inferer qu'ele est mortelle : puisque vous n'entendez

xlviij *PROJET.*

par ce mot , que ce qui peut
se corrompre , se dissiper & se
détruire par les forces de la
nature ; & que l'expérience
vous apprend que les plus
beaux cors du monde avec
toutes leurs perfections &
toutes leurs manières , sont
sujets à se corrompre & à se
détruire ainsi.

Que si par vôtre recherche
vous trouvez que vous n'êtes
pas un seul être : mais que
vous êtes double : c'est-à-dire
composé de deux natures, &
qu'outre le cors, vous avez en-
core une substance qui n'en
est pas simplement distincte;
mais si prodigieusement di-
férente , qu'ele n'a presque
rien de comun avec lui.

Alors

PROJET. xlix

Alors donant à cete substance le nom d'Ame ; il vous sera aisé de reconoître l'illusion de la consequence par laquelle vous infériez de ce que le cors est coruptible & mortel , que l'ame le doit être aussi ; & vous conclurez au contraire que vôtre ame est immortêle : puisque n'étant rien du cors , il n'y a nule aparence qu'êlè doive suivre sa fortune , ou être sujète à ses décadences. Et voilà le droit résolu.

Mais par dessus cela (continuent-ils) vous pourrez encore, sans sortir de chez vous, découvrir plusieurs autres raisons de son immortalité. Rentrez donc chez vous , &

L. II. PROJET.

observez exactement tout ce qui s'y passe : je veux dire , toutes vos actions , tous vos mouvemens , toutes vos inclinations , tous vos changemens ; en un mot , tout ce qui vous arrive : & voyez si vous n'y trouverez pas les caractères vivans de deux êtres très-différens.

X.
Principe
pour re-
connoître
la diver-
sité des ê-
tres dans
un même
sujet.

Vous savez que le caractère de l'être est son action. C'est par les effets & les divers changemens que les êtres produisent , qu'ils se manifestent & se font connoître. Et ainsi rien n'est plus propre à faire discerner s'il y a divers êtres dans un même sujet , que la diversité des fonctions , des effets & des

PROJET. I

changemens qui s'y rencontrent. Car lorsque cete diversité est si grande , qu'il n'est pas possible que tous ces éfets émanent d'un même principe ; alors la raison veut que l'on juge qu'il y en a plus d'un. Examinez-vous donc sur ce pié-là ; distinguez tout ; développez tout ; & voïez si dans tout ce que vous remarquerez chez vous de fonctions , d'éfets & de changemens , il n'y a rien qui ne puisse relever du cors, & en émaner come de sa source : ou s'il y a quelque chose qui demande nécessairement un autre principe. Tout dépend de-là ; & voila le vrai caractère auquel

II^j PROJET.

vous pouvez reconnoître ce que vous cherchez.

XI.
Dégage-
ment &
agrément
de cete
méthode.

J'avouë que de pareils discours m'ont souvent ébranlé. J'y remarque beaucoup de bone foi, de droiture & de politesse; & par dessus cela, une méthode qui me paroît également sûre & facile pour résoudre la question, & me tirer de mes doutes. On ne m'embarasse point de termes mysterieux & intelligibles: on ne suppose point ce qui est en question: on ne me dit point que l'homme soit composé de deux substances, dont l'une soit le cors, & l'autre l'esprit: on ne suppose point que l'ame soit différente du cors, ni

PROIET. liij

qu'il le soit un être spirituel :
on me laisse l'home à exam-
miner come si persone n'a-
voit jamais tenté cet examen,
& come si l'on n'avoit ja-
mais fait nule découverte
sur ses têtes : en un mot , on
ne me prévient sur rien ; mais
on m'exhorte simplement à
me mettre par mon applica-
tion & mes réflexions , en é-
tat de découvrir la verité , de
conoître l'home , d'éclaircir
mes doutes , & de juger sai-
nement de la question qui
me tient au cœur , en metant
en usage les moïens que l'on
me done pour cela.

Que puis-je souhaiter da-
vantage ? & s'il est vrai que
j'aie dessein de sortir de ce

XII.
Résolu-
tion de la
mettre en
usage ; &
disposi-

liv *PROJET.*

sions
pour y
entrer.

malheureux état où je suis ;
que ne tentai-je cete voïe ?
que puis-je risquer à la me-
tre en usage ? il m'en coute-
ra quelques jours de sépara-
tion du monde, quelques mé-
ditations , quelques réflé-
xions , & peut-être quelque
ennui , & quelque dégoût :
mais je me tiendrois fort hu-
reux , si je pouvois acheter
le repos à ce prix.

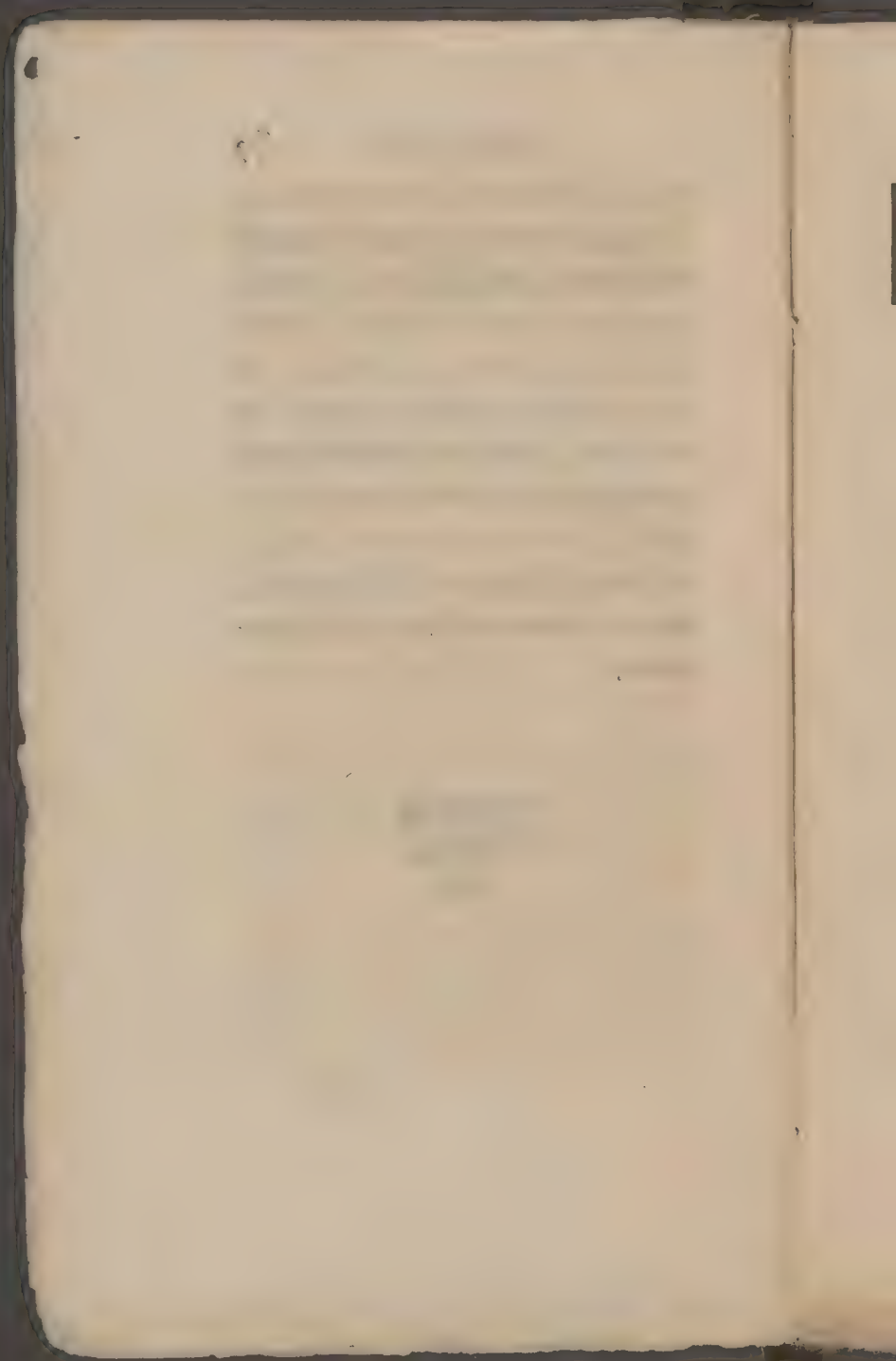
C'est donc tout de bon ;
qu'on ne me parle plus de
compagnies , de conversa-
tions , de divertissemens , ni
d'affaires. Ma grande affaire
est de me conoître moi-mê-
me , de me juger moi-mê-
me , & de prononcer sur la
plus importante des affaires

PROJET. *lv*

que je puisse jamais avoir.

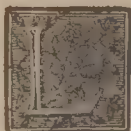
Je comence par abjurer tous mes préjugés ; & à la reserve de cete méthode si équitable qu'on m'a donnée , je veux oublier tout ce que l'on m'a dit pour, ou contre l'immortalité de l'ame ; aussi disposé à reconnoître la fausseté de mes premiers sentimens , qu'à trouver leur justification.







*PREMIERES REFLEXIONS
sur le cors humain , & sur
ses fonctions.*



A premiere, ou plûtôt l'unique chose qui s'offre d'abord à ma consideration lorsque je me regarde moi-même, c'est mon cors ; mais je dois le considerer & l'examiner tout autrement que je n'ai fait jusques ici. Je ne l'ai jamais guères regardé que par les dehors : je veux dire par la taille, le tour, la grace & la proportion de ses parties & de ses traits ; & quoique je me sois trouvé à des anatomies fort exactes , & où l'on expliquoit avec beaucoup de nêteté les principaux ressorts du cors humain ; je ne

Examen
de l'homme.

2 DE LA CONOISSANCE

m'en suis jamais fait l'aplication, uniquement occupé de la situation, de l'air, du dégagement & de la contenance de mon cors. Mais aujourd'hui que je dois juger de l'étendue & des limites de sa juridiction, de ce qu'il peut, ou ne peut pas executer; il s'en faut former une idée plus exacte.

Ce que
c'est que
le cors en
general.

Je sai déjà que le cors en general est une matiere étendue.

Je sai encore que cete étendue le rend capable de grandeur, de petitesse, de division, de parties, de figure, de situation, de mouvement & de repos, & de tous les différens états qui peuvent naître des divers assemblages de ces propriétés, ou modalités: mais je ne vois pas qu'il soit capable de rien davantage.

Ce que
c'est que
le cors
humain.

Si peu que je réfléchisse sur cete idée, je me sens en état d'en former une assez juste du cors humain, & de mon cors en par-

ticulier : car je vois tout d'un coup qu'il est une portion de cette matiere étendueë que je viens de me représenter : je vois que par son étendueë il n'est pas simplement capable de grandeur, de petitesse, de division, &c. mais qu'il est actuëlement de telle grandeur ; actuëlement taillé, figuré, organisé ; actuëlement distingué de diverses parties diversement situées, & dont les unes sont en repos, & les autres en mouvement. Je vois enfin qu'il est capable de tous les états qui peuvent naître de ces différentes modalités & de leurs divers assemblages. En un mot, qu'il n'a ni plus ni moins de pouvoir que le cors en general. Après cela il me semble que je puis juger sûrement de ce qui peut, ou ne peut pas lui appartenir dans les meubles que je trouverai chez moi, & dont je vais faire l'inventaire.

4 DE LA CONOISSANCE

Détail de
ses fonc-
tions pu-
rement
mécani-
ques.

Les premieres fonctions qui me sautent aux yeux lorsque je me regarde, sont *la veille*, le *so-
meil*, le *boire*, le *manger*, le *marcher*, *respirer*, *crier*, *pleurer*, *parler*, *di-
gerer*, *se nourrir* & autres sembla-
bles ; mais je ne vois rien en
tout cela de fort mystérieux ; rien
qui oblige à recourir come l'on
fait si souvent, à des vertus, à
des qualités & à des êtres inin-
telligibles ; rien enfin qui passe
les forces du cors, & dont l'exe-
cution ne lui soit tres-facile
par le mouvement & le repos de
tant de différentes parties diver-
sement figurées & arangées dont
il est composé.

*La veille
& le so-
meil.*

Car 1°. come *la veille* ne con-
siste qu'en ce que cete vapeur sub-
tile, qu'on nome esprit animal, se
répand régulièrement du cer-
veau dans les membres & dans
les organes des sens, pour dis-
poser ceux-là au mouvement, &
ceux-ci à leurs diverses fonc-

DE SOI-MEME.

tions ; & qu'au contraire le *sommeil* ne vient que de ce que le cours de cete vapeur étant ou interrompu ou ralenti, les membres & les organes des sens ne sont plus disposés à leurs fonctions. Il est visible que la veille ou le sommeil ne dépendent que du cors.

2°. Il en est de même du *boire* & du *manger* ; car pourvû que j'aie (ce que j'ai en éfet) des dents qui par leurs diverses figures & leur agitation soient propres à couper & à écraser les alimens ; une langue pour les leur presenter à propos , de la salive pour les détremper & en faciliter la dissection ; & enfin un conduit pour transmettre à l'estomach, & ces alimens & les liqueurs ; j'ai tout ce qu'il faut pour boire & manger , sans en être redevable qu'à mon cors.

3°. Pour le *marcher*, il appartient si bien au cors , qu'il est

Le boire
& le
manger.

Le marcher.

6 DE LA CONOISSANCE

presque de tout le cors. Non seulement les piés, les jambes & les cuisses, mais les bras mêmes & les épaules y contribuent par leurs mouvemens alternatifs, & ces mouvemens sont causés par le flux & reflux des esprits animaux dans les muscles oposés qui sont atachés à chaque partie.

La respiration.

4°. Ce même flux & reflux d'esprits dans les muscles de la poitrine, sert à nous développer tout ce qui nous pourroit paroître de mystérieux dans la *respiration*, & à nous faire voir qu'elle ne dépend que du cors : car ces muscles enflés alternativement par ce flux & reflux d'esprits, servent à entretenir ces batemens par lesquels la poitrine se dilatant & se resserant, produit un autre flux & reflux d'air dans les poumons, en l'obligeant d'y entrer & d'en sortir par un conduit qu'on apèle la *trachée artère*, à peu près come

DE SOI-MEME. 7

il arive dans un soufflet , quand on ouvre & qu'on ferme ses panneaux ; & c'est ce qui s'apele *respirer*.

5°. Après cela il sera aisé de concevoir que *le cri & la parole* Le cri & la parole. peuvent être formés par le cors seul & par ses organes ; quand on saura un peu la disposition , la figure & la mécanique des parties qui servent à ces effets : car sachant , come je le fai , que la trachée artère est un canal qui a son embouchure dans les poulmons , & qui se termine dans le fond de la bouche ; que ce canal est formé d'une membrane soutenüe par quantité de petits anneaux de cartilage ; & que ces anneaux peuvent par le moïen des muscles qui les environent , être ouverts ou resserés selon une diversité presque infinie de degrés ; je conois aisément que l'air , qui par le resserement de la poitrine est chassé avec impetuosi-

8 DE LA CONNOISSANCE

té des poumons, peut en passant par la trachée artère, recevoir par les diverses ouvertures & les divers batemens de ses anneaux, toutes les différentes impressions & secousses qui servent à former les divers tons de voix & de cri. Je conçois enfin que pour rendre ces sons articulés, il ne faut que la bouche taillée come elle est, & les divers instrumens qui s'y trouvent; car les différentes ouvertures de la bouche, le mouvement des lèvres, & les divers batemens de la langue contre les dents, les lèvres & le palais, suffisent pour doner à la voix, ou à l'air, lorsqu'il passe par la bouche, toutes les impressions requises à l'articulation de ce qu'il y a de plus difficile dans les langues; en un mot, cela suffit pour *parler*.

Les larmes

Pour ce qui regarde les larmes, je suis persuadé que ce ne sont que des sérosités qui sor-

DE SOI-MEME.

rent des glandes situées à côté des yeux, & qui s'y étant engagées come dans des éponges, en font quelquefois exprimées par l'action des muscles voisins. Et ainsi je ne vois rien ni dans les pleurs, ni dans les autres fonctions que j'ai examinées jusques ici, qui m'oblige à reconnoître en moi aucun autre principe que le cors.

7. *La digestion* n'a rien de plus Digeret;
embarrassant : car sachant que l'aliment a déjà reçu dans la bouche sa premiere division par le moïen des dents & de la salive; je conçois aisément que s'il vient à rencontrer dans l'estomach une liqueur dont les parties soient aussi coupantes que cêles de l'eau forte; il pourra être tellement divisé, que ses plus subtiles parties seront en état de passer avec un peu d'effort dans les veines lactées, & de-là dans le cœur, pour circuler avec le

10 DE LA CONNOISSANCE

sang. Y a-t-il rien que de corporel en tout cela ? c'est pour- tant ce qui s'a-pele *digerer*.

S. nou-
rir.

8. Je ne vois pas non plus que pour *se nourrir* il faille un autre principe , ni d'autres organes que les corporels : car sachant que le cœur est un muscle à la base du- quel sont atachés quatre canaux, savoir deux veines & deux ar- tères ; sachant que ce muscle est dans un continuel mouvement causé par un continuel flux & reflux d'esprits animaux ; (car ces esprits sont le premier mo- bile dans le cors humain) sa- chant enfin que par l'un de ses batemens le cœur s'ouvre & re- çoit le sang que les veines lui a- portent de toutes les parties du cors ; & que par l'autre il se re- ferme & chasse avec violence ce même sang dans les artères qui le portent jusqu'aux extrê- mités du cors les plus reculées ; je conçois sans peine que ce mê-

DE SOI-MÊME. II

me aliment, qui, come je viens de voir, a été porté par la digestion jusque dans le cœur, s'étant mêlé avec le sang, & aiant circulé quelque tems avec lui, ses parties seront devenuës si déliées, que poussées avec éfort dans les artères, êles s'en seront échapées par les endroits où êles auront trouvé des pores ajustés à leurs figures; & qu'ainsi à proportion de la violence du mouvement avec lequel êles seront sorties des artères, êles auront été plus ou moins loin se mêler entre les filets qui composent les chairs, & accroître ainsi la masse des diverses parties où êles auront pû s'insinuer. Or c'est justement dans cete addition de parties à parties que consiste la *nouriture*.

Mais voici d'autres éfets qui paroissent avoir quelque chose de plus sourd, de plus caché & de plus difficile à être expliqué

12 DE LA CONOISSANCE

par le seul cors: ce sont les fonctions de *voir*, *d'oïr*, *sentir des odeurs*, *goûter*, *toucher*, *avoir faim* & *soif*. Je ne pense pas cependant qu'il y ait rien en tout cela, dont je ne puisse, avec un peu d'application, rendre raison par l'action des divers organes du cors.

Voir.

Car 1^o. pour *voir*, ne suffit-il pas d'avoir les yeux tellement taillés, que les raïons qui partent des différents points de la surface d'un objet, entrent par la prunêle sans desordre & sans confusion; & qu'après avoir souffert quelques réfractions en passant par les humeurs de l'œil, ils aillent dans le même ordre peindre en petit volume, sur la rétine, c'est-à-dire, sur cete membrane délicate qui est au fond de l'œil, l'image de l'objet dont ils sont partis? Il est si vrai qu'il ne faut que le cors pour cela, que je me souviens d'avoir vû un œil artificiel, dans lequel

on avoit imité , avec des cristaux de Venise les diverses parties de l'œil naturel , qui faisoit voir sensiblement que les raïons qui partoient des objets , venoient peindre ces mêmes objets en petit volume sur un vêlin qu'on avoit mis au fond pour servir de rétine.

2°. Tout de même pour *ouïr*, ^{ouïr.} n'est-ce pas assez d'avoir l'oreille si bien formée , que l'air diversément agité selon la diversité du mouvement des cors qui le poussent , s'y entone facilement , & aille 1°. communiquer ses tremblemens à la peau du tambour ? 2°. par l'entremise de l'air contenu dans sa quaiſſe , ébranler la membrane qu'on apele *spirale* ; & enfin 3°. par le moïen des filets de nerfs dont cêlécî est tapissée , faire passer ses tremblemens jusques dans le cerveau ?

3°. Pour *sentir des odeurs* , il me ^{Sentir des} semble qu'il suffit que cete va- ^{odeurs,}

14 DE LA CONOISSANCE

peur subtile quis'exhale sans cesse des cors odoriferans , viène à rencontrer & à ébranler cete membrane si délicate qui est au fond du nez , & dont je sai qu'un fort habile home a fait depuis peu la découverte.

Gôûter. 4°. Que peut-on desirer pour être en état de *gôûter* les viandes , que d'avoir une langue toute couverte de petites houpes , dont les filets se terminent à sa surface ; & qui avec cela , soient d'une si grande délicatesse , que les plus insensibles parties des alimens soient capables de les ébranler ? c'est justement ce que la nature nous a donné , en nous donant un cors , come on me l'a fait voir autrefois par le moyen d'un microscope , sur une langue bien préparée.

Toucher. 5°. Enfin , dois-je m'arêter à me convaincre que pour l'exercice du *toucher* il ne faut que le cors ? Ne sai-je pas assez qu'il

n'y a
touc
vre
infin
cèle
ébra
du d

6°
la so
quel
ne n
ler
seul
bien
té à
fiste
pêc
nu t
tom
ble
plus
puir
tre
& l
To
sem

n'y a que les cors qui se puissent toucher, & que la peau qui couvre le mien étant tissüe d'une infinité de fibres fort délicates; cêles-ci peuvent être facilement ébranlées par l'action des cors du dehors?

6°. A l'égard de la *faim & de la soif*, j'avouë que j'entrevois quelque chose dans ces états qui ne me paroît pas si aisé à démêler ni à expliquer par le cors seul. Cependant après y avoir bien pensé, je me sens assez porté à croire que la faim ne consiste que dans l'action de cete espèce d'eau-forte, dont j'ai reconnu tantôt la nécessité pour l'estomach: car il est bien probable que cete eau n'y trouvant plus d'alimens sur lesquels elle puisse agir, tourne son action contre les membranes de l'estomach, & les picotant, y excite la faim. Tout de même il est assez vraisemblable que la soif ne consiste

La faim
& la soif.

16 DE LA CONOISSANCE

que dans l'action de certaines exhalaisons seches, lesquelles s'élevant des matières qui sont dans mon estomach , ou même des artères situées le long de l'œsophage , s'attachent à mon gosier & le dessechent.

Je ne sai cependant d'où vient que je ne suis pas bien content de cete explication, & que je n'y donne pas avec autant de plaisir que dans les précédentes. Cete répugnance m'oblige à examiner la chose de plus près ; car enfin je ne veux point me séduire moi-même.

Pour faire voir que le cors est seul principe ou cause d'un éfet , il ne faut que deux choses. 1^o. Ne rien suposer pour en rendre raison , que ce que l'on fait être ou pouvoir être dans le cors. 2. Expliquer par la seule suposition qu'on aura faite , tout ce qui se trouve renfermé dans l'éfet. A l'égard de la premiere condition, je

je ne puis me reprocher de ne l'avoir pas gardée en expliquant la faim & la soif; & je ne pense pas que personne trouve que la supposition d'une liqueur acide, dont les pointes picotent les membranes de l'estomach, & cêles de certaines exhalaisons qui dessèchent la gorge, soient des suppositions de choses qui ne se trouvent pas, ou qui ne puissent se trouver dans le cors. Voïons donc si j'ai également observé la seconde condition; & si ces suppositions peuvent servir à expliquer tout ce qui se trouve dans la faim & dans la soif.

Ce que j'y remarque présentement de plus considérable, est que la faim & la soif m'emportent come malgré moi à la recherche des alimens & des liqueurs: mais je ne vois pas que pour expliquer ce transport, j'aie besoin d'autres choses que de ce que j'ai suposé; car je comprends

18. DE LA CONOISSANCE

aisément que ce même ébranlement des membranes de l'estomach & de la gorge, étant porté par les nerfs jusqu'au cerveau, le peut faire ouvrir de maniere à laisser couler les esprits animaux dont il est plein, dans les muscles dont l'action peut me transporter vers les alimens & les liqueurs; & ainsi s'il n'y a que cela dans la faim & dans la soif, j'ai sujet de croire que je les ai pleinement expliquées sans sortir de la sphère du cors.

Mais à quoi est-ce que je pense? je ne fais pas réflexion à ce sentiment si vif, si inquiet, si chagrin, & même si douloureux que j'ai quelquefois éprouvé dans la faim & dans la soif? ou plutôt je ne prens pas garde que c'est proprement ce sentiment, c'est cete douleur, ce chagrin, cete inquietude dont je m'aperçois & dont je me sens pénétré que je dois apeler ma faim & ma soif;

le reste , come le transport de mon cors vers les alimens & le desir empressé d'en trouver , n'étant qu'une suite de la faim , c'est-à-dire de ce sentiment douloureux. Il faut donc voir présentement si sans sortir de ma supposition , & sans abandonner le cors, je pourai expliquer ce sentiment.

J'avouë franchement que le seul projet m'en fait peur , & que j'y vois toute une autre difficulté , que je n'en ai trouvé dans tout ce que j'ai expliqué jusqu'ici. Cependant ne peut-on pas dire que ce sentiment de faim & de soif, ce sentiment douloureux vient de l'action de la liqueur acide sur les membranes de l'estomach , & de l'action des exhalaisons sur la membrane de la gorge ?

On le peut dire sans doute , & il y a bien de l'aparence que cela est ainsi ; car puisque l'on n'éprouve ce double sentiment de

10 DE LA CONOISSANCE

faim & de soif, qu'en conséquence de l'ébranlement extraordinaire des membranes ; on a tout sujet de croire que cet ébranlement en est l'occasion ; mais ce n'est pas ce que je cherche, c'est prendre le change. Je suis en peine de savoir quel est le principe ou la cause immédiate, ou même le sujet immédiat de ce sentiment douloureux.

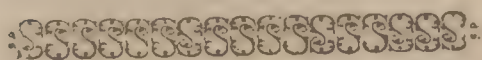
Je pourrais néanmoins me répondre que le principe ou la cause immédiate de ce sentiment, est l'action de la liqueur acide & des exhalaisons sur les membranes, & que ces mêmes membranes sont le sujet immédiat de la faim & de la soif.

Mais de bone foi (car il ne s'agit pas ici d'en imposer à personne, je philosophe seul, & je dois prendre garde à ne me pas tromper moi-même) de bone foi donc, conçois-je bien que le mouvement de quelques petites parties

de liqueur & d'exhalaison puissent produire la faim & la soif ? conçois-je bien que des membranes , c'est-à-dire , des morceaux de toile tissüe des filets des nerfs , puissent être le sujet immédiat de la faim & de la soif , avoir faim & soif , sentir enfin ce que je sens lorsque j'ai faim & soif ? Si peu que je réfléchisse là-dessus , j'entre dans une extrême surprise : car enfin je suis fort sûr de ce que je sens lorsque j'ai faim & soif ; rien ne m'est ni plus clair , ni plus vif , ni plus expressif que ce sentiment : mais je ne vois pas de même que le mouvement de quelques petits cors le puisse produire come cause véritable ; ni que des membranes , c'est-à-dire , des tissus de filets de nerfs , puissent en être touchés , & en un mot , avoir faim & soif. J'ai une extrême répugnance à m'y rendre.

Cela est étrange que je trou-

22 DE LA CONOISSANCE
ve tant de difficulté dans l'explication d'une chose que j'avois crû si claire ! cete méprise m'apprend à me défier de moi-même, à ne pas aler si vîte , & à craindre justement que je ne me sois méconté de la même maniere dans ce que j'ai crû avoir jusqu'ici le mieux expliqué. C'est ce qu'il faudra examiner dans de nouvelles réflexions.



SECONDES REFLEXIONS
*sur les sensations & sur le
principe du sentiment.*

A PRE's y avoir bien pensé quelque tems, je vois bien des choses dans les fonctions que je croïois avoir expliquées qui ne sont point encore assez éclaircies. Car, par exemple, lorsque je tourne les yeux vers un objet, n'est-il pas vrai qu'outre

l'action des raïons dont la réti-
ne est ébranlée , j'ai perception
de cet objet , je sens que je l'a-
perçois & que j'en ai l'idée ?
Tout de même lorsque je prête
l'oreille à un concert ; n'est-il
pas vrai qu'outre l'ébranlement
que les voix & les instrumens
excitent sur la membrane ten-
duë au fond de mon oreille, je
suis pénétré d'un sentiment a-
gréable ? lorsque je sens une ro-
se , sans compter le mouvement
que les petits cors qu'elle exhale
excitent sur cete membrane dé-
licate qui est au fond du nez ,
puis-je desavoïer que je n'en res-
sente encore du plaisir ? Il est
vrai que les viandes & les li-
queurs ébranlent les filers de ma
langue : mais cet ébranlement
n'est-il pas presque toujours a-
compagné de sentimens doux ou
amers ? Enfin les cors de dehors
peuvent-ils toucher ou ébranler
rudement ou foiblement les fi-

24 DE LA CONOISSANCE

bres du mien sans que j'en sois averti par le plaisir ou la douleur ? Qu'èlé est donc la véritable cause de ce plaisir , de cete douleur , & de tous ces autres sentimens agreables ou desagreables que j'éprouve dans l'usage de mes sens ? Sont-ce les cors grands ou petits qui ébranlent mes organes ? mais ces cors peuvent-ils me donner ce qu'ils n'ont pas ? & est-il vrai-semblable qu'ils aient les sentimens que j'ai à leur occasion ? Une épingle me pique ; je sens de la douleur : on me fait passer legerement une plume sur les lèvres ; je sens je ne sai quel plaisir ; y a-t-il de l'apparence que l'épingle ait cete douleur , & que la plume ait ce plaisir ? Un instrument, par exemple une flute par le moyen de l'air m'ébranle l'oreille , & cet ébranlement est suivi d'un sentiment qui me charme : seroit-il raisonnable de croire que ce sen-

timent fut ou dans la flute ou dans l'air agité ? qui est-ce donc qui produit ces sentimens, & coment en expliquer la production par le cors ?

Mais quel en est le sujet immédiat ? qui est-ce qui les reçoit ; en un mot , qui est-ce qui ressent le plaisir & la douleur , le doux ou l'amer , l'agréable ou le desagréable ? est-ce mon cors ? est-ce ma langue ? est-ce mon oreille ? Qui est-ce qui aperçoit l'idée d'un objet lorsque j'ouvre les yeux ? sont-ce mes yeux mêmes ? mais qu'ê le partie de mes yeux ? le crystalin , la rétine , l'humeur vitrée ? tout cela me jête dans un étrange embarras & dans une extrême confusion d'avoir si peu examiné ce qui se passe dans les fonctions que je pensois avoir le mieux expliquées. Je vois bien que cela ne m'est arivé que pour avoir confondu des choses qui devoient

*Difficulté
d'expli-
quer le
sentiment
par le
cors seul.*

26 DE LA CONOISSANCE

être distinguées , & que pour avoir pris pour quelque chose de trop simple les fonctions de *voir*, d'*ouïr*, de *goûter*, de *toucher*, de *sentir*; qui pourtant sont fort composées. Je dois beaucoup prendre garde à éviter de pareilles négligences: car s'il est vrai que je ne sois pas simplement cors; mais que je sois composé de deux diverses substances, come on le dit, rien ne seroit plus capable de m'en dérober la vûë & le discernement, que ce défaut d'exactitude & cete habitude à confondre.

Je vois donc bien qu'il faut que dans chacune de ces fonctions que l'on apêlé *sensations*, je distingue deux choses, & que j'essaie d'en rendre raison séparément; savoir l'ébranlement de l'organe d'une part; & de l'autre, le sentiment & la perception qui sont atachés à cet ébranlement. J'ajoute la perception:

Deux ou trois choses à distinguer dans chaque sensation: ébranlement de l'organe, sentiment & perception.

car je vois présentement que j'y pense, qu'en toute sensation il y a tout ensemble & sentiment & perception, ou de quelque objet hors de moi, ou de mon sentiment même; & quelquefois de l'un & de l'autre. Je n'ai point de sentiment, agréable ou non, que je ne m'en aperçoive; & je ne conçois point ce que ce pourroit être qu'une douleur ou un plaisir dont on ne s'apercevrait pas. Examinons donc ces deux choses séparément.

Pour la première, plus j'y pense, moins je vois qu'on puisse ajouter rien de considérable à ce que j'en ai dit. Et j'ai fait voir, ce me semble assez clairement de quelle manière les objets de dehors peuvent agir sur nos organes, les impressions qu'ils y font; & comment en conséquence de ces impressions, nos organes sont ébranlés & disposés à leurs fonctions. J'ai même suffisamment insi-

28 DE LA CONOISSANCE

nué de quèle maniere cet ébranlement étant porté jusqu'au cerveau, pourroit déterminer les esprits animaux à se répandre sur différens muscles, & faire prendre ainsi à mon cors la posture & le mouvement qui lui conviendroient à la présence des objets dont il seroit frappé. De sorte que si tout cela pris ensemble s'appeloit *sentir*; je me flaterois d'avoir suffisamment expliqué les sensations par le cors seul. Il faut donc passer à la seconde chose, je veux dire au sentiment & à la perception; ce qui proprement est essentiel & capital dans ce qui s'appèle sentir.

Les cors
n'ont
point
formèle-
ment en
eux les
sentimens
que
nous a-
vons à
leur oc-
casion.

Plus je m'y applique, moins je trouve de jour à rendre raison de ce sentiment & de cete perception par le cors seul; soit que je veuille l'en regarder come la cause, ou come le sujet. Car enfin que dirai-je? que ces petits cors qui agissent sur les membranes de

mon estomach & de ma gorge ,
 ont la faim & la soif que je souffre
 à l'ocasion de leur ébranlement ?
 ou que n'ayant ni l'un ni l'autre ,
 ils ne laissent pas de les produire
 réellement en moi ? nul de ces
 partis ne me paroît raisonnable.
 Dirai-je que l'épingle a la dou-
 leur que je ressens lorsqu'on me
 pique ? qu'êlé aparence ! mais sui-
 vant ce parti je m'engagerois à
 doner à un même sujet des quali-
 tés toutes contraires. Car cete
 même plume qui m'est une oca-
 sion de chatoüillement & de plai-
 sir lors qu'on la passe légèrement
 sur mes lèvres , peut me devenir
 une occasion de douleur , si on me
 l'applique plus rudement. Aura-
 t-êlé donc tout ensemble le plai-
 sir & la douleur ? la même eau
 pouroit être tout ensemble chau-
 de & froide ; puisque m'en la-
 vant la main lorsque j'ai froid ,
 je sens de la chaleur , & que je
 n'y puistoucher du bout du doigt

30 DE LA CONOISSANCE

lorsque j'ai chaud, que je ne ressente du froid, enfin le même feu auroit aussi tout ensemble, & le plaisir & la douleur ; puis que si je m'en approche dans une certaine distance, je ressens du plaisir ; & qu'en m'en approchant plus près, je souffre une grande douleur.

Tout cela fait voir assez clairement que les cors n'ont pas en eux formèlement les sentimens que nous recevons à l'occasion de leur action. Mais ne pourroit-on pas dire qu'ils les ont virtuellement, en ce qu'ils ont la vertu de les produire ?

Si j'avois affaire à un autre qu'à moi-même, peut être serois-je d'humeur à me sauver par ce faux-fuyant ; car il faut avouer que les qualités & les vertus sont d'une merveilleuse commodité pour se tirer d'affaire ; & d'un grand abrégement dans les sciences : mais come je ne cherche

qu'à m'éclaircir & non pas à fuir,
& beaucoup moins à me séduire
moi-même, je dois extrêmement
me défier de ces termes de *ver-*
tu, dont je n'ai que des idées
confuses & generales; & la rai-
son veut que j'examine s'il y a
quelque chose de réel dans les
cors qui réponde à ce mot, &
qui les rende capables des effets
dont il est question.

J'ai déjà remarqué que les cors
ne sont capables d'aucun effet,
que par leur étendue, leur gran-
deur, leur figure, leur situation,
leur mouvement & leur repos.
Voilà où se réduisent toutes les
forces des cors & toutes leurs
vertus, du moins dont nous aïons
des idées claires & distinctes; &
pourvu qu'on ne prêne le terme
de vertu qu'en quelcun de ces
sens, je ne ferai nule difficulté
d'en reconnoître dans le cors.
Voïons donc par laquelle de ces
vertus les cors sont capables de

Ils ne les
ont pas
non plus
virtuèle-
ment, &
n'en sont
point les
vraies
causes.

32 DE LA CONOISSANCE

produire les sentimens que nous recevons lorsqu'ils agissent sur nos organes ; par exemple les sentimens de plaisir & de douleur. Sera-ce par leur grandeur ou par leur figure ; par leur mouvement ou par leur repos ? mais de quèle grandeur un cors doit-il être pour produire ce qui s'appèle un plaisir ? de quèle figure ? ronde ou quarrée ? quel doit être son mouvement ? violent ou modéré ? droit ou circulaire ? plus j'y pense , moins je vois de raport entre un plaisir , ce plaisir que je sens , & que je conois immédiatement par moi-même ; & toutes ces vertus corporêles , soit que je les compare séparément ou conjointement. Je sai & je puis déterminer d'une maniere assez juste , quel éfet produira un cors de tèle & tèle figure , jointe à tel & tel mouvement : mais quelques assortimens que je fasse des différentes grandeurs &

figures, & des divers mouvemens & repos ; je n'en puis trouver un seul d'où je puisse conjecturer que le moindre plaisir doive naître : au contraire je vois ce me semble assez clairement , que nul de ces assortimens ne peut être veritable cause d'aucun plaisir , & il me paroît tant d'opposition entre ces divers assortimens & le plaisir, que je me persuaderois aussi-tôt que le blanc pourroit produire le noir.

Mais si les cors de dehors ne peuvent produire en moi ces divers sentimens , n'y a-t-il pas sujet de penser qu'ils donent du moins occasion à mon cors de les produire ? voïons : il y a quelque chose dans cete ouverture qui paroît vrai ; voici ce que c'est. Il est vrai que les cors de dehors , par leur action sur le mien , donent occasion à quelcun de produire en moi ces sentimens ; & on n'en peut pas douter , puisque

Ils n'en
sont que
de pures
ocasions.

34 DE LA CONOISSANCE

leur action en est presque toujours suivie : mais que ce quelcun soit mon cors , c'est ce qui n'a nule aparence de verité ; puisque mon cors n'a du pouvoir , non plus que les autres , que par sa grandeur , ses figures , son mouvement & son repos ; & que rien de tout cela ne peut produire ces sentimens , come je l'ai observé ci-devant.

Le cors
humain
n'a pas
à cet é-
gard plus
de pou-
voir que
les cors
étran-
gers.

Je vois présentement ce que c'est. Sûrement ce quelcun que je cherche , c'est mon ame. C'est éle qui est la cause veritable de mes divers sentimens , & qui produit mon plaisir ou ma douleur , pendant que les objets de dehors agissent sur mon cors.

Je serois fort tenté de m'en tenir là , sans davantage d'examen : mais come j'ai tantôt éprouvé qu'une pareille négligence m'a jété dans un furieux embarras , pour en éviter un nouveau , il faut examiner cete pensée , &

enfin ne se rendre qu'à la clarté
& à l'évidence.

Et premièrement, si mon ame
produit éle-même ses sentimens,
d'où vient qu'éle s'en donne quel-
quefois de si desagréables, de si
violens, de si douloureux ? il est
rare de prendre plaisir à se faire
mal à soi-même : & je ne sai per-
sone qui étant en pouvoir de se
causer du plaisir ou de la dou-
leur, ne prît le parti du plaisir.
Par quêle espèce de desespoir
mon ame, qui a cete puissance,
se cause-t-éle donc quelquefois
de si violentes douleurs ? mais
peut-être qu'éle n'en est que la
cause, & non pas le sujet ? éle
les produit dans le cors, & le
cors les sent : mais pour éle, é-
le n'en sent rien. Si cela est, il
faut du moins avoüer que l'ame
n'aime guéres son cors de le mal-
traiter ainsi ; & je ne sai pas de
quêle nature peut-être une tê-
le ame. Mais come cela regarde

L'ame
n'est
point la
cause de
ses senti-
mens.

36 DE LA CONOISSANCE
le sujet du sentiment, & que c'est
la seconde chose que j'ai à re-
chercher, c'est ce qu'il faudra
examiner dans un moment.

En second lieu, si je suis tout
cors, ou (ce qui est la même
chose) si ce que j'appelle mon a-
me n'est rien que de corporel ;
si elle ne consiste, come je l'ai
crû jusqu'ici que dans une cer-
taine configuration des parties du
cerveau, ou dans le mouvement
des esprits animaux, coment puis-
je penser qu'une tête ame pro-
duise les divers sentimens que
j'éprouve dans l'usage des cho-
ses sensibles, après avoir vû aussi
clairement que je viens de faire,
que le cors avec toutes ses par-
ties, ses diverses configurations,
& tous ses mouvemens, ne pou-
voit être cause veritable du moin-
dre plaisir ? il n'y auroit rien de
moins raisonnable que cete pen-
sée.

Mais si mon cors ne peut pas

Être la cause de ces sentimens ,
voions s'il n'en est pas du moins
le sujet ; je veux dire , si ce n'est
pas lui qui sent le plaisir & la
douleur , le froid & le chaud , le
doux & l'amer , l'agréable & le
desagréable.

Certainement , cela seroit bien
étrange que ces sentimens n'a-
partinssent pas à mon cors , que
ce cors fût insensible , & que sem-
blable au diamant , il ne sentît ni
froid , ni chaud , ni plaisir , ni
douleur. Quoi mes yeux ne ve-
roient pas les objets ? mes oreil-
les n'entendroient pas les sons ?
ma langue ne goûteroit pas les
saveurs ? mon nez ne sentiroit pas
les odeurs ? y eut-il jamais de pa-
radoxe pareil à celui-là ? les yeux
ne sont-ils pas faits pour voir ,
les oreilles pour entendre , la
langue pour goûter , & le nez
pour sentir ? que la nature ne
nous faisoit-êlé donc naître tous
aveugles, sourds & privés de tous

38 DE LA CONOISSANCE

nos sens, & pourquoi nous avoir
doné des sens pour ne pas sen-
tir ?

Mais je sens que je m'empor-
te, que je me trouble, & que je
perds ce sang-froid & cete tran-
quilité si nécessaire pour décou-
vrir la verité, & pour achever
l'examen que j'ai comencé.

Pour revenir donc à moi-mê-
me, j'avouë que l'impression na-
turêlle & mes anciens préjugés
me disent que c'est mon cors qui
sent, & que ses diverses parties
sont les sujets de mes divers sen-
timens : mais je ne sai si la raison
me le dit ; & si êle me disoit le
contraire, come je me pique d'ê-
tre raisonnable, je devrois l'en
croire préferablement à tout au-
tre : écoutons-la donc.

Le cors
ni ses
parties ne
peuvent
être le su-
jet du
senti-
ment.

Ele m'a déjà appris que le cors
n'est capable de rien que par son
étendue, sa grandeur, sa figure,
sa situation, son mouvement &
son repos ; c'est ce que je ne dois

pas oublier, & ce que je dois avoir perpetuëlement en vûe dans l'examen que je fais. Voyons donc & examinons avec toute l'attention possible, sous lequel de ces divers regards mon cors est capable de sentir, & d'avoir du plaisir & de la douleur. Est-ce come étant étendu ? mais tous les cors devroient donc sentir, car ils sont tous étendus. Est-ce come aiant une tête grandeur, par exemple, come étant grossier, ou come aiant des parties fort subtiles ? mais tous les cors grossiers, come les plantes, ou subtils come le feu & les étoiles, devroient donc avoir du sentiment. Est-ce come étant figuré ; mais encore de quële figure ? car il n'y a point de cors au monde qui ne soit figuré ; faut-il donc qu'il soit d'une figure ronde ou ovale ? quarrée ou triangulaire ? Est-ce come aiant des parties en haut ou en bas, à droit ou à

*Ils sont
incapa-
bles de
sentir.*

40 DE LA CONOISSANCE
gauche ? est-ce enfin come é-
tant en mouvement ou en repos ?
de quèle espèce de mouvement ?
J'avoüe pour moi que tout cela
me fait un merveilleux embarras,
& qu'en quelque sens que je me
regarde, je ne vois point par quel
côté mon cors peut être capable
de sentiment. Il est vrai que tou-
tes les parties de mon cors me di-
sent, c'est par moi : les yeux , les
oreilles , le nez , la langue , se
tuient de me dire , c'est nous qui
sentons : mais non seulement la
raison ne me le dit pas , éle m'as-
sûremême du contraire ; car en-
fin est-ce assez à de la matiere
d'être figurée de tèle ou tèle fa-
çon pour être capable de sentir ?
ce morceau de marbre que je
vois devant moi , & qui consta-
ment ne sent pas , brute come il
est , comencera-t-il à sentir dès
que je l'aurai fait polir , & que
je lui aurai fait doner la figure
d'un home ? suffira-t-il de lui a-
voir

voir fait tailler des yeux , des oreilles , un nez , & une bouche pour les mêtre en état d'apercevoir les objets , d'entendre les sons , de sentir les parfums , & de goûter les viandes ? y eût-il jamais rien de plus éloigné du bon sens ?

On pourroit peut-être dire que le mouvement manqueroit à cete figure , ce qui la rendroit fort différente du cors humain.

Mais quand on lui pourroit doner le mouvement , la faire marcher , & mêtre en agitation ses plus insensibles parties ; la mètroit-on par-là en état de sentir ? On dit qu'en Allemagne il y a un curieux qui a fait un homme artificiel , à qui il n'a pas simplement doné le mouvement des piés & des jambes , le batement du cœur & des artères , mais même la parole. Est-il vrai-semblable qu'en lui donant tout cela , il lui ait doné le pouvoir de

42. DE LA CONOISSANCE
sentir, & d'avoir du plaisir ou
de la douleur ?

Voici cependant une pensée
qui me vient, qui découvre ce
me semble, assez clairement le
foible de toutes ces comparai-
sons, & qui paroît assez propre
à me tirer d'affaire. Car il est
vrai qu'une matiere étendue,
quelque figurée & quelque agi-
tée qu'elle puisse être, est inca-
pable de sentir, si elle n'est ani-
mée; & c'est justement ce qui
manque aux statues & à toutes
ces machines qu'on pourroit fai-
re : au lieu que le cors humain
est animé; ce qui le rend propre
à toute sorte de sentiment.

Le cors
considéré
comme a-
nimé, est
incapable
de senti-
ment.

Mais je ne saurois trop me dé-
fier de ces lueurs qui ne me vien-
nent vrai-semblablement que
pour éluder & me tirer de presse.
En effet, si peu que je m'y appli-
que, je m'aperçois que ma pen-
sée n'est qu'une fausse lueur, &
que je me suis laissé séduire par

l'idée confuse de ce mot *animé*, terme le plus équivoque qui fût jamais. Car ou il marque l'union mon cors avec une ame d'une nature différente de la sienne : ou avec une ame de même nature, je veux dire une ame corporelle. Si c'est le premier, je reconois donc que je suis composé de deux divers principes, que mon ame n'est point corporelle, & qu'elle est tres-différente du cors; & cela même quand il seroit vrai, ne seroit pas encore voir que mon cors est capable de sentiment: car je veux que cete ame en soit capable; cela ne seroit pas qu'étant unie à mon cors, elle dût l'en rendre capable. Comme elle seroit d'une nature toute différente du cors, elle ne pourroit pas lui communiquer la faculté qu'elle auroit de sentir, & qui émaneroit de sa nature, sans lui donner cete même nature; en un mot, sans faire qu'il ne fût plus

44 DE LA CONOISSANCE
cors : ce qui enferme contradic-
tion : d'ailleurs l'union des êtres
ne détruisant point leurs natu-
res , sur tout lorsqu'êles sont di-
férentes ; le cors & l'ame étant
unis sans confusion , ils garde-
roient touûjours la diférence de
leurs propriétés , come ils gar-
deroient cêles de leur nature ; &
ainsi le pouvoir de sentir n'é-
tant point une propriété du cors
pris séparément de l'ame , il ne
l'auroit pas non plus lui étant
uni ; qui est ce qui s'apêles être
animé.

Que si je prens le second par-
ti , & que je dise que le mot d'*a-*
nimé marque l'union de mon cors
avec une ame de même nature
que lui ; cete ame étant étenduë
& corporêles come lui , n'aura
pas plus de pouvoir que lui ; &
ainsi êle ne lui donera pas par
son union , le pouvoir de sentir
qu'il n'avoit pas de lui-même ;
c'est-à-dire , que le cors animé &

inanimé ne seront pas plus capables de sentiment l'un que l'autre. Il est vrai que l'un pourra se remuer si on le touche, & l'autre ne le pourra : mais se remuer n'est pas sentir, ce n'est pas avoir du plaisir ou de la douleur ; ou bien il faut dire que les pierres d'aimant sont bien susceptibles de plaisir ou de douleur, puisque dès qu'on les approche les unes des autres, elles se remuent en tant de manières.

Je vois présentement avec combien peu de lumière je criois tantôt *au paradoxe*, sur le projet que je faisois d'examiner si mon cors est capable de sentiment. Cependant come je ne puis trop me défier de ma foiblesse, sur tout lorsqu'il s'agit d'abandonner une opinion que je sens bien qui me tient au cœur ; je ne puis trop chercher de raisons pour me délivrer de ce préjugé. En voici donc de nouve-

46 DE LA CONNOISSANCE
les que j'entrevois, qu'il faut que
j'éclaircisse.

Lorsqu'on dit qu'un sujet est capable d'avoir du sentiment, par exemple, du plaisir, il ne faut pas regarder ce sentiment ou ce plaisir come quelque chose de réèlement différent du sujet, come un diamant, par exemple, l'est du doigt qui le porte; il n'y a nule comparaison entre l'un & l'autre. Le doigt peut être sans le diamant, & le diamant sans le doigt; mais il n'est pas possible que le plaisir soit sans celui qui le sent; il faut que je sois pénétré du plaisir pour le sentir; pour peu qu'il fût distingué de moi, je ne le sentirois point: car enfin je ne sens point le plaisir de mon ami, quelque proche que je sois de sa personne. La raison de cela est que le plaisir (& il en est de même de tous les autres sentimens) le plaisir, dis-je, n'a ni essence, ni existen-

ce qui lui soient propres ; il n'existe & n'est quelque chose que par l'existence , & l'être même de son sujet ; c'est le sujet même disposé de tèle façon , c'est-à-dire , disposé d'une manière agréable : & c'est pour cela que le plaisir & tous mes autres sentimens ne sont pas tant des *êtres*, que de mes *manières d'être* ; de même que la figure , par exemple , n'est pas un être réellement différent de l'étendue , ce n'est qu'une de ses manières ; je veux dire , que ce n'est que l'étendue même disposée de tèle façon , terminée de tèle manière.

Cela étant ainsi , il est visible que le cors ne peut être capable de sentiment , par exemple de plaisir ; que le plaisir ne soit une de ses manières. Considérons donc avec toute l'attention possible , si le plaisir peut être une des manières du cors ; c'est-à-dire d'une matière étendue.

Ce que
que c'est
qu'une
manière
d'être.

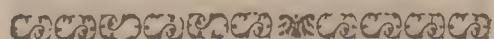
Ni le
plaisir, ni
la dou-
leur , ni
aucuns
de mes
senti-
mens ne
peuvent
être des
manières
du cors.

48 DE LA CONNOISSANCE

Certainement pour peu que je consulte l'idée de l'étendue , je vois tout d'un coup les manières dont elle est capable. Je vois qu'elle peut être bornée & limitée de tèle & tèle façon , & cela s'appèle *figure*. Je vois qu'elle peut être placée en haut ou en bas , à droit ou à gauche ; & cela s'appèle *situation*. Je vois qu'elle peut changer successivement de situation ; & cela s'appèle *mouvement*. Je vois qu'elle peut demeurer fixe dans un même lieu ; & cela s'appèle *repos*. Je vois enfin qu'elle peut être en grand , ou petit volume ; & cela s'appèle *grandeur*. Voila, dis je , les manières que j'aperçois dans l'étendue ; mais je n'y en vois pas davantage ; & quelque éfort que je fasse pour y apercevoir le plaisir, j'avouë que je ne l'y vois point ; & il me paroît même qu'on ne l'y peut voir. Une manière d'être , come je viens de le remarquer , n'est que

l'être même disposé de tèle façon ; ainsi si le plaisir est une manière du cors, ce sera le cors même disposé d'une manière délectable ? Or conçoit-on que le cors, qu'une matière étendue puisse être disposée d'une manière délectable ? êle peut bien être disposée d'une manière délectable aux autres, & leur être une ocaſion de plaisir ; mais qu'êle soit délectable pour êle-même, qu'êle sente son plaisir : ce qui est proprement avoir du plaisir ; c'est ce qui est inconcevable. Je suis pourtant fort sûr que je sens mon plaisir quand j'en ai ; & come je l'ai déjà remarqué, un plaisir qu'on ne sent point, n'est pas un plaisir. N'en feroit-ce pas assez pour conclure que moi qui sens le plaisir, je ne suis pas cors, ni rien de corporel ? mais je veux bien me doner encore un peu de quartier sur cete conclusion, jusqu'à ce que je l'aie démontrée

30 DE LA CONOISSANCE
par un plus grand nombre de rai-
sons : car j'en entrevois encore
plusieurs ; & il faut come m'en
acabler , afin que je n'aie rien à
me reprocher ; il faut dissiper
toutes les fausses lueurs qui m'ont
jusqu'à cete heure ébloüi , & le-
ver tout ce qu'on pouroit for-
mer de difficultés ; ce sera pour
mes premiers momens d'aplica-
tion.



TROISIE' MES REFLEXIONS
sur le principe du sentiment.

JE me trouve parfaitement bien
de mes réflexions ; j'en reçois
tôujours quelque nouvel éclair-
cissement ; il faut que je les con-
tinuë encore un peu sur le mê-
me sujet ; & que je mête , s'il est
possible , en si beau jour , le prin-
cipe du sentiment , qu'il me soit
impossible de m'y méprendre , ou
de le méconôître.

DE SOI-MEME. 51

A peine suis-je rentré chez moi, que j'y aperçois un certain *je ne sais quoi*, qui prend part à tout ce qui s'y passe, & qui se rend propres tous les divers sentimens dont je suis touché de quelque part qu'ils me viennent. Si l'on me marche sur le pié; ce *je ne sais quoi* dit aussi-tôt, je sens de la douleur au pié. Si l'on me frappe à la tête; ce *je ne sais quoi* se récrie incontinent, qu'il sent de la douleur à la tête; & ainsi de tout ce qui m'arrive. Que veut dire cela? Il faut que j'examine un peu ces expressions: toutes confuses qu'èles me paroissent, j'espere en tirer de l'éclaircissement; car quoiqu'èles semblent marquer que la douleur est dans les piés & dans la tête; èles marquent encore mieux, si je ne me trompe, que ce qui sent la douleur du pié & de la tête, est quelque chose de différent de l'un & de l'autre.

52 DE LA CONOISSANCE

Que le
principe
du senti-
ment est
unique
indivisi-
ble, &
tres-dif-
férent du
corps,

Car enfin, qui êtes-vous, vous qui sentez de la douleur aux piés? qui êtes-vous, vous qui sentez de la douleur à la tête? êtes-vous seul? êtes-vous deux? êtes-vous piés? êtes-vous tête? Si c'est vous, ô tête! pourquoi vous plaignez-vous en ces termes? Que ne dites-vous simplement, je sens de la douleur? on jugera aisément que si vous en sentez, ce ne peut être qu'à la tête, & non pas au pié; puisque vous n'êtes que tête, & non pas pié; & que vous ne pouvez sentir que la douleur qui vous est propre. Pourquoi donc dire, je sens de la douleur à la tête? il y a bien de l'apparence, ô tête! que c'est quelqu'autre que vous qui parle ainsi. Mais qui est cet autre? est-ce le cœur? sont-ce les esprits animaux; est-ce la glande pineale, ou quelqu'autre partie du cerveau? *Je sens de la douleur.* Que je suis bon! je cherche bien loin

Que l'i-
dée du
moi est

ce que j'ai bien prés. Ne vois-je pas que c'est moi-même qui parle ainsi ? car puisque je dis que *je sens de la douleur*, rien peut-il marquer mon *moi-même* que mon *je sens* ? & ainsi c'est moi qui sens la douleur. Mais qui suis-je *moi-même* ? qui suis-je *moi* qui *sens* ? Ne serois-je point celui qui dis- court, qui réfléchit, qui raisonne, & qui s'examine ainsi ? Je n'en puis douter, & je m'aperçois bien que ce *moi* qui sent la douleur, est le même *moi* qui raisonne, qui cherche, qui réfléchit : j'en ai à l'heure qu'il est, une expérience bien sensible ; car je trouve que le froid que je sens présentement partage beaucoup mon attention, & ôte à mes réflexions beaucoup de mon application.

Mais encore, qui suis-je, moi qui sens, moi qui raisonne, qui cherche, qui réfléchis ? suis-je pié ? suis-je tête ? suis-je le moi

tres-pro-
pre à
prouver
cela.

Que le
moi qui
sent, est
le même
moi qui
réfléchit
& qui
raisonne.

54. DE LA CONOISSANCE

du pié, quand je dis que j'ai de la douleur au pié ? & suis-je le

Que ce
moi n'est
nule des
parties du
corps.

moi de la tête, quand je dis que j'ai mal à la tête ? est-ce le même

moi qui répond à ces deux parties : ou bien sont-ce deux *mois* différens ? Si c'est le même, de quéle nature peut être ce *moi*, pour sentir ainsi aux piés & à la tête, & pour réunir en soi le sentiment de deux parties si éloignées ? Si j'étois une vapeur, une fumée d'esprits animaux répandue depuis les piés jusqu'à la tête, & que je fusse capable de sentiment, pourrois-je bien sentir ainsi aux piés & à la tête ? Certainement, come je ne serois pas toute entiere dans le pié, ni toute entiere dans la tête, je ne pourrois sentir au pié que par une partie de moi-même, & par une autre partie à la tête ; & ainsi il y auroit à la tête un autre *moi* qu'aux piés : il se trouveroit en moi plusieurs *moi* ; & enfin nous

serions chez moi plusieurs qui sentirions : au lieu que je suis sûr que je sens tout entier & de tout moi-même la douleur du pié , de la tête , & de toutes les autres parties : je suis sûr que je suis le même qui sens cete douleur ; & je suis sûr enfin , qu'il n'y a uniquement que *moi* en tout moi-même (si je puis parler ainsi) qui sente le plaisir & la douleur, & tout ce qui peut y ariver d'agréable & de desagréable.

Mais faisons qu'il y ait divers *moi* en moi, quoiqu'il y ait en cela une contradiction insupportable : faisons que chaque partie de mon cors ait son *moi* à part , & que le moi du pié, ne soit pas le *moi* de la tête. Qu'arivera-t-il de-la ? Certainement le *moi* du pié, ne sentira jamais ce que sent le *moi* de la tête ; ni celui de la tête , ce que sent le *moi* du pié. Pendant que le *moi* de l'oreille prendra plaisir aux acords d'un

Que l'indéc du moi ne reçoit ni division, ni pluralité.

concert , il ne sera nullement capable d'être touché d'une extrême douleur que le pié souffrira : puisqu'il ne la sentira pas : & il ne la sentira pas ; parce que , come je l'ai remarqué dans mes réflexions précédentes , le sentiment n'étant qu'une manière d'être , il y a autant de contradiction que le sentiment du pié soit comun à la tête , qu'il y en a que l'être du pié soit l'être de la tête. Et ainsi chaque sens aura ses bornes & ses limites , au de-là desquêles il ne s'étendra pas. Le *moi* de l'œil ne pourra juger des sons , ni le *moi* de l'oreille des couleurs. Ces divers *moi* ne se feront point d'obstacle l'un à l'autre , les sentimens de l'un ne pourront ni étoufer , ni même afoiblir les sentimens de l'autre : l'oreille jouïra de son plaisir sans en pouvoir être divertie par la douleur du pié : & enfin nule autre partie ne s'oposera à son

bonheur. Voila nécessairement come les choses devroient être, s'il y avoit en moi divers *moi*, & si chaque partie de mon cors étoit capable de sentiment.

Mais qu'il s'en faut bien que ce ne soit là mon système ! & que tout ce qui se passe en moi en est différent ! Je sai par mille & mille expériences, que c'est le même *moi* qui sent ce qui s'apele le mal de pié, la douleur de tête, le plaisir de l'oreille & tout le reste ; & j'ai éprouvé plus d'une fois, me trouvant à certains spectacles, où l'on avoit pris soin de satisfaire également l'œil & l'oreille, que ces deux espèces de plaisir s'entrechoquoient sans cesse: que je ne pouvois me prêter un peu trop à celui de l'oreille, que je ne perdisse celui de la vue: qu'au contraire il ne falloit qu'un spectacle un peu nouveau pour me dérober tout le plaisir de l'harmonie ; & que pour me

§ 8 DE LA CONNOISSANCE

faire perdre également l'un & l'autre , il ne falloit que me trouver en une situation un peu contrainte ; être mal affis, ou enfin, souffrir le petit mal que peut faire un cordon de soulier un peu trop serré. D'où vient cela ? que fait à l'oreille ce petit mal du pié ? S'il est vrai qu'èle ait son *moi* à part , tout différent de celui des autres parties ? que ne tient-èle son *quant à moi* , & que ne jouit-èle tranquillement de son plaisir , sans se mettre en peine de la douleur du pié ?

Que cela me fait bien voir que ce n'est ni le *moi* de l'oreille qui sent le plaisir , ni le *moi* du pié qui sent la douleur : mais que c'est un *moi* unique , indivisible , & tres-diférent du cors & de toutes ses parties : un moi toutefois qui étant d'une capacité bornée, ne peut en même-tems s'appliquer parfaitement à plusieurs sentimens diférens ; & qui se trouve

même quelquefois si rempli d'un seul, qu'il est incapable d'avoir de l'attention pour les autres.

Je dis un *moi unique & indivisible* ; car enfin est-il concevable que ce *moi* soit répandu dans toutes les parties de mon cors ? que ce *moi* puisse être en plusieurs endroits, & se voir séparé par toute l'étendue qu'il y a entre la tête & les piés ? en un mot, qu'il y ait en moi plusieurs *moi* ? Plus je rentre en moi-même, plus je consulte l'idée que j'ai de mon *moi*, & plus je trouve cete multiplicité, ce schisme, & cete division inintelligibles.

Cela fait que je ne comprends pas comment entre ceux qui tiennent que leur ame n'est ni corporelle, ni divisible ; il s'en trouve dont les uns prétendent qu'il n'y a que le cors qui soit capable de sentiment, & que l'ame ne sent point ; & les autres soutiennent que quoique l'ame sente, cela

Tenir
l'ame
spirituelle
& indivisible, &
donner du
sentiment
au cors ;
illusion.

60 DE LA CONOISSANCE

n'empêche pas que le cors & ses diverses parties n'aient les mêmes sentimens. Les uns & les autres me paroissent également raisonnables ; car outre qu'il y a contradiction (come je l'ai déjà remarqué) qu'une même manière d'être , tèle qu'est un sentiment , soit en deux sujets ; & sur tout en deux sujets aussi différens que le sont un être corporel , étendu & divisible , & un être qui n'est rien de tout cela ; (come le veulent les derniers) les uns & les autres sont encore obligés d'admettre plusieurs *moi* dans un même home , ce qui est absolument incompréhensible.

Autre
preuve de
l'indivi-
sibilité du
7791.

Mais que diroient ces Messieurs & tous ceux qui admettent ce paradoxe , si dans le tems qu'ils souffrent une violente douleur à la main , je venois à leur marcher brusquement sur le pié ? n'est-il pas vrai qu'ils ne manqueroient pas de se plaindre de

ce que j'ajouterois mal sur mal ,
 & de ce que je les ferois double-
 ment souffrir : se croiroient-ils
 après cela bien gueris , si pour
 tout remède j'entreprendois de les
 consoier chacun en particulier
 en ces termes : Non, Monsieur,
 ne vous plaignez pas ; vôtre mal
 n'est pas si grand que vous le
 faites ; vous ne souffrez pas dou-
 blement : il est vrai que vous souf-
 frez la douleur de la main ; mais
 ce n'est pas vous qui souffrez cê-
 le du pié ; il y en a un autre qui
 la souffre : ou si vous voulez que
 ce soit vous , c'est un autre *vous* ,
 tout distingué & tout différent
 de vous-même : & ainsi ne m'a-
 cusez plus de cruauté , & ne di-
 tes plus que vous sentez de la
 douleur à la main & au pié. Je
 conviens que vous en sentez à la
 main : mais il faut aussi que vous
 conveniez suivant vôtre Philoso-
 fie , que vous n'en sentez point
 au pié : puis que le *moi* de la main

62 DE LA CONOISSANCE
n'est pas le *moi* du pié. Conso-
lez-vous donc, Monlieur, de vò-
tre douleur de main, vous ne sen-
tirez jamais que cèle-là, vous
n'en aurez jamais qu'une à la
fois ; & quelqu'autre mal qui
arive aux autres parties du cors,
vous n'en sentirez rien ; chacu-
ne a son *moi* à part ; chaque *moi*
sent son mal, & tous ces *moi* sont
tres-diférens les uns des autres.
De bone foi, y a-t-il lieu de croi-
re que cete espèce de consolati-
on fût fort du goût de ces Mes-
sieurs ? & n'y a-t-il pas au con-
traire bien de l'aparence, que
plûtôt que de s'en païer, ils ai-
meroient mieux renoncer à leur
philosofie ? tant il est vrai que l'i-
dée que nous avons du *moi* est l'i-
dée d'une chose tellement indivi-
sible, qu'il est impossible d'y
concevoir du partage, sans per-
dre cete idée.

Autre
preuve
prise de

Mais voici une autre raison
qui me vient contre le sytème de

ces Messieurs , & qui me paroît d'une grande force contre tous ceux qui donent du sentiment aux différentes parties du cors : c'est qu'on peut fort bien sentir le mal d'une partie , sans avoir cete partie ; & que presque tous ceux à qui l'on a coupé quelque membre , come la main ou le pié , souffrent long-tems après de grandes douleurs de main ou de pié ; c'est-à-dire les mêmes douleurs que s'ils avoient encore leur main ou leur pié. Je me souviens que cete espece de paradoxe m'aïant un jour été proposé , & aïant peine à le croire , j'alai exprés aux Invalides pour m'éclaircir de ce fait ; & en aïant questionné un fort grand nombre ; j'en eus tant de témoignages que je m'en lassai. Hureux si j'eusse fait dès lors les réflexions que méritoit un fait si surprenant.

On ne manquera pas de dire qu'il y a là de l'illusion. Il y en

ce qu'on
peut sen-
tir la
douleur
d'une
partie
sans a-
voir cete
partie.

64 DE LA CONOISSANCE

a sans doute, à croire avoir une main ou un pié qu'on n'a plus : mais il n'y en a point à sentir la même douleur que si l'on avoit ce pié & cete main , quoiqu'on ne les ait plus. Cete douleur est tres-réèle , & absolument la même que cêlé qui seroit causée par la blessure de cete main & de ce pié , si on les avoit encore. En un mot , c'est le même *moi* qui sent également la douleur de la main & du pié devant & après qu'on les a coupés. Y a-t-il rien de plus convaincant pour faire voir que ce *moi* n'est ni la main , ni le pié , ni aucune des parties du cors : mais que c'est quelque chose de toute autre nature , supérieur à tout le cors , & qui absolument pourroit sentir , & être touché de divers sentimens , sans avoir aucun de ses organes ; en un mot , sans avoir de cors ? Que ces réflexions me donent de joie ! & que les découvertes que je fais ,
me

me paient bien de la peine que j'ai eu à m'y mettre ! Je conois certainement que je ne suis pas tout cors, come je l'avois crû jusqu'ici ; je ne doute point que je ne sois composé d'un être qui en est tres-diférent ; & enfin j'ai fait cête découverte sans avoir encore examiné que la seule fonction de sentir, tant ce fond est fertile ; cela me done envie de tenter encore au premier loisir, si ce fond ne me produira rien de nouveau.



QUATRIÈMES REFLEXIONS
sur le principe du sentiment.

A PRES un moment d'application sur mes diverses manières de sentir, je m'aperçois que j'ai quelque chose en moi qui juge tout d'un coup de mes divers sentimens, qui discerne entre le son & l'odeur, entre la

66 DE LA CONOISSANCE
douleur & le plaisir ; que dis-je ?
qui discerne même entre dou-
leur & douleur ; qui me dit , de
deux douleurs laquelle est la plus
grande ; & qui en marque l'excès
d'une manière assez précise. Ce-
te réflexion me done, ceme sem-
ble , une assez bèle ouverture
pour conoître quel est en moi le
principe du sentiment ; & j'es-
pere y trouver une bèle preuve
de la distinction & de la diffé-
rence de mon ame d'avec mon
cors. Tâchons donc de la déve-
loper.

Que le
cors, ni
ses orga-
nes ne
peuvent
juger des
divers
sentimens
que l'ho-
me é-
prouve
dans l'u-
sage des
choes
sensibles.

Certainement, il est necessari-
re que celui qui juge ainsi de
mes divers sentimens, les éprou-
ve : il faut que celui qui discer-
ne entre plaisir & douleur, en-
tre douleur & douleur, il faut
dis je , que ce Juge , quel qu'il
soit, sente & le plaisir & la dou-
leur , & les diverses sortes de
douleurs : car enfin pour juger
juste , il faut comparer : puisque

le jugement n'est que la vûe du rapport de deux choses ; & pour comparer il faut conoître. Or pour conoître les sentimens , il les faut sentir : quelque description qu'un home me fasse d'un certain plaisir , ou d'une espèce de douleur : je ne les conoîtrai point , si je ne les sons , ou si je ne les ai sentis. Quel est donc ce Juge ? car en le conoissant , je conoîtrai aussi-tôt le principe du sentiment. Qui est-ce qui décide ainsi de mes divers sentimens ? est-ce l'œil ? est-ce l'oreille ? est-ce la langue ? est-ce le pié , ou la main ? quèle aparence ! quand il seroit vrai que toutes ces parties seroient capables de sentiment , ce qui n'est pas ; l'œil ne pourroit juger que des couleurs , & non pas des sons , ou des od urs ; l'oreille ne pourroit juger que des sons , & non pas des couleurs : la langue ne pourroit juger que des saveurs , & non pas des sons ni

68 DE LA CONOISSANCE

des couleurs ; la main ne pouroit juger que de sa douleur , & non pas de cèle du pié ; enfin chaque partie du cors ne pouroit juger que du sentiment qui lui conviendroit , & non pas des autres ; puisqu'èle ne les sentiroit pas ; & que par conséquent èle ne les conoitrois pas.

Mais je veux que la main, par exemple , jugeât de sa douleur propre , & de cèle du pié. N'est-il pas vrai qu'èle ne manqueroit pas de juger sa douleur , pour petite qu'èle fût , beaucoup plus grande que cèle du pié ? & qu'il n'y a pas une partie dans tout nôtre cors , quelque méprisable qu'èle soit , qui ne se crut la plus malade ; qui ne jugeât son mal plus violent que celui de toutes les autres , & qui ne voulût qu'on l'assitât préférablement à la tête même ? Quels schismes cela ne produiroit-il pas dans l'économie du cors humain ? & dans

quel embarras cela ne nous jêteroît-il pas , lorsqu'il s'agiroit de les secourir ?

Il est certain cependant que sans bruit , sans division , sans embarras , j'ai quelque chose en moi : ou plutôt , j'ai un *moi* indivisible , qui sans presque jamais se tromper , juge de mes divers sentimens , & par mes sentimens décide du bien & du mal , de la bone ou mauvaise disposition de chaque partie. Et pourquoi en juge-t-il si juste , sinon parce que c'est lui seul qui en a le sentiment ? Et ainsi on me pique à la main ; mais c'est moi qui le sens. L'air agité par un instrument bien touché , vient me fraper l'oreille : mais c'est moi qui en ai le plaisir. Les parties d'une liqueur délicate ébranlent en passant les filets de ma langue : mais c'est moi qui en sens la douceur. C'est enfin ce *moi* unique qui sent tout , qui discerne tout , qui juge de

Que ce qui en juge est quelque chose de simple, & d'indivisible, & d'incorporel.

70 DE LA CONOISSANCE
tout. Que doit-on penser d'un
tel *moi*, sinon que c'est quelque
chose de tres-simple, tres-indi-
visible, & tres-diférent du cors
& de toutes ses parties ?

Car enfin (pour recüeillir le
fruit de tout ce que j'ai fait de
réflexions sur ce sujet) si d'une
part il est sûr que la main n'est
pas le pié, ni que l'œil n'est pas
l'oreille; & si de l'autre il est é-
vident que le *moi* qui répond à la
main, est le même qui répond au
pié; & que le *moi* qui sent par
l'œil est le même qui sent par
l'oreille; ne doit-on pas conclu-
re que ce *moi* est quelque chose
de diférent de toutes ces parties;
quelque chose qui ne se multiplie
point à proportion de la quanti-
té des organes; quelque chose
enfin qui n'est nulement corpo-
rel, mais qui est unique, simple
& indivisible ?

Que cet
être à qui
convie- *moi* le nom d'ame, ne dois-je pas.

demeurer persuadé que mon ame n'est pas simplement distinguée du cors : mais qu'elle en est toute différente : & qu'ainsi n'étant ni corporelle, ni divisible, elle n'est nullement sujete aux divers changemens, ni aux diverses fortunes du cors ; & que par consequent elle ne doit pas perir avec lui ?

nécessités
est ce
qu'on
appelle
ame.

Preuve
de son
immor-
talité.

Après cela, rien n'est capable de m'arrêter sur le chapitre du sentiment. Je reconois la fausseté de mes préjugés : ce qui paroïsoit paradoxe, m'est une vérité : toutes mes difficultés s'évanouissent, & je vois l'éclaircissement de tout.

Et premierement, je conçois qu'il n'y a que de la fausseté dans ces façons de parler : *Ma langue a du plaisir, mon pié a de la douleur*, & autres semblables ; puis-que la langue & le pié n'étant que des parties du cors, elles sont incapables de plaisir & de douleur.

Expres-
sions
fausses
ou con-
fuses.

72 DE LA CONOISSANCE

Je conçois en second lieu, qu'il n'y a que de la confusion dans ces autres expressions : *Je sens de la douleur à la tête, du plaisir aux mains, & autres semblables* ; parce que, quoiqu'êles marquent directement que c'est l'ame qui sent le plaisir & la douleur ; êles marquent aussi indirectement que la tête & la main ont part à ces sentimens : ce qui est confondre le vrai avec le faux. Après tout je ne voudrois faire procès à personne sur ces expressions : il importe peu de quelle manière on parle, pourvû qu'on pense bien.

Il seroit cependant plus juste & plus exact d'user de cêles-ci : *J'ai mal au pié : la tête me fait mal, & autres pareilles*. Parce que la premiere de ces expressions, marque seulement qu'il y a quelque alteration & quelque dérèglement dans la constitution des parties du pié, come quelque blessure, ou quelque contusion ; ce

qui d'ordinaire n'a rien que de vrai, lorsqu'on use de ces expressions. Et la seconde marque simplement que le desordre arrivé à la constitution des parties de la tête, est la cause occasionnelle du mal, c'est-à-dire, de la douleur que l'ame en ressent : ce qui n'a encore rien que d'exact, pourvû qu'on en demeure là, & qu'on ne prétende pas marquer par là, que la tête & toutes les autres parties du cors aient du sentiment.

Mais, disois-je, il y a quelque tems, est-ce que l'œil ne voit pas les couleurs, que l'oreille n'entend pas les sons ? &c.

Mais, me répondrai-je au-
 jourd'hui, est-il possible que des
 morceaux de chair, du moment
 qu'ils seront taillés, l'un en l'œil,
 l'autre en l'oreille, l'autre en
 bouche, &c. & que quelque fu-
 mée d'esprits animaux coulera
 entre les filets dont ils sont com-
 posés : est-il possible, dis-je, que

Qu'à
 pro-
 pre-
 ment
 parler,
 l'œil ne
 voit
 point,
 &c.

74 DE LA CONOISSANCE
ces morceaux de chair viendront
à sentir les couleurs , les sons , les
faveurs , & apercevoir les objets
de dehors & leurs propres senti-
mens ? Pour moi je suis persua-
dé que ces morceaux de chair
sont absolument incapables , &
de ces sentimens & de ces percep-
tions. Il est vrai que taillés co-
me ils sont , ils me paroissent tres-
disposés à recevoir & à trans-
mettre jusqu'au cerveau l'action
des objets qui leur sont propres ;
& voila justement pourquoi ils
sont faits , & ce que l'on peut ape-
ler , si on le veut , des noms de
voir , *d'entendre* , *de goûter* & de
sentir , quoique ce ne soit pas par-
ler fort juste. Mais de prétendre
que ces termes ainsi apliqués à
ces organes , signifient quelque
chose de plus ; & de vouloir , par
exemple , que le terme de *voir*
attribué à l'œil , signifie qu'il a-
perçoit l'image que les objets de
dehors impriment dans son fond.

& qu'il en sent les couleurs ; c'est ce que nul home de bon sens, & qui l'aura un peu examiné, n'accordera jamais.

Mais enfin, disois-je encore, fera-t-il donc dit que les sens ne sentiront pas ?

Non cela ne doit pas se dire ; parce que cela est faux ; les sens sentent : mais il faut bien se garder de prendre les organes de nos sens, pour nos sens mêmes. L'œil, l'oreille, le nez, la langue, & toutes les parties du cors humain ne sont que les organes de nos sens : nos sens sont plus intérieurs : ils sont dans la partie la plus intime de nous-mêmes. En un mot, ils sont dans nôtre ame ; & ces parties extérieures ne sont ou que les fenêtres par lesquelles elle regarde ce qui se passe au dehors : ou que les instrumens dont elle se sert pour en savoir des nouvelles ; pour parler donc juste, on doit dire qu'on voit par l'œil,

On ne
doit pas
conclure
de là que
les sens
ne sen-
tent pas.

76 DE LA CONOISSANCE

qu'on entend par l'oreille, qu'on goûte par la langue, & ainsi du reste : mais non pas que l'œil voit, que l'oreille entend, que la langue goûte, &c. Il est aussi ridicule d'attribuer à ces organes de la conoissance & du sentiment, qu'il le seroit d'en donner au bâton d'un aveugle, parce qu'il s'en sert pour discerner le beau chemin d'avec le mauvais. Enfin ôtez l'ame du cors de l'homme, cête ame, dis-je, que je comence à connoître, & que j'ai jusqu'ici si grossièrement méconuë; je ne vois plus rien dans ce cors que d'aveugle, que de sourd, que de stupide.

Je prévois néanmoins qu'on pouroit encore me demander d'où vient que je n'ai de sentiment que par l'entremise du cors, ou que lorsque quelques-unes de ses parties reçoivent quelque nouvel ébranlement.

Mais premièrement, outre

qu'il est faux que je n'aie des sentimens que par l'entremise du cors, puisque j'en ai souvent qui n'y ont nul rapport, come le plaisir que j'ai quelquefois d'avoir fait une action loüable : ou le chagrin de n'avoir pas réussi dans une entreprise ; ce qui constamment n'est point excité par le cors.

Je réponds en second lieu, que cela feroit voir tout au plus qu'il y auroit union entre mon cors & cête partie de moi-même qui sent : mais come cela ne feroit rien pour le dénoüement de la question que j'examine présentement, & qu'aparemment je tirerai plus de lumiere de certains schismes, certains combats intérieurs que je remarque chez moi ; il faudra faire de ceux-ci à mon premier loisir, le sujet de mes réflexions, me reservant à traiter en un autre tems le chapitre de l'union.

Preuve
de l'union.



CINQUIÈMES REFLEXIONS.
*sur le principe des combats
 intérieurs & de la liberté.*

Combats
 inté-
 rieurs.

LA peine que j'ai eüe à me
 rendre en ce lieu , & à re-
 sister au mouvement de mon cors
 que le divertissement entraînoit
 ailleurs , me conduit assez natu-
 rélement au sujet que je me pro-
 posai la dernière fois d'exami-
 ner. En effet , je sens en moi as-
 sez souvent de certains schismes
 & de certains combats intérieurs.
 Il y a quelque chose qui com-
 bat fréquemment contre mon
 cors , qui le tient dans des situa-
 tions contraintes , qui le fatigue
 par de grands travaux , qui fait
 violence à son temperament ,
 qui s'oppose à sa conservation , &
 qui l'expose même quelquefois
 malgré lui , au peril évident d'é-

re détruit. Combien de fois ai-je éprouvé ce combat dans des occasions perilleuses où il y avoit quelque gloire à aquerir ? pendant que mon cors frapé de la présence des objets funestes qui le menaçoient , faisoit éfort pour les éviter , & se dispoisoit de lui-même à la fuite ; je sentoís en moi quelque chose qui s'oposoit à son penchant , qui le retenoit , qui le fixoit , qui le soutenoit par des vûes de gloire & d'ambition , & qui enfin ; malgré toutes ses dispositions au mouvement , le rendoit immobile ? Que si non-obstant l'éfort de ce je ne faisois rien contre mon cors , celui-ci venoit à chanceler ; que si au bruit têrible des coups de canon : & à la vûe du carnage , il lui arrivoit ou de pâlir , ou de baisser seulement la tête ; de quêle impression de honte & de confusion ne me sentoís-je pas frapé , & quels éforts ne faisois-je point

80 DE LA CONOISSANCE

pour lui faire prendre une situation & une contenance plus assurée ? J'ai mille experiences de ces sortes de combats interieurs.

Le cors
seul n'en
peut être
le prin-
cipe.

Mais quel en est le principe ? quels en sont les Athletes ? il en faut du moins deux pour un combat. Si donc , je ne suis qu'un seul être , si je suis tout cors : ou, ce qui est la même chose , si mon ame n'est que corporêle, qui est-ce qui combat ainsi contre mon cors ? un même être se combat-il soi-même ? se détruit-il soi-même ? il me semble que chaque être tend de soi à sa conservation ; & je m'aperçois bien qu'en éfet mon cors a tout ce qu'il faut pour éviter les occasions perilleuses , & qu'il est tout disposé à s'en dégager lorsqu'il s'y trouve inopinément. Qui est-ce donc qui l'y retient ainsi malgré lui ? qui est-ce qui l'oblige à attendre sa ruine , & à se faire tailler en pièces , plutôt que de reculer ? est-ce la

matière subtile qui combat contre la grossière ? est-ce le cœur ou le cerveau qui avec le sang plus ou moins subtil, combattent contre le reste du cors ? J'ai oïi parler d'un certain combat des quatre qualités dans le cors humain : n'est-ce donc point le chaud qui combat contre le froid ; ou le sec qui s'opose à l'humide ? que tout cela est ridicule ! qu'il y auroit d'extravagance à expliquer ce combat de quelcune de ces manières ! & qu'il est impossible d'en trouver de moins déraisonnables , quand on ne reconoît dans l'home rien que de corporel !

J'ai remarqué que ce je ne fai quoi qui combat contre le cors se soutient & retient le cors par des vûes de gloire & d'ambition. Que peut-on donc trouver dans le cors qui soit capable de ces vûes ? qu'êlé est cêlé de ces parties qui soit propre à être tou-

Il s prou-
vent que
nous so-
mes cõ-
posés de
deux ê-
tres dont
l'un est
tres diffe-
rent du
cors.

82 DE LA CONOISSANCE

chée de ces sentimens , & à se piquer de gloire & d'honneur ? est-ce le cœur ? est-ce la tête ? les esprits animaux à force de se remuer & de s'élever en haut , viendront-ils jusqu'à aimer la gloire , & à former un dessein d'ambition ?

Nul de ces partis ne me paroît raisonnable ; & je me vois encore ici agréablement réduit à reconnoître que je suis composé de deux natures tres-différentes , savoir du cors , & d'un être qui n'est rien de corporel ; & qui est capable d'aimer la gloire & d'avoir de l'ambition : mais j'aperçois encore une autre preuve de cete verité.

Liberté.

Quelques guères & quelques troublés que je souffre chez moi , je sens bien néanmoins qu'il y a toujours quelqu'un qui est absolument le maître , qui est *libre* , qui discerne, qui choisit, & qui se détermine si librement à un parti ,

qu'il peut en prendre un tout opposé. Je suis aussi certain de cela, que je suis sur de ma pensée, lorsque je pense : le sentiment intérieur & incontestable que j'ai de ce qui se passe en moi, m'assure également de l'un & de l'autre. Quel est donc le principe de ma liberté? qui est le maître chez moi? est-ce le cors? est-ce par le cors que je suis libre? mais il n'est rien de si aisé que de le garoter & de l'enchaîner : au lieu que je sens bien que toutes les creatures ensemble ne sauroient enchaîner ma liberté. Je suis libre dans les fers; & pendant que mon cors est à la cadène, il y a quelqu'un chez moi qui jouit d'une pleine liberté; qui passe sans cesse d'un objet à un autre, qui parcourt avec une merveilleuse facilité toutes les parties de la tête; qui dans un clin d'œil se transporte dans les cieux, en mesure l'étendue, & se précipite quand

Que le
cors n'en
peut être
le prin-
cipe.

84 DE LA CONOISSANCE

il lui plaît dans les abîmes. Ne faut-il donc pas reconôître que ce quelcun n'est point cors, qu'il est beaucoup au dessus du cors, qu'il lui est supérieur en toute manière, & qu'il en est si différent qu'il échape aux prises de toutes les puissances, & qu'il élude toutes les forces de la nature, pendant qu'il ne faut qu'un filet pour arêter le cors.

Mon cors est emporté dans toutes ses fonctions par une espèce de nécessité : il ne se remue pas proprement de lui-même : il est remué par les cors étrangers qui le frappent ; & ce n'est qu'une aveugle impetuosité qui le transporte vers les objets des sens : au lieu que je sens en moi quelcun qui se meut de lui-même, qui délibere, qui choisit, qui se détermine avec conoissance, qui se possède, qui est le maître de ses actions, qui n'agit en toutes choses que par le libre mouve-

Qu'êlé
prouve
dans
l'homme la
nécessité
d'un être
tout diffé-
rent du
cors.

DE SOI-MEME. 85
ment de sa volonté. Qui ne re-
conoîtroit, à ce coin, les carac-
tères de deux natures tres-difé-
rentes ?



SIXIÈMES REFLEXIONS

*sur le principe des idées spirituelles
des jugemens, des réflexions, des
raisonnemens & des inclinations.*

PLUS je m'examine, & plus
je trouve en moi de fonc-
tions dont le cors ne peut être le
principe. Je n'ai pas simplement
des idées sensibles; j'en ai de tou-
tes spirituelles: j'ai l'idée de la
sagesse, de la verité, de l'innu,
de l'ordre, de Dieu même, &
mille autres pareilles, qui const-
amment n'ont rien de corporel.
Je ne juge pas seulement des sons
& des couleurs, du plaisir, de
la douleur, & de tous les autres
sentimens: mais je juge des cieux,

Fonc-
tions pu-
rement
spirituel-
les.

86 DE LA CONOISSANCE

des astres, des planètes, de la terre, des plus sublimes verités, de Dieu même; & j'ai quelque chose en moi dont je me sers, come d'une mesure universelle, pour conoître les rapports de toutes choses: je ne conois pas simplement le rapport des choses; j'aperçois aussi le rapport qui se trouve entre les rapports des choses; c'est-à-dire, que je raisonne: le raisonnement n'étant que la vie du rapport des rapports des choses; & come je puis apercevoir le rapport qui se trouve entre les rapports des rapports des choses à l'infini, je dois reconoître que je suis capable d'une longue suite de raisonnemens, qui par la liaison qu'ils ont entr'eux, forment une espèce de chaîne infinie.

Non seulement je conois la verité, mais je sens que j'aime le bien, & que je me porte à tout ce qui me paroît tel; je l'aime si invinciblement, que je ne puis

aimer le mal, s'il ne prend les livrées du bien ; & ce n'est que par cet amour du bien indéterminé que je veux tout ce que je veux. En un mot, cela veut dire que je suis capable de desirs, d'inclinations & de volontés.

Enfin je ne suis pas simplement capable d'idées spirituelles, de jugemens, de raisonnemens & d'inclinations ; je suis capable de réflexions & de retours sur moi-même. Je réfléchis sur mes idées, pour voir si elles sont nêtes ; je réfléchis sur mes jugemens, pour voir s'ils sont vrais ; je réfléchis sur mes raisonnemens, pour voir s'ils sont justes & exacts ; je réfléchis sur mes inclinations, pour voir si elles sont droites. Toutes ces fonctions se trouvent en moi, & j'en suis persuadé par un sentiment intérieur si certain que je ne puis le desavoïer.

Quel est donc le principe de ces grandes fonctions ? sera-ce le

Que le
cors n'en
peut être

88 DE LA CONOISSANCE

le prin-
cipe.

cors , ou une ame corporelle ?
 Peut-on concevoir que le cors ,
 c'est-à-dire, une masse de chair
 taillée & figurée de tête & tête
 façon, je veux dire , de manière
 à former des yeux , des oreilles,
 un nez , une bouche , &c. que
 cette masse de chair , dis-je, puis-
 se former des idées spirituelles ,
 apercevoir la justice, la sagesse,
 la vérité , s'apercevoir ou se co-
 noître elle-même ? Peut-on pen-
 ser sérieusement qu'un vent , une
 vapeur , une fumée d'esprits ani-
 maux qui coule dans mes chairs ,
 & se répand dans mes organes ,
 soit capable de juger ; c'est-à-di-
 re , d'apercevoir le raport des
 choses ? Est-ce que ces esprits en
 bouillonnant & circulant dans
 ma tête , composent la suite des
 démonstrations , & font cet ad-
 mirable enchaînement de con-
 sequences qu'on aperçoit quel-
 quefois d'une simple vue ? Y a-
 t-il enfin quelque apparence que
 tout

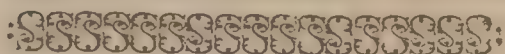
tout ce composé d'organes ma-
 teriels & d'esprits animaux soit
 capable de réflexions, de revûes,
 de retours, d'examens, de vo-
 lontés, de desirs, d'inclinations
 pour le bien ? que ce tout, dis-je,
 pétri de bouë, soit quelque cho-
 se de propre à résoudre des ques-
 tions & des problèmes ? mais si
 cela est, d'où vient que dans la
 résolution des questions un peu
 abstraites & difficiles, on bouche
 les organes des sens autant qu'-
 on le peut, on se dégâge de la
 matière, on arête les mouve-
 mens, & on empêche que par
 leur moïen, elle ne fasse quelque
 impression sur cête partie de
 nous-mêmes qui entreprend de
 résoudre les questions ? tout cela
 ne prouve-t-il pas clairement que
 cête partie n'est rien de corpo-
 rel ?

Pour moi je n'aime pas à chan-
 ger légèrement de sentiment ;
 quelque plaisir que je sente dans

90 DE LA CONOISSANCE
les découvertes que je fais, j'ai
quelque honte de quitter mon
premier systême; je voudrois bien
pouvoir raisonnablement m'en dé-
fendre, & conserver au cors &
à une ame corporêle, le droit que
j'ai crû qu'ils avoient, d'aperce-
voir, de douter, de juger, de
raisonner & de réfléchir: mais de
bonne foi, je n'en vois pas le
moïen. Car enfin, que ne me dit-
on donc en quêle situation mon
cors se doit mettre, pour former
une conoissance? que ne me dit-
on de quêle figure doit être une
perception ou un doute: de quê-
le longueur doit être un juge-
ment? quel débandement de res-
sorts il faut pour former un rai-
sonement? & enfin, quêle es-
pèce de mouvement doit avoir
cête vapeur d'esprits, que j'ape-
lois mon ame, pour former des
desirs, des inclinations, des ré-
flexions? Plus j'y pense, plus je
cherche, plus je m'y applique, &

moins je vois qu'une matière, de quelque manière qu'elle puisse être figurée, en rond, en quarré, en ovale, puisse être une perception, ou un doute: plus je médite, moins je comprends qu'une vapeur, de quelque manière qu'elle soit agitée, en ligne droite, ou circulaire, spirale, ou parabolique; de bas en haut, ou de haut en bas, puisse devenir un raisonnement, ou une réflexion; & enfin, ce n'est que l'impossibilité d'expliquer ces fonctions par le cors qui me contraint pour ainsi dire, à reconnoître que j'ai une ame qui ne tient rien du cors, & qui est dans un degré bien éminent au dessus de lui. Mais come ce fait, ainsi qu'on me l'a fait remarquer, est absolument décisif pour l'immortalité, il faut doner à cête découverte tout le jour dont elle est capable, en développant tout ce que je pourai conoître de la na-

92 DE LA CONOISSANCE
ture de cête ame. Ce sera pour
mes premiers momens de réflexion.



SEPTIÈMES REFLEXIONS
sur la nature de l'Ame.

LA premiere pensée dont je
me sens frappé à mon retour
chez moi, & dans le plus intime
de moi-même, c'est le souvenir
d'une de mes réflexions de ces
jours passés. Je remarquai que je
pouvois sentir la douleur des piés
& des mains, sans avoir ni mains
ni piés; & come il en est de mê-
me de toutes les autres parties
du cors, j'inférois qu'absolument
je pouvois avoir tous les mêmes
sentimens ausquels je suis sujet,
quand je n'aurois point d'orga-
nes, point de cors.

A ne
consulter
que la Mais si cela est, d'où puis-je
donc savoir si j'ai un cors? je ne

J'ai crû jusqu'ici que sur la foi des sentimens que j'en avois : & je vois présentement qu'il n'est pas sûr des'y fier. Cela est étrange ! il n'y a que quelques jours que je ne croïois être, que parce que je pensois être cors ; & aujourd'hui il se trouve que je ne suis pas même sûr d'avoir un cors. Mais suis-je bien sûr d'exister moi-même ? Puisque l'existence de ce cors que je prenois pour moi-même n'est pas sûre ; qui m'assûrera de l'existence de tôle autre chose que je voudrai prendre pour moi-même ?

raison &
le senti-
ment,
l'existen-
ce du
cors nous
est bien
moins
certaine
que côle
de l'ame.

Car enfin, quel est ce moi-même, & que suis-je présentement ? je ne puis trop me faire cête question.

J'ai remarqué dans mes premières réflexions, & tout fraîchement encore dans les dernières, que mon moi-même est un *moi sentant, cherchant, doutant, jugeant, raisonnant, voulant, refle-*

94 DE LA CONOISSANCE

chissant: mais qui m'assurera que mon existence soit plus en sûreté sous ces livrées, que sous celle d'un cors que peu s'en faut que je ne prêne pour un fantôme? Ce qui fait que je doute si j'ai un cors, c'est que je puis me concevoir sans cors: je puis sentir sans cors: juger sans cors, raisonner sans cors, réfléchir sans cors: mais ne puis-je pas aussi me concevoir sans ces diverses fonctions que je viens de marquer? ne puis-je pas ne point *sentir*? ne puis-je pas ne point *chercher*, ne point *douter*, ne point *juger*, ne point *raisonner*, ne point *réfléchir*? ouï, sans doute. Je ne *sens* pas toujours; je ne *cherche* pas toujours; je ne *juge* pas toujours; je ne *raisonne* pas toujours; je ne *réfléchis* pas toujours. Qui m'assurera donc de l'existence de mon moi *sentant*, *cherchant*, *jugeant*, *raisonnant*, &c? J'avouë que cête réflexion me désole, & je co-

mence à craindre que je ne sois pas, moi qui réfléchis.

Mais que je suis bon ! si je *crains* ; ne vois-je pas que je *suis* ? si je *réfléchis* ; n'est-il pas visible que je *suis* ? ce qui n'est pas , peut-il ou craindre ou réfléchir ?

Cependant je puis cesser de craindre ; je puis cesser de réfléchir ; qui m'assurera donc alors de mon existence ? Peut-être que cessant de craindre & de réfléchir, je sentirai , je jugerai , je raisonnerai ; & soit que je sente , que je juge , ou que je raisonne , j'en inférerai toujours sûrement que je suis.

Mais ne puis-je pas aussi cesser de sentir , de juger & de raisonner ? cesserai-je donc d'être alors : & l'existence de mon *moi* deviendra-t-elle aussi journalière & aussi changeante que ces diverses livrées dont je l'habille ?

D'ailleurs je cherche qui je suis : je cherche ce que je suis :

96 DE LA CONOISSANCE

je cherche la nature & l'essence de mon *moi*. L'essence des êtres, doit ce me semble, être quelque chose de fixe & de constant : & je ne produis pour la mienne, rien que d'inconstant & de changeant. Sûrement je ne me connois pas encore.

La perception est ce qu'il y a de plus fixe & de plus constant dans l'homme.

Cependant, il me semble qu'à travers de cête étrange mutabilité j'entrevois quelque chose de fixe, de constant & d'uniforme. Si je sens du plaisir ou de la douleur ; je *m'aperçois* de mon plaisir ou de ma douleur ; si je doute de quelque chose ; je *m'aperçois* de mon doute : si je juge ; j'ai *perception* de mon jugement : si je raisonne ; j'ai *perception* & sentiment intérieur de mon raisonnement : si je réfléchis ; je *m'aperçois* de mes réflexions mêmes. Et ainsi dans toutes mes autres fonctions, la *perception* est si nécessairement enfermée, qu'on perd l'idée de ces fonctions dès qu'on

DE SOI-MEME. 97
en ôte la *perception*.

Ne serois-je donc point un *moi* *apercevant*? En éfet, je me souviens présentement de l'avoir remarqué plus d'une fois dans mes réflexions précédentes : & dans le détail que je viens de faire des facultés & des fonctions qui m'appartiennent, je ne devois pas avoir omis cèle-ci ; puisqu'apparemment êle me servira plus que pas une à m'assurer de mon existence & de mon essence. Continuons donc de faire sur les fonctions de l'ame, la même analise dont je me suis servi à l'égard des fonctions du cors ; & voïons si je puis me concevoir sans *perception*, sans faculté d'apercevoir ; & si je puis être sans être *apercevant*.

Je vois tout d'un coup qu'il y a contradiction, que je me conçoive sans faculté d'apercevoir : car il est visible que si je me conçois, je m'aperçois ; & plus vi-

On ne
peut pas
conce-
voir un
esprit
sans per-
ception.

sible encore , que si je m'aperçois , j'ai la faculté d'apercevoir.

Il n'est pas plus possible que je me conçoive come étant actuellement sans *perception* : puisqu'une conception seroit elle-même une *perception actuelle*.

Mais ne pourois-je point me concevoir come pouvant être un jour sans perception , come pouvant cesser d'apercevoir.

L'un & l'autre sont impossibles , s'il est vrai que je ne puisse avoir nule conoissance certaine , ni de mon existence , ni de mon essence , que par le sentiment interieur que j'ai de ma *perception* , & qu'en me regardant come un *moi apercevant* ; encore une fois je ne puis me concevoir , s'il est vrai que par de-là la perception , je ne trouve plus en moi rien de réel : car cela supposé , il est visible que la *perception* ôtée , je ne pourois plus me concevoir come pouvant être sans perception.

Or il est sûr que par de-là la perception, je ne trouve plus en moi rien de réel ; non plus que par de-là l'étendue, je ne découvre plus rien dans le cors. Il est sûr que je n'ai de conoissance certaine de mon essence, ni de mon existence, que par le sentiment interieur que j'ai de ma perception. Ce n'est qu'en me regardant come un *moi apercevant* que je me puis convaincre que je suis : par quelque autre endroit que je me prène, soit par le cors, ou par les autres perfections que je conçois m'appartenir, il s'en faut beaucoup que la preuve de mon existence soit convaincante. Car à l'égard du cors, pourquoi ne pourois-je pas me laisser ébranler par les raisons des Académiciens, qui soutiennent qu'il n'est pas sûr que j'en aie un ? Il m'est quelquefois arrivé pendant le sommeil, de croire en avoir un de dix ou douze piés de hauteur :

Ce n'est
que sur
la percep-
tion
qu'on
peut
s'assurer
de son
existence.
ce.

100 DE LA CONOISSANCE

& j'ai reconu à mon réveil , que ce n'étoit qu'une illusion. Que fai-je si ce n'en est pas aussi une, de croire pendant la veille, que j'ai un cors de cinq ou six piés ? La plûpart des Invalides ont été un tems à croire , pendant la veille même , qu'ils avoient encore les bras & les jambes qu'ils n'avoient éfectivement plus. Y a-t-il donc tant de différence entre les parties & le tout , que qui tombe ainsi dans l'erreur à l'égard des parties , n'y puisse pas tomber à l'égard de tout le cors ? n'y suis-je pas éfectivement tombé moi-même , en me prenant pendant un fort long-tems pour le cors , quoique sûrement je ne sois rien du cors ? & si je me suis trompé en me prenant pour un cors , moi qui ne suis point cors , ne puis-je pas me tromper de même croïant en avoir un , quoique peut-être je n'en aïe point ? Que deviendra donc la

certitude de mon existence, si elle n'est fondée que sur le cors ? je ne la trouve pas plus solidement établie, en l'appuyant sur les autres fonctions spirituelles dont j'ai fait tantôt le dénombrement. Car enfin, come je l'ai déjà remarqué, je ne *sens* pas toujours, je ne *juge* pas toujours, je ne *raisonne* pas toujours. Tout cela pourroit donc bien m'ébranler, & me faire craindre l'erreur, lorsque je prouve mon existence par celle du cors & de mes autres perfections.

Mais je suis sûr que rien ne peut m'ébranler dans la certitude que j'ai de mon existence, pourvu que je ne la fonde que sur la *perception*, & que par le *moi* qui existe, je n'entende que le *moi apercevant*. Quoiqu'il arrive, & quelque supposition qu'on fasse : que je veille ou que je dorme : que je rêve ou que je

raisonne : que je réfléchisse , ou que je ne réfléchisse pas : il n'y aura jamais d'erreur , ni d'illusion à croire que *je suis* , & que *je suis un être apercevant*. Mais pourquoi ne puis-je pas me tromper en cela , come dans le reste ? c'est que si je me trompe , *je suis* ; ce qui n'est pas , ne pouvant se tromper. Si je me trompe , *je suis un être apercevant*, puisque l'erreur n'est qu'une fautive perception. Et ainsi la supposition de mon erreur même , établiroit mon existence. Tant il est vrai que ce n'est que sur la *perception* que je puis établir sûrement cête existence.

La perception
seule est
essentielle
à l'esprit.

Mais ce n'est aussi que sur la même perception que je puis établir solidement mon essence & ma nature. L'un suit nécessairement de l'autre. Car puisque ce n'est qu'en me regardant come un être *apercevant*, que je puis avoir une entiere certitude de mon exis-

tence ; il s'ensuit que la perception est l'unique attribut sur lequel je puisse solidement appuyer mon essence.

L'essence des choses, come je l'ai déjà remarqué, doit être immuable ; & de tous les attributs que je conois m'appartenir, je ne vois guères que celui-ci qui soit fixe & invariable.

Si tous les autres attributs le suposent nécessairement, & qu'il n'en suppose aucun ; il doit être le premier, & celui duquel dépendent tous les autres, come de leur principe. Or *les autres attributs le suposent* : car ces conséquences sont nécessaires. *Je juge : donc j'aperçois. Je raisonne : donc j'aperçois. Je sens : donc j'aperçois. Je réfléchis : donc j'aperçois* : & ainsi du reste. *Il n'en suppose aucun* : car je ne puis pas retourner ces conséquences, & dire ; *j'aperçois : donc je juge. J'aperçois : donc je raisonne* : & ainsi du reste. Car

je puis apercevoir , sans juger , ou raisonner. La perception est donc le principe & le sujet de tous mes divers atributs.

Enfin j'ai déjà remarqué que je pouvois me concevoir sans les autres atributs : mais jamais sans celui-ci, jamais sans perception. L'essence d'une chose peut-êlre être marquée à plus de divers caractères ? & ainsi j'explique en deux mots toute l'essence de mon *moi* , en disant que c'est un *moi apercevant*.

Après tout ce que j'ai découvert de cet admirable *moi* , je ne dois plus hésiter à l'apêler du nom *d'esprit* ou *d'ame* ; & je ne doute plus que ce ne soit ce même être dont veulent parler ceux qui tiennent pour l'immortalité. Quoique c'en soit , je veux désormais pour mon usage , le regarder & l'apêler ainsi.

Par cête hureuse découverte, je me vois tout d'un coup afran-

chi de bien des préjugés & des erreurs sur le sujet de mon ame. Je ne la prendrai plus désormais ni pour quelque configuration des parties du cerveau, ni pour un air, ni pour un vent, ni pour une flâme, ni pour le mouvement des esprits animaux qui raïonnent entre les parties les plus grossières du cors : mais je la regarderai come *un être essentiellement apercevant.*

Je ne sai si j'en ai toute l'idée qu'on en peut avoir : mais instruit par le sentiment interieur que j'en ai, qui me paroît incontestable, je la conois ce me semble assez, pour en démontrer par la seule perception, non seulement les propriétés que j'ai jusqu'ici découvertes dans mon *moi*, come son immaterialité, ou sa distinction réelle d'avec le cors; son unité, son indivisibilité, sa spiritualité, & sa liberté: mais aussi son immortalité,

Elle est la source d'où émanent les propriétés de l'ame.

106 DE LA CONOISSANCE
dont j'ai néanmoins déjà eu tant
de fortes preuves. Ce sera le
sujet de mes premières réflexions,
après avoir pris un peu halene.



HUITIÈMES REFLEXIONS
sur les propriétés de l'Ame.

COMME l'essence d'une chose doit être la source des propriétés qu'on y remarque ; j'aurai une nouvelle & excellente preuve que l'essence de mon ame consiste dans la *perception*, si par elle seule j'en puis démontrer toutes les propriétés qui me sont connues, & que j'ai marquées dans mes dernières réflexions. Voïons donc si j'en pourai venir à bout.

Et premièrement pour l'*immaterialité* de mon ame, ou sa différence d'avec le cors, je la vois ce me semble, clairement renfermée dans l'essence que je viens

de lui attribuer, c'est-à-dire, dans la *perception* : car plus je compare cèle-ci avec l'idée que j'ai du cors, je veux dire avec l'*étendue*, plus je vois qu'êles ne tiennent rien l'une de l'autre, & que par consequent l'être *apercevant* & l'être *étendu* sont réellement distingués & différens l'un de l'autre.

En éfet, je ne puis pas simplement concevoir l'un sans l'autre, je puis même les concevoir avec mutuële exclusion, & les nier formèlement l'un de l'autre ; je veux dire, que je puis non seulement concevoir distinctement l'être étendu, sans l'être apercevant ; & l'être apercevant sans l'être étendu ; je puis même exclure formèlement de l'idée que j'ai de l'être étendu, tout ce qui appartient à l'être apercevant ; come de sentir, de juger, de vouloir, de raisonner, &c. sans perdre pour cela

l'idée du cors : & au contraire je puis exclure de l'être apercevant tout ce qui appartient à l'être étendu , come d'être figuré , d'être situé , d'être grand , ou petit , &c. sans afoiblir ou obscurcir la conoissance que j'ai de mon ame. Peut-il y avoir une marque plus certaine de distinction réelle entre deux substances ?

J'ai remarqué dans mes dernières réflexions , qu'absolument je pouvois douter de l'existence de mon cors ; sans pouvoir néanmoins jamais douter de l'existence de mon ame prise pour un être apercevant ; en faut-il davantage pour faire voir que ces deux êtres peuvent être conçûs l'un sans l'autre ; exclus l'un de l'autre ? & que par consequent ils sont réellement distincts & différens l'un de l'autre ?

Mais cela prouve aussi que mon ame ne peut être une modalité , ou une manière du

cors, come quelques-uns le prétendent. Car, sans comter que mon ame n'a nulement l'air d'une *modalité* ; mais plutôt celui d'une *substance* ; puisqu'êlé est, come nous l'avons vu, le sujet d'un si grand nombre d'attributs ; il faut savoir de plus, qu'une *manière d'être* n'étant, ainsi que je l'ai remarqué dans mes premières réflexions, que l'être même de telle façon ; il n'est pas possible de concevoir une manière d'être, sans l'être dont êlé est manière, & beaucoup moins en excluant cet être. L'idée de la rondeur, par exemple, échape à l'esprit dès qu'on en exclud l'étendue ; parce que la rondeur n'est que l'étendue même terminée de telle façon, que tous les points de sa surface soient également distans du centre. On conçoit cependant parfaitement bien l'ame, ou l'être *apercevant*, sans le cors, & même en ex-

110 DE LA CONOISSANCE

cluant tout cors , & supotant à plaisir qu'il n'y en a point , ainsi que je l'oblervai dans mes dernières réflexions ; il n'est donc pas vrai que mon ame soit une manière du cors.

Enfin faut-il tant d'efforts pour reconoître l'extrême différence qu'il y a entre l'ame & le cors ? la plus petite réflexion sur la nature de l'étendue , & sur celle de la perception ne devroit-elle pas suffire pour reconoître que ces deux substances n'ont presque rien de comun : car come tous les atributs du cors dont j'ai fait la revûe au comencement de mes réflexions, enferment nécessairement *l'étendue* : & que ceux de l'esprit dont je viens de faire un petit détail , enferment également la *perception* ; il est visible que ces deux substances ne diffèrent pas moins par le reste de leurs atributs , que par la perception & l'étendue , qui pour-

tant sont tellement différentes ,
que je puis les concevoir distinc-
tement l'une sans l'autre , & mê-
me avec exclusion mutuelle.

En deux mots , je comprends
tout ce que j'ai pensé là-dessus.
On ne peut pas concevoir un ê-
tre sans son essence , c'est-à-di-
re , sans lui-même : je conçois
tres-bien mon ame sans le cors
& sans rien de corporel : donc
mon ame n'est ni cors , ni rien
de corporel : elle est donc par-
faitement immatérielle.

2. Il ne me paroît pas moins ^{L'unité,}
aisé de me convaincre de son
unité , c'est-à-dire de me con-
vaincre qu'elle est *unique* , & que
je n'ai qu'une ame : car come
toute son essence est d'aperce-
voir ; non seulement je sens bien
qu'il n'y a en moi qu'un être *a-*
percevant , qu'un *j'aperçois* : je
conçois même qu'on n'y en peut
mettre un second , qu'il ne soit
tout différent de moi-même : en

III DE LA CONNOISSANCE

un mot , que l'idée de mon moi apercevant , exclut tout autre *moi apercevant* , & qu'il y a contradiction qu'il y en ait plus d'un en moi.

La liberté.

3. Pour la *liberté* , je veux dire cête puissance que j'ai de vouloir ou de ne pas vouloir , d'aimer un bien particulier ou de ne le pas aimer , ou même d'aimer tout le contraire : il me paroît qu'êlè n'est qu'une suite de la puissance que j'ai d'apercevoir. Car 1°. je conçois qu'un être essentiellement apercevant doit avoir la puissance de se porter vers les objets de ses perceptions, & d'aimer le bien qu'il aperçoit; & c'est ce qui s'appèle capacité de vouloir. 2°. Un esprit essentiellement apercevant , ou intelligent , doit pouvoir apercevoir & se représenter successivement tout ce qui est intelligible , comme il peut aimer tout ce qui est aimable. Il n'en faut pas plus ,
ce

ce me semble, pour prouver sa liberté par raport aux biens particuliers ; car come nul de ces biens ne renferme tous les biens qu'il est capable d'aimer ; quelque bien particulier qui se presente à lui , il n'est point porté invinciblement à l'aimer : & ainsi il peut par cête puissance qu'il a de se représenter & d'apercevoir divers biens ; il peut , dis-je , par la diversité de ses idées , faire diversion à son amour , lui donner le change , & s'empêcher d'aimer ce qui paroissant aimable , ne l'est pas assez pour le remplir. Et ainsi il est visible que l'esprit peut aimer , ou ne pas aimer. Mais come le bien universel est capable de le remplir , il est invinciblement porté à l'aimer lorsque ce bien est clairement connu , & que cête évidence n'est point traversée par des sentimens & des goûts contraires. Il n'a point alors de liberté

116 DE LA CONOISSANCE

d'indifférence par raport à ce bien ; & c'est pourquoi je n'ai parlé de sa liberté que par raport aux biens particuliers.

L'indivisibilité.

4°. *L'indivisibilité* de l'ame est encore une suite nécessaire de sa nature. Le moi *apercevant*, ou, pour parler ainsi, le j'*aperçois* ne souffre point de partage ; & je défie qu'on me donne, ou qu'on conçoive la moitié, le tiers, ou le quart d'une perception.

D'ailleurs ce qui n'a nule étendue n'est point divisible ; l'être *apercevant* n'a nule étendue ; puisque, come je viens de le prouver, il n'est ni cors, ni rien de corporel ; & qu'enfin il est parfaitement immatériel.

La spiritualité.

5°. La spiritualité de mon ame ne me donne pas plus d'embaras : car où l'on entend par une substance spirituelle, une *substance pensante* ; & rien n'est plus pensant qu'un être essentiellement *apercevant* ; ou l'on entend une subs-

DE SOI-MEME. II7

tance qui n'a point de parties; & il n'est pas possible d'en concevoir dans un être aussi indivisible que je viens de prouver que l'est mon ame, ou le *moi apercevant*; & c'est pour cela que je l'appelle indifféremment du nom d'*ame*, ou d'*esprit*.

6°. Enfin j'ai présentement tout ce qu'il faut pour démontrer incontestablement *l'immortalité* de mon ame. La question de fait est pleinement résolue. Je suis sûr que je ne suis pas tout cors. J'ai une ame qui n'est rien du cors, c'est-à-dire, ni partie, ni modalité du cors: qui ne tient rien du cors: qui m'est beaucoup plus essentielle que le cors; & qui n'en est pas simplement distincte; mais même si différente, qu'à la réserve des attributs généraux d'être & de *substance*, elle n'a rien de commun avec lui. Je sais certainement que cete ame est *immatérielle, indivisible & spirituelle*: en

L'im-
mortalité.

118 DE LA CONNOISSANCE

faut-il davantage pour résoudre la question de droit, je veux dire, pour décider si cète ame est immortêle ou non ? Car puisque jusqu'ici je ne l'ai crûë mortêle, que parce que je l'ai crûë matériêle, & que je l'ai prise pour quelque partie, quelque configuration, ou quelque modalité de mon cors ; présentement que je suis persuadé qu'êle n'est rien du cors, qu'êle n'en tient rien, & qu'êle est immatériêle & spirituelle; seroit-il raisonnable de l'attacher à la fortune de ce cors, de l'assujétir à ses décadences, & de la faire mourir avec lui ?

L'ame ne
se peut
corrom-
pre.

Mais quand je le voudrois, cela ne m'est nullement libre. C'est la nature de ces deux êtres qui décide de la différence de leur fort. Le cors ne se détruit & ne meurt que parceque ses ressorts se débandent, ses parties se dérangent, se divisent, se détachent les unes des autres, & se

ré-
&
pr
du
ten
pa
de
fun

je
po
ou
for
qu
me
imm

tou
c'e
qu
qu
pul
que
d'é
ger
n'a

DE SOI-MEME. 119
résoudent en vapeur & en fumée;
& c'est ce qui s'appelle se corrompre : mais l'ame n'aïant ni étendue, ni parties, & étant parfaitement indivisible, elle est incapable de se corrompre ainsi, & de se résoudre en vapeur & en fumée.

Enfin de quelque manière que je prène le mot de *mortel*, soit pour ce qui peut se corrompre; ou pour ce qui peut périr par les forces de la nature; ou pour ce qui peut perdre la vie; mon ame me paroît toujours également *immortelle*.

Car 1^o. le grand principe de toutes les forces de la nature, c'est le mouvement. Elles ne vont qu'à choquer, qu'à déranger, qu'à briser, qu'à diviser, qu'à pulveriser; mais que peut-on choquer dans un être qui n'a point d'étendue? Que peut-on déranger ou briser dans un être qui n'a point de parties? que divi-

Elle ne
peut périr
par les
forces de
la nature.

120 DE LA CONOISSANCE

fer & pulveriser dans un être aussi indivisible & aussi immatériel qu'est mon ame ? Que toute la nature s'arme donc contre moi ; qu'on emploie le fer, le feu, les tenailles & les rouës ; mon cors pourra être disloqué, haché & réduit en poudre : mais rien de tout cela n'ira jusqu'à mon ame : elle en est à une distance infinie, & elle échape aux prises de tout ce qu'il y a d'agens naturels.

Elle ne
peut per-
dre la vie.

2. La vie de mon ame est sa perception, c'est sa pensée. Qu'on fasse donc, si on la veut faire mourir, qu'elle ne pense plus. Qu'on fasse, si on le peut, qu'elle n'aperçoive plus rien de ce qui se fait au dehors, ni de ce qui se passe au dedans d'elle-même. Mais quels instrumens, quelle adresse, quel artifice emploiera-t-on pour cela ? On peut bien par quelque breuvage enivrer mon cors : on peut l'endormir,

on peut le faire pâmer, on peut enfin lui ôter la vie, en l'épuisant de sang & d'esprits animaux: mais par quèle sorte de breuvage peut-on enivrer mon ame, l'endormir, la faire pâmer, l'épuiser de perceptions & de pensées, èle dont l'essence consiste dans la perception, & qu'on ne peut pas concevoir sans perception? On peut bien déranger & bouleverser les pensées, leur ôter cète suite & cet ordre qui en font la beauté: mais on ne peut les enlever toutes absolument. En un mot, mon ame n'é-
rant que vie & que perception, il n'est pas possible de lui ôter la vie sans l'aneantir.

Mais qui aura ce pouvoir? L'aneantissement passe les forces de la nature.
Toutes les forces de la nature peuvent-èles aneantir, je ne dis pas une ame, mais un çiron? Elles peuvent bien le briser, l'écraser, le diviser, le pulveriser: mais la division d'un tout n'en

127 DE LA CONOISSANCE

aneantit point les parties, & tous les agens naturels ne sauroient par toute leur violence, & par tous les coups qu'ils donneront à ce ciron, empêcher que les parties qui le composoient, ne subsistent toujours dans la nature. Que feroient-ils donc pour aneantir une ame qui par sa spiritualité & son indivisibilité, échape à toutes leurs prises & à tous leurs efforts ?

Mais (dira-t-on) peut-être que si éle échape au pouvoir des creatures, éle n'échape pas à celui du Createur.

Non, sans doute, éle n'échape pas au pouvoir du Createur ; il ne faut point de *peut-être*. Dieu aiant créé librement mon ame, il peut absolument l'aneantir. Come sa volonté est toute la puissance qui la conserve, & qui la fait subsister ; il n'a pour l'aneantir, qu'à cesser de vouloir la conserver. Mais après tout, si mon

ame n'est mortèle & périssable que de ce côté-là ; je tiens sa vie fort à couvert , & je suis fort sûr de son immortalité : car enfin , sans vouloir trop pénétrer dans les desseins que Dieu a eus en créant mon ame , ni dans les motifs qui l'y ont porté , dans lesquels , peut-être , je pourrois découvrir qu'èle ne doit jamais périr ; par le peu de conoissance que j'ai de cet être souverain , il me paroît que mon aneantissement seroit tout-à-fait indigne de lui ; je veux dire , indigne de son immutabilité , de sa sagesse , de sa bonté & de sa justice.

Dieu doit être également constant & immuable dans ses desseins & dans ses actions , come dans sa nature. Tout changement ou dans le dessein ou dans l'action : produire aujourd'hui , détruire quelques jours après : en un mot , faire & défaire , marquer ou méprise dans ses mesu-

L'aneantissement de l'ame raisonnable opposé à l'immuabilité de Dieu.

124 DE LA CONOISSANCE

res, ou surprise dans l'effet, ou ou dégoût de l'ouvrage, ou défaut d'adresse & de puissance dans l'ouvrier, ou enfin bizarrerie, légèreté & inconstance d'esprit : tous défauts tres-indignes de l'être tout parfait, & fort incompatibles avec sa souveraine perfection. Quêlè aparence y auroit-il donc de prétendre que Dieu dût anéantir mon ame quelques jours après l'avoir créée; & si cela étoit, pourois-je me dispenser de lui attribuer du changement & quelques-uns des défauts que je viens marquer ?

On dira peut-être qu'on voit tous les jours assez de vicissitudes & de changemens dans la nature, pour croire que ces sortes de changemens ne sont pas indignes du Createur, puisqu'ils ne peuvent s'exécuter sans ses ordres, & sans qu'il y mête la main.

Mais premièrement, il faut

prendre garde que ces prétendus changemens n'arivent que dans les manières d'être des substances, come dans le mouvement & le repos, dans la figure, la situation & l'arangement des parties de la matière: mais nulement dans les substances. On n'a pas encore vû depuis que le monde est monde, que le moindre petit grain de matière ait péri; & on désireroit bien qu'on pût justifier l'aneantissement d'un seul atôme. Et cela seul devoit me répondre que Dieu n'aneantira jamais mon ame; car èle ne lui est assurément pas moins considerable que la matière & que le cors. Quêle aparence donc qu'il aneantît tous les jours des ames, lui qui n'a pas encore aneanti le moindre cors. On fait bien qu'il y a des gens assez simples pour croire que le bois qu'on jête dans le feu y est aneanti; & il est vrai qu'il disparoît à

126 DE LA CONOISSANCE

nos sens : mais il ne disparoît pas à l'esprit & à la raison. Ele sait, que le feu ne fait que diviser les parties des sujets sur lesquels il agit, & que la division n'aneantit rien ; mais qu'ele sépare seulement les parties : & qu'ainsi si les parties qui composoient le bois ne gardent plus après l'action du feu , cet arrangement propre à former du bois , & à fraper nos sens d'une certaine manière ; il ne s'ensuit pas que ces parties ne soient plus dans la nature. La manière dont elles y sont n'est peut-être pas sensible : mais ele n'en est pas moins réelle. Je mets un pot plein d'eau sur le feu : je prens garde à ce qui se passe : je n'en vois rien sortir , & cependant au bout d'une heure ou deux je ne trouve pas une goutte d'eau dans le pot. Qu'est-elle devenue ? est-elle aneantie ? qui le croiroit ! le feu en a enlevé les parties les unes après les

aut
ble
ma
pas
rai
ret
qu'
à-c
ce
sen
les
le
le
&
ble
a t
d'u
ron
vai
qui
re
qu
un
qu
les
qu

autres d'une manière si insensible qu'aucune n'a. frapé mes sens : mais une marque qu'êles ne sont pas aneanties , c'est que je les verrai peut-être former des nuës , & retomber sous la même forme qu'êles avoient auparavant, c'est-à-dire en eau. Mais on peut voir ceci d'une manière encore plus sensible , parce qu'il se passe dans les distillations que l'on fait par le moïen des alambics ; car dans le tems que le feu détache. & dissipe d'une manière insensible les parties d'une liqueur , on a trouvé le secret, par le moïen d'un couvercle ou d'un chape-ron que l'on met au dessus du vaisseau , de rallier ces parties qui se dissipent , & de les faire retomber sous la même forme qu'êles avoient auparavant dans un autre vaisseau ; & ainsi quelque changement qui arive dans les cors , quelques insensibles qu'ils nous deviennent , de sensi-

bles qu'ils étoient ; on peut bien dire qu'ils ont perdu cête forme & cet arangement de parties qui les faisoit être tel & tel cors : mais non pas qu'aucunes de leurs parties ait été anéantie.

Secondement , à proprement parler , il est faux qu'il y ait des changemens dans la nature par raport même aux manières d'être. Tout ce qui nous y paroît changement , n'est que la forme , la beauté , l'état & l'essence même del'Univers. Est-ce changement dans un horloge , que son balancier se porte sans cesse tantôt d'un côté , tantôt de l'autre ? que ses rouës tournent & retournent incessamment ? qu'èle marque & qu'èle sone tantôt une heure , tantôt quatre , tantôt dix ? non : rien de tout cela ne marque du changement dans l'horloge : c'est son état , c'est sa forme , c'est son essence que de marquer & de fraper ainsi les diffé-

rentes heures du jour , & de continuer les divers mouvemens qui sont propres à cet éfet. Tout de même est-ce changement dans la nature , que nous soions tantôt dans la lumière & tantôt dans les tenebres ; que les jours & les nuits , le Printems , l'Eté , l'Autonne & l'Hiver se succèdent sans cesse ? non : tout cela ne dépend que du cours constant & uniforme du Soleil ou de la tête ; & ce cours lui-même & tous les autres mouvemens de la nature ne dépendent que de quelques loix constantes & invariables.

Troisièmement , enfin quand on voudroit s'opiniâtrer à faire passer tout cela pour des changemens , il est toujours sûr qu'il n'y en auroit point en Dieu ; puisque ce n'est que par un ordre constant , égal & uniforme que Dieu l'exécute : tout ce qu'il y a de prétendus changemens dans

30. DE LA CONOISSANCE

l'Univers n'étant que des suites du mouvement ; & tous les divers mouvenmens ne dépendans que de deux loix tres-simples que Dieu s'est imposées dès le comencement ; qu'il a établies pour la formation & pour la conservation du monde , & qu'il observe toujours d'une manière constante. Où trouvera-t-on donc l'ombre de changement dans toute la conduite de Dieu ? Pour moi je n'y en vois point : & ainsi je n'ai garde d'appréhender ce grand changement par lequel il anéantiroit mon ame.

Il faut pourtant l'avouer de bonne foi ; si l'on pousse la question jusqu'à la puissance absolüe de Dieu ; je reconois que Dieu auroit pû *absolument* ne créer les ames que pour un certain tems, après lequel elles auroient cessé d'être , sans changement de la part de Dieu & par une pure suite des bornes libres de son de-

cret. Mais dans l'état présent des choses, l'idée que j'ai de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, m'assure qu'il ne l'a point fait; & que ses desseins sur nos ames, n'ont point été ainsi bornés; mais qu'ils passent jusques dans l'éternité.

1°. Quelle sagesse en éfet y au-
roit-il à créer aujourd'hui une A sa sa-
gesse. ame pour l'aneantir au bout de vingt, quarante, soixante années? Où est le but & la fin d'une telle action? Dieu ne peut agir sans fin, puisqu'il est sage: il ne peut avoir de fin qui lui soit inférieure: il ne peut donc agir que pour lui-même & pour sa gloire: or que gloire lui reviendrait-il de la durée si courte de nos ames, sur tout à ne faire, en ce monde que la figure que nous y faisons. La plupart passent leur vie à offenser Dieu, à violer ses ordres, à vivre dans l'impieté. Ceux qui sont moins

132 DE LA CONOISSANCE
dérégles donent presque tout
leur tems à servir aux besoins de
la nature, je veux dire à boire,
à manger, dormir, se vêtir, va-
quer aux affaires; où est donc la
gloire de Dieu en tout cela? Où
est l'honneur qui lui en revient?
Dieu n'aura-t-il donc créé des
ames que pour boire, manger,
dormir, en attendant le grand so-
meil de l'aneantissement? quèle
fin! quèle sagesse! Il doit y avoir
quelque raport entre l'action d'un
sage ouvrier & son ouvrage; l'ou-
vrage doit valoir la peine de l'ac-
tion, & païer l'ouvrier de son
travail. L'action par laquelle
Dieu crée nos ames est infinie &
d'un prix infini: quèle propor-
tion donc & quel raport y a-t-
il entre des ames tèles que je les
viens de représenter & l'action
de Dieu? & y auroit-t-il quel-
que sagesse à avoir employé une
tèle action pour un si pitoïable
éfet, qu'on doit même aneantir

dans deux jours ?

2°. Je dis plus : y auroit-il même quelque *bonté* & quelque *justice* ? Tous les homes vivent ou dans l'assujétissement , ou dans la rébellion aux ordres & aux volontés de Dieu : ils marchent ou dans la justice, ou dans l'injustice : le vice ou la vertu les distinguent tous : en un mot, ils sont ou agréables ou désagréables à leur Createur. Quêles bonté y auroit-il donc à laisser sans récompense l'obéissance , la fidélité & l'affection des gens de bien ? Quêles justice à ne paier leur vertu & leur mérite que d'un anéantissement & d'un oubli éternel ? Peut-être que les biens dont on jouit en cête vie , tiennent lieu de cête récompense. Quêles apparence ! quoi ! de l'or, de l'argent, des têtes, des troupeaux, de pitoyables grandeurs , de fades loüanges , des roïautés d'enfans, des souverainetés de deux jours ;

A sa
bonté &
à sa jus-
tice.

134 DE LA CONOISSANCE
en un mot, des biens passagers ;
fragiles , périssables ; des biens
de chair & de sang seront la ré-
compense de la vertu & du me-
rite, & pourront païer un seul ac-
te d'amour de Dieu ? Quêlle pro-
portion ! & seroit-ce là récom-
penser en Dieu ? Si par l'amour
qu'on a pour Dieu on le préfe-
re à tout ce qu'il a de périssa-
ble & de passager, y auroit-il à
Dieu quelque justice ou quel-
que bonté de ne païer cet amour
que par des biens que ce même
amour a fait mépriser pour lui ?
non ; la vertu , je veux dire l'a-
mour de Dieu, ne peut avoir de
récompense qui soit inferieure à
Dieu même : & s'il veut que pour
son amour on méprise tout ce
qu'il y a de temporel & de créé ;
il me paroît qu'il ne peut païer
cet amour d'une manière digne
de Dieu, que par quelque cho-
se d'éternel & d'incréée. Mais
quand on voudroit que les biens

temporels tinssent lieu de quelque récompense, n'est-il pas vrai que les plus-gens de bien ne sont pas ceux qui en sont les mieux partagés ? Ne les voit-on pas le plus souvent dans la pauvreté, dans l'indigence, dans les travaux, dans les afflictions, dans la persécution, dans les traverses, dans l'opression, pendant que tout prospère aux impies, & qu'ils vivent dans l'abondance, dans le luxe & dans la volupté ? Quêles justice y a-t-il donc dans cête distribution ; & si les biens de cête vie passagere sont des récompenses, pourquoi les donner aux méchans, & les ôter aux gens de bien ?

3°. Mais retournons la médaille. Il n'est pas moins de la justice de punir la rébellion, le peché & le desordre, que de récompenser l'obeïssance & la vertu ; & Dieu ne se doit pas moins la satisfaction des injures qu'il re-

çoit, qu'il doit à ceux qui l'honorent, la récompense de leur fidélité. S'il n'y a donc point d'autre vie que cêlè-ci; si en la finissant les ames doivent retomber dans le neant, quêlè punition Dieu fait-il du crime; quêlè vengeance tirera-t-il de ses injures, puisque nous voïons que les plus criminels sont les mieux partagés des biens de cête vie, & qu'il semble que la prospérité ne soit que pour eux? Peut-être que l'aneantissement leur tiendra lieu de punition & de suplice. Mais ne voit-on pas que l'aneantissement est trop doux pour satisfaire à un Dieu offensé. L'offense croît à proportion de la dignité de la personne offensée: ainsi l'offense d'un Dieu étant infinie, êle demande une satisfaction infinie: mais la creature finie & bornée come êle est, étant incapable de faire une satisfaction infinie en êle-mê-

me ; l'ordre demande qu'êlé en
fasse du moins une qui soit infi-
nie en sa durée. Or l'aneantisse-
ment ne peut tenir lieu de cète
satisfaction : il faut être pour sa-
tisfaire : il faut être pour souffrir :
il faut enfin être & subsister é-
ternèlement , pour souffrir & sa-
tisfaire éternèlement. On peut
donc s'assurer qu'il n'y auroit
rien de plus contraire à l'ordre ,
à la justice , à la sagesse , à l'im-
mutabilité & à la bonté de Dieu ,
que ce monstrueux aneantisse-
ment ; & loin de le craindre , nous
trouvons plutôt dans la conside-
ration de ces divins attributs , des
preuves solides de nôtre immor-
talité , come il paroît par les ré-
flexions que je viens d'y faire.
Mais sans sortir de mon fonds ,
j'en aperçois encore d'autres tres-
propres à justifier que Dieu a
créé nos ames immortêles. C'est
ce qui demande de nouvêles ré-
flexions , qu'il faut remêtre à une
autrefois.



NEUVIE' MES REFLEXIONS

sur l'amour de la gloire & de l'élevation, & sur l'estime qu'on fait de l'ame des autres & de la sienne propre.

PLUS je m'examine & m'étudie, plus je découvre en moi d'incontestables caracteres d'immortalité. Mon esprit m'en a fourni un bon nombre, par ses sentimens, ses jugemens, ses raisonemens, & ses autres fonctions : mais je vois bien que pour peu que j'observe mon cœur, il ne m'en fournira pas moins par ses inclinations. J'en remarque trois ou quatre principales qui meritent bien qu'on s'y applique : savoir, 1°. L'amour de la gloire ou de l'élevation. 2°. L'amour de la verité ou de la sagesse. 3°. L'amour du plaisir ou du bonheur. 4°. L'amour de la perfection :

co-

començons par la premiere.

Je sens en moi une passion si violente pour la gloire & pour l'élevation, que plus on m'abaisse, plus je m'élève. Je voudrois être connu & estimé de toute la tête, & même de ceux qui ne l'habiteront qu'après que je ne serai plus. Je voudrois perpetuer mon nom, éterniser ma memoire, immortaliser mon merite, & que toute la posterité ne parlât que de moi, lors même que je ne serai plus en état d'en rien entendre. En un mot, la gloire me paroît si aimable, que la mort même toute afreuse qu'elle est, me devient desirable, dès qu'elle est glorieuse.

Amour
de la
gloire
preuve de
l'immor-
talité.

Cête inclination ne m'est pas particuliere. Les autres homes en sont frapés come moi : un païsan veut être consideré dans son vilage, & en devenir le cocq : les valets affectent la gloire de devenir *maîtres valets* ; ils

140 DE LA CONOISSANCE
ont leur point-d'honneur come
les maîtres qu'ils servent.

Que veut dire cête inclination si universèle pour la gloire , & pour une gloire immortèle ? certes une impression si universèlement répanduë ne peut venir que de l'Auteur de nôtre être , & il n'y auroit rien de moins raisonnable que de s'imaginer qu'il nous la donâten vain ; & qu'il ne voulût jamais la satisfaire. Or il est visible que ce feroit nous la donner en vain que de nous aneantir après vingt , quarante, soixante années de vie ; car de quoi, par exemple , nous serviroit de chercher de la gloire dans une mort généreuse , si cête mort nous réduisoit au neant ? ce feroit donc nous faire illusion , que de nous donner une têle inclination : ce feroit se jouer de nous , & se divertir à nos dépens. ; ce qui est infiniment éloigné de la sagesse & de

la droiture de l'être tout parfait:
& ainsi cete inclination nous doit
tenir lieu d'une excélente preu-
ve de nôtre immortalité.

Mais j'en découvre encore une dans cete extrême passion ^{Autte} que nous avons pour l'estime ^{preuve} des ^{dans l'a-} homes. Car je voudrois bien de- ^{mour de} mander à ceux qui veulent faire ^{l'estime} mourir leurs ames avec le cors, ^{des ho-} & qui n'ont pas de honte de les ^{mes,} ravaler jusqu'à la condition des bêtes, d'où vient qu'ils ont tant d'amour pour l'estime & la consideration, qu'ils content pour rien tous les autres avantages au prix de celui-ci? d'où vient qu'ils ont tant de passion d'être bien dans l'esprit des homes, que quelque bien placés qu'ils soient dans le monde, fût-ce sur le trône, ils se croient mal situés & malheureux, s'ils ne sont avantageusement placés dans l'esprit de l'home? D'où vient enfin qu'ils craignent tant d'être méprisés

142 DE LA CONOISSANCE
d'une seule ame , que cête crainte est capable de troubler tous leurs plaisirs ? craignent-ils de même de n'être pas bien dans l'esprit des bêtes ? non assurément : ils craignent plus leurs dents & leurs grifes , que leur indifférence & leur mépris. Comment donc égalent-ils l'homme aux bêtes dans le point de la mort , eux qui font tant de cas de l'esprit de l'homme , qu'ils mettent tout leur bonheur à en être estimés & considérés ? n'est-ce pas visiblement se contredire ? & cête contradiction du cœur & de l'esprit , ne justifie-t-elle pas que le sentiment de la grandeur & de l'excélence de l'ame est inéfaçable ? que , quoi qu'en dise l'imagination , le cœur la croit bien élevée au dessus de la condition du cors , de beaucoup supérieure à l'ame des bêtes , & d'un sort bien différent ; & qu'enfin la nature fournit plus de

mouvemens pour la rehausser & l'immortaliser, que le libertinage n'invente de raisonnêtes pour la ravaler & l'aneantir ?

En éfet, qui est-ce qui ne se sent pas touché de ces sentimens de grandeur & d'excêlence ? si peu qu'on s'y applique, ils nous parlent si éloquement en faveur de nôtre ame, que loin de penser qu'êlé doive suivre la fortune du cors, ou qu'êlé doive jamais périr, on se sent au contraire assez porté, si l'on n'y prend garde, à outrer son mérite & son excêlence ; & j'ai oüi parler d'un Auteur de ce siècle, qui frapé de ces sentimens, a eu l'extravagance de diviniser cête ame, je veux dire, d'en faire une partie de l'être divin ; de ne lui doner ni fin ni commencement ; en un mot, de la rendre en tout sens éternêlé. Il seroit donc bien étrange, que pendant que quelques esprits ou-

Le senti-
ment de
la gran-
deur de
l'ame,
autre
preuve.

144 DE LA CONOISSANCE
trent ainsi le caractère de l'ame, ils'en trouvât d'assez aveugles pour la plonger dans la matière, pour l'arrêter, la confondre avec le cors, l'acabler & l'aneantir sous ses ruïnes, & enfin, pour ne lui donner qu'une durée de quelques jours, & une mort pareille à celle des bêtes ? que chacun consulte son cœur, & il y trouvera des sentimens plus conformes à l'excélence de son ame.

L'estime
que cha-
cun fait
de son
ame en
particu-
lier, au-
tre preu-
ve.

En éfet quelque estime qu'on fasse, come je l'ai remarqué, de l'ame des autres homes, chacun en a encore plus pour la siëne en particulier. C'est quelque chose de prodigieux que l'excès où l'on porte cête estime. Il suffit de dire qu'il n'y a point d'home, pour disgracié qu'il soit de la fortune & de la nature, fût-ce le dernier des crocheurs & des marmitons qui voulût avoir changé son ame avec

cèle ou du plus sage Philosofe, ou du plus riche Magistrat, ou du plus puiffant Souverain de la tère.

Il est vrai qu'on changeroit volontiers condition pour condition, emploi pour emploi, place pour place, rang pour rang, fortune pour fortune, cors pour cors; on consentiroit même agréablement à l'échange de quelques qualités d'esprit; & on doneroit avec joie, une memoire infidèle pour une hureufe; une imagination pesante pour une vive; du sombre pour du brillant, & du morne pour de l'enjoüé: mais de doner ame pour ame, de changer ce fond & ce principe de toutes nos pensées, je veux dire, ce que chacun entend par le mot de *moi*, je ne conois personne qui voulût passer ce marché, tant ce *moi* nous est cher & préférable à toutes choses; & tant nous rehauffons nôtre ame

146 DE LA CONOISSANCE
au dessus du cors & de l'ame
même des autres homes. Puisque
c'est la nature qui nous donne ce
sentiment, ne nous dit-elle pas
assez par-là que cete ame est quel-
que chose de bien grand? & n'est-
ce pas visiblement s'opposer à un
sentiment si naturel & si univer-
sel, que de confondre l'ame a-
vec le cors, de la réduire à
la condition des bêtes, & de ne
lui donner que trois jours de vie,
& d'une vie, le plus souvent tres-
miserable & tres-languissante?



DIXIÈMES REFLEXIONS
*sur l'amour de la verité & de
la sagesse.*

Violente
inclina-
tion pour
la verité
& pour la
sagesse.

UNE des violentes inclina-
tions dont je me sente agi-
té, c'est l'amour de la verité &
de la sagesse. Je ne conois pas
distinctement la verité; & je ne
sai même, si elle est différente de

la sagesse : mais je sai bien que plus j'aime la verité, plus je participe à la sagesse : je sai que comme je ne les trouve jamais l'une sans l'autre, mon amour ne les distingue guères : je sai enfin que toute inconuë que me soit la verité, sa rencontre quoique rare, me donne toûjours tant de plaisir, que je voudrois ne la perdre jamais de vûë, & qu'à l'entrevoir seulement, je me sens tout transporté d'amour & de passion de m'en aprocher. Et ainsi par un cercle merveilleux, j'éprouve que l'amour de la verité m'engage à sa recherche ; sa recherche me la fait quelquefois trouver ; sa découverte me comble de plaisir ; ce plaisir redouble mon amour, & l'amour r'anime ma recherche. C'est ce que j'ai éprouvé plus d'une fois en ma vie : mais sur tout depuis que je m'applique aux réflexions & à la connoissance de mon être. Je ne

doute pas même que tout ce que j'ai fait d'études , de lectures & de recherches jusqu'à présent , ne prennent leur source de cet amour & d'une inclination secrète pour la verité. C'est encore de-là que vient cête extrême curiosité que je sens pour tous les ouvrages d'esprit , pour tout ce qui porte le caractère de l'ordre, pour tout ce qui marque intelligence , & même pour tout ce qui a l'air de nouveauté : ce n'est pas que la verité que j'aime soit novèle : mais c'est que sa découverte peut être novèle , & que lassé de ne la pas trouver dans les idées comunes & ordinaires , on se laisse aisément aller à l'esperance de la trouver dans les novèles. La vanité peut avoir part à cête conduite : mais je sai bien que l'amour de la verité y a la meilleure. Enfin la verité me paroît l'unique nourriture solide de l'esprit. Les contes

& les fables ne font que l'amai-
grir & le defècher : les opinions
& les vrai-semblances ne font
que des viandes creusées & insi-
pides qui l'amusent : la seule ve-
rité le nourit , le fortifie , & lui
done la vie.

Mais qu'êlé est cête verité ?
j'ai déjà dit que je ne la conois-
sois pas distinctement ; & certes
c'est quelque chose de surpren-
nant que de chercher & d'aimer
avec tant d'ardeur ce qu'on ne
conoit que confusément ; je sens
bien cependant que des verités
passageres & changeantes se-
roient peu de mon goût.

*La verité
que l'es-
prit de
l'home
aime
tant , est
une veri-
té éter-
nelle, im-
muable &
necessai-
re.*

Je n'y trouve point de prise ,
point de solidité , ni rien qui me-
rite mes poursuites & mon ata-
chement. Plus je fais de réflexe-
xion sur la faculté que j'ai d'a-
percevoir , plus je vois qu'êlé est
faite pour la verité ; & plus je
réflechis sur l'inclination que j'ai
pour la verité , plus je conois que

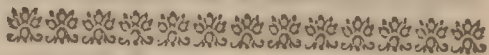
150 DE LA CONOISSANCE

pour la satisfaire, il faut une vérité *necessaire, éternelle & immuable*. Mais où trouver une tèle vérité ? où rencontrer quelque chose de *necessaire & d'immuable* dans une tère où tout est variable, contingent & sujet à l'instabilité ? où trouver quelque chose d'éternel dans une région où tout est sujet au tems & à la décadence ? que me serviroit même de découvrir cète éternelle, *necessaire & immuable vérité*, si après ma découverte j'étois obligé à l'abandonner, & si l'aneantissement m'étoit entr'èle & moi le mur d'une séparation éternelle ? Il faut donc que cète vérité soit d'un autre país ; ou du moins il faut que la jouissance de cète charmante vérité soit le partage d'une autre vie qui ne soit sujete ni au tems, ni à l'instabilité, ni à la décadence. Il faut que l'Auteur de mon être, qui m'a donné & cète capacité & cète

Preuve
de l'im-
mortalité
de l'âme,

DE SOI-MEME. 151
te violente inclination pour la
verité incréée , & pour la sa-
gesse éternêlé, ait formé sur moi
des desseins éternels ; il faut en-
fin que pour agir sagement , il
ait créé mon ame immortêlé &
capable de jouir éternêlément
de cête éternêlé verité. Ainsi ,
quoi qu'on me dise , je ne crains
plus l'aneantissement , ou plutôt,
je ne suis plus assez extravagant
pour faire de ce monstre le su-
jet de mes espérances. J'aime
la verité éternêlé : cet amour
m'assûre de mon immortalité , &
me fait même esperer une hu-
reuse éternité ; il est du moins
bien certain que je la desire a-
vec une passion extrême ; car le
bonheur & un bonheur immua-
ble est encore une de mes plus
fortes inclinations : mais come
j'espere en tirer une nouvêlé
preuve de mon immortalité , il
faut remêtre à un autre tems à
y faire les réflexions que meri-

152 DE LA CONOISSANCE
te un sujet de cête importance.



ONZIE' MES REFLEXIONS
*sur l'amour du plaisir & du
bonheur.*

Violente
inclina-
tion pour
le plaisir
& pour le
bonheur.

JE ne rentre jamais chez moi à faux ; j'ai un fond fertile en novèles découvertes. Un moment de réflexion sur mes diverses inclinations me fait d'abord découvrir que je ne desire pas avec moins de violence *le plaisir & le bonheur*, que la sagesse & la verité. Je ne fais presque rien que par l'amour du plaisir : je cours avec une extrême ardeur à tout ce qui a l'ombre du bien ; & je veux si invinciblement être hureux, que je sens bien que c'est uniquement ce que je cherche naturellement en tout ce que je cherche : c'est uniquement ce que

je desiré sourdement en tout ce que je desiré : c'est uniquement ce que j'aime, d'un amour naturel, en tout ce que j'aime : de sorte que si j'aime la grandeur & l'excélence ; c'est que je veux être hureux : si j'aime l'honneur & l'estime des homes ; c'est que je veux être hureux : si j'aime les richesses ; c'est que je veux être hureux : si j'aime la sagesse & la verité ; c'est que je veux être hureux : si j'aime le plaisir & la joie ; c'est que je veux être hureux : si je m'engage quelquefois à des travaux & des peines ; c'est que je veux être hureux : si je me suis condamné depuis quelques jours à la solitude & au travail des réflexions ; c'est que je veux être hureux : enfin cet amour de la felicité est mon inclination dominante : c'est l'amour de mes amours ; & je sens bien que je cesserois plutôt d'être, que d'être.

154 DE LA CONOISSANCE
tre sans cet amour.

Elle est
commune à
tous les
hommes.

Mais cete inclination nem'est point particuliere ; ce que j'ai de comerce avec les homes me fait assez conoître qu'ils ont tous une même impression pour le plaisir , pour le bonheur , pour la felicité. Car qui est-ce qui ne desire pas , & qui est-ce qui ne cherche pas d'être hureux ? on en voit qui fuient les plaisirs de la vie , & qui s'exposent même à de grands maux & à de grandes incommodités : mais de leur propre aveu , c'est qu'ils trouvent , ou qu'ils prétendent par-là de plus grands plaisirs que ceux qu'ils méprisent ; c'est que par-là ils achètent , à ce qu'ils disent , une éternité de bonheur. Mais ceux mêmes qui contestent cete hureuse éternité , ne le font que parce qu'ils veulent être hureux , & qu'ils croient devoir préférer des plaisirs de quelques jours , mais presens & cer-

DE SOI-MEME. 155
tains, à des plaisirs éternels qu'ils croient incertains, & qu'ils ne regardent que d'une vûë fort éloignée & fort confuse.

Cependant avec cête inclination si violente & si universèle qu'ont tous les homes pour le bonheur, en voit-on qui deviennent effectivement hureux en cête vie ? Rois, Princes, Ducs, Souverains, qu'on regarde comme petits Dieux sur la tête, je vous prens ici à témoins : êtes-vous hureux ? l'avez-vous été un seul de vos jours ? avez-vous jouï d'un seul plaisir sans distraction, sans inquietude, sans trouble, sans dégoût ? parlez franchement : ne déguisez rien : il y va d'une afaire de la dernière conséquence pour vous. Mais non : n'hésitons point ; après les experiences inutiles que nous avons faites de toutes les espèces de plaisir ; avoïons de bone foi que les creatures sont trop peti-

Ele n'est point satisfaite en cête vie.

156 DE LA CONOISSANCE

tes, trop minces, trop étroites, pour remplir la capacité du cœur de l'home. Elles peuvent bien l'amuser pour quelques momens ; mais non pas le rassasier.

Et en effet ; ne voïons-nous pas que l'home se dégoûte peu-à-peu de toutes les choses du monde, & de cèles même dont il a été le plus charmé : il en découvre par degrés les défauts & les foibles ; & avec le tems ses plus sensibles ataches lui deviennent onereuses. La dépendance le chagrine ; le comandement le fatigue, les courones & les thiares lui deviennent trop pesantes. Il se dégoûte de tout ; il se rebute de tout ; il se lasse de tout ; tout l'enüie ; tout le blesse ; tout lui devient insuportable ; & enfin il en vient quelquefois jusqu'à ce point de délicatesse, de ne trouver plus rien qui soit digne d'être aimé ; rien qui puisse faire la premiere ébauche de la

félicité qu'il defire.

Quêle eft donc cête félicité ?
 fi l'ame eft diftinguée du cors : & la fé-
 fi êle eft come je l'ai remarqué l'home
 dans mes réflexions précédentes, beaucoup plus noble & plus ne peu-
 élevée que le cors , quêle pen- vent être
 sons-nous que doit être la fin ni dans
 & la félicité de cête ame ? Sera le cors.
 ce la joüiffance des cors ? c'est
 le parti que prennent tous ceux
 qui ne reconoiffent point d'au-
 tre vie que cête-ci : mais Dieu
 auroit bien mal réglé fon ouvra-
 ge, d'avoir destiné l'ame à une
 fin fi indigne d'êlé. Qu'on dife
 ce qu'on voudra de l'ame : il faut
 du moins, fi l'on n'est pas enco-
 re athée, croire que Dieu eft fa-
 ge & qu'il agit fagement. Ce qui
 rend plus parfait & plus heureux
 doit être plus noble que ce qui re-
 çoit fon bonheur & fa perfec-
 tion : quêle ombre de fageffe y
 auroit-il donc à avoir donné à
 l'ame pour fa fin, fa perfection

158 DE LA CONNOISSANCE
& sa felicité , la jouïssance des
cors qui sont si fort au dessous
d'êlè ?

Ni dans
les esprits
créés.

Que si la jouïssance des cors
n'est pas la fin & la felicité de
mon ame , où la trouverai-je
donc ? Sera-ce en d'autres ames
pareilles à la miène ? mais si ces
ames sont égales à la miene , ê-
les ne sont donc pas plus nobles
qu'êlè ; & cependant il est sur
que ce qui rend plus parfait &
plus hureux , doit être plus no-
ble que ce qui reçoit son bon-
heur & sa perfection : ainsi puisque
ni les cors , ni les esprits créés ne
peuvent faire ma felicité , come
la raison & l'experience conti-
nuêlè que j'en fais me l'apprenent ;
que puis-je conclure , sinon , que
Dieu seul est la fin & la felicité
de mon ame , puisqu'il n'y a que
Dieu au dessus d'êlè ?

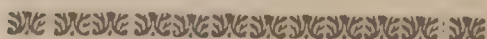
Mais en
Dieu
seul.

Autre
preuve de
l'immor-
talité de
l'ame,

Mais jouit-on de Dieu en cê-
te vie ? en peut-on jouir pendant
que les cors nous environent &

nous étourdissent ; pendant que les objets sensibles nous entraînent ; pendant que les besoins & les occupations de la vie nous partagent en mille manières ? Il y a donc une autre vie destinée à la jouissance de Dieu : ou bien il faut dire que si Dieu est assez sage pour destiner les ames à l'unique fin qui est digne d'elles : il est aussi (ce qui fait honte à penser) assez cruel pour les en exclure à jamais ; & ainsi il n'y a point de milieu, il faut avouer , ou que Dieu n'est pas sage d'avoir destiné les ames à une fin qui ne leur est nullement proportionnée : ou qu'il est cruel de les avoir destinées à une fin également digne de sa sagesse & de leur excellence , & de leur avoir donné un penchant invincible pour le bonheur ; & après cela de leur en fermer éternellement la porte : ou enfin, si l'on ne peut se résoudre de faire ces outrages

160 DE LA CONNOISSANCE
à Dieu ; il faut reconnoître une
autre vie que cêlé-ci , une vie de
plaisirs & de jouïſſance ; vie d'un
bonheur immuable & éternel ; &
par conſequent il faut confeſſer
de bone foi que nos ames ſont
immortêles.



DOUZIÈMES REFLEXIONS
ſur l'amour de la perfection.

Force in-
clination
pour la
perfection.

CE n'eſt pas la moindre de
mes inclinations que cêlé
que je ſens pour la perfection.
Rien n'eſt plus vaſte que l'idée
que je me forme de la perfection
en general ; puisqu'êlé eſt infi-
nie, & que ce n'eſt que par-là
que j'ai l'idée de Dieu. J'ai à
plus forte raiſon l'idée de la per-
fection qui convient à ma natu-
re ; & c'eſt ſur cêté idée que je
juge de ce qui m'eſt, ou ne m'eſt
pas convenable ; que j'aperçois

mes défauts ; que je m'en afflige ; que je desire d'en être délivré ; & que j'aspire aux perfections qui leur sont opposées.

Ce n'est pas que la corruption de mon cœur ne me fasse souvent illusion sur cela ; & n'affoiblisse ou ne défigure extraordinairement l'idée de ma perfection. Cela va quelquefois si loin, que je me fais une perfection des vices les plus grossiers ; & que l'amour du plaisir l'emportant sur celui de la perfection ; me fait regarder come perfectionnant tout ce qui me plaît ; & me déguise ou me palie tous les défauts de mes ataches.

Mais après tout , je ne me plais nulement à me voir imparfait. Il ne m'est pas possible d'aimer l'imperfection come imperfection , & c'en est une bone preuve , que le vice n'ose se présenter à moi avec ses défauts ; & qu'il a besoin que mon amour

162 DE LA CONOISSANCE

propre me le déguise, & le fa-
 ite passer sous les livrées de quel-
 que perfection. Tant il est vrai
 que l'amour de la perfection m'est
 si naturel, qu'il ne m'est pas pos-
 sible d'y renoncer.

Elle est
 commune
 à tous les
 homes.

Les autres homes ne sont pas
 en cela diférens de moi. Les
 soins que je leur vois si souvent
 prendre à cacher leurs défauts &
 étaler leurs perfections, me disent
 assez qu'ils souhaiteroient être
 tous parfaits : & certes il faut
 avouer que pour peu qu'on ait
 entrevû l'excélence de la natu-
 re de l'home, l'état de perfec-
 tion dont il est déchû & celui au-
 quel il peut parvenir ; il est bien
 mal aisé de se défendre de gémir.
 1°. Des tenebres & des doutes ,
 des incertitudes & des erreurs de
 l'entendement. 2°. De la corrup-
 tion du cœur & de ses mauvais
 penchans. 3°. De la révolte du
 cors contre l'esprit ; & de ces
 schifmes si fréquens entre les
 sens

DE SOI-MEMME 163
sens & la raison. 4°. Enfin du
soulèvement de la raison même
contre Dieu. Ces gémissemens si
justes & si universels sur tous ces
diférens sujets sont autant de
vives expressions de l'amour
qu'ont les homes pour la per-
fection, & autant de preuves
que cête noble inclination leur
vient de l'impression de l'Auteur
de leur être.

Mais ce sont aussi de bones
preuves que cête inclination, tou-
te divine qu'èle est dans son ori-
gine, n'est point satisfaite en
cête vie. Car qui est-ce qui est
parfait ? qui sont ceux qui ren-
trant sérieusement en eux-mê-
mes, & tirant pour un moment
le voile imposteur des qualités
exterieures & étrangères qui les
environent, pour ne considerer
que l'home en l'home, sont par-
faitement contens d'eux-mêmes,
& ne trouvent rien à desirer
pour leur perfection ? Helas ! on

Elle prou-
ve encore
l'immor-
talité de
l'ame.

164 DE LA CONOISSANCE

ne trouve dans ce fond si secret ; que foiblesses , que défauts , que cupidité , que corruption & que sujets de gémissemens. Et c'est justement la mortification qu'on reçoit de ce spectacle , qui donne aux homes un si grand éloignement de rentrer en eux-mêmes , & une si étrange aversion de se conoître. On voudroit se voir parfait , & l'on ne trouve qu'imperfection : le moïen de se souffrir ?

Et ainsi il est évident , que ce n'est point en cête vie que nôtre inclination pour la perfection est satisfaite.

Mais que deviendra-t-êlè donc , s'il n'y a point d'autre vie après cêlè-ci ? Dieu aura-t-il pris plaisir à nous agiter de ces desirs les soixante & quatre-vingt années , sans avoir dessein de jamais nous satisfaire ? le penchant invincible qu'il nous a doné pour la perfection , de-

meurera-t-il éternèlement sans éfet ? Il est certain que nous ne pouvons être parfaits , que par nôtre union avec l'être infiniment parfait. Puis donc que le tems de cête vie n'est pas destiné à cête union ; y auroit-t-il de la sagesse à Dieu , de ne nous réserver pas une autre vie , où nous puissions trouver nôtre perfection dans cête union ?

Et ainsi que l'on me dise tout ce que l'on voudra ; rien ne peut désormais m'ébranler dans la persuasion, & même dans le sentiment où je suis de mon immortalité. Je veux être parfait ; & je le veux invinciblement. Je ne le suis pas ; & je ne puis même l'être en cête vie : Il y en a donc une autre où je le dois être : je suis donc *immortel*.

CONCLUSION.

Que ces verités me donent de
H ij

joïe ! que ces découvertes me charment ! que je m'étois peu connu jusqu'ici ! que je suis différent de ce que je croïois être ! que j'ai de confusion d'avoir si long-tems vécu dans l'égarement ! que d'obligation à ceux qui m'ont donné lieu d'en sortir ! car enfin j'ai présentement tant de preuves de mon immortalité, & ces preuves me sont si naturelles, si familières, si essentielles, & si fort prises de mon fond, & de ce que je sens intimement, que toute la tête ne m'obligeroit pas d'en douter, & que rien n'est capable de m'ébranler sur ce sentiment. Je m'attends bien que ce changement me va attirer bien des affaires : que les libertins me traiteront d'esprit foible, timide & superstitieux ; car je conois leur stilet : que je deviendrai un sujet de raillerie aux prétendus esprits forts ; & un objet de compassion

à mes meilleurs amis. Mais rien de tout cela ne m'étonne : je plaindrai l'égarement des premiers : j'aurai pitié des mauvaises plaisanteries des seconds ; & je me rirai de la fausse compassion des derniers.

Cependant après m'être si bien trouvé de mes réflexions, je veux désormais en faire ma principale occupation : je veux continuer dans l'étude & dans la connoissance de moi-même, & come après l'importante découverte que j'ai faite, je dois prendre pour ma conduite des mesures bien différentes de celles que j'ai prises jusqu'ici ; je veux à quelque prix que ce soit m'instruire de mes devoirs, & de ce que j'ai à faire pour arriver à cête heureuse vérité, & à cête vraie félicité pour lesquelles mon ame a été créée immortelle.



INTRODUCTION

à l'étude de soi-même.

II. PARTIE.

OU L'ON EXAMINE CE QUI
regarde l'union de l'esprit
avec le cors.

DANS mes premières réflexions, j'ai fait une très analyse, & une si severe dissection de tout mon être, que je l'ai presque mis en pieces, pour découvrir s'il y avoit en moi plus d'une substance. Et en aiant trouvé deux, je les ai trèslement distinguées l'une de l'autre par leurs divers caracteres; & j'ai remarqué entr'elles une si prodigieuse différence, tant de distance & d'oposition entre leurs atributs, que si je n'y avois aperçu de la

relation par quelques endroits: je ne pourois soupçonner qu'êles eussent entr'êles la moindre union: & je ne regarderois le cors que come un étranger qui ne m'appartient nulement: ou que come une desagreable prison à laquelle je serois réduit malgré moi.

Il est vrai cependant que mes premieres réflexions m'ont fait entrevoir assez de relation entre ces deux êtres, pour me doner lieu d'examiner du moins s'ils sont éfectivement unis; & pour traiter avec quelque soin ce Chapitre de l'union. Afin donc de le faire méthodiquement, je rechercherai premierement s'il y a vraiment union entre ces deux êtres. 2°. Au cas qu'il y en ait, en quoi êle consiste. 3°. Quel en est l'Auteur. 4°. Le détail de cête union. 5°. Je ferai un parallele de cête union avec d'autres qui y ont quelque raport. 6°. Je rechercherai les propriétés de

170 DE LA CÔNOISSANCE
cête union. 7°. Ses défauts. 8°.
Ses avantages.



PREMIERES REFLEXIONS
où l'on examine s'il y a vraiment
union entre le cors & l'esprit.

Difficulté
de se per-
suader
qu'il y
ait union
entre l'es-
prit & le
cors.

JE l'ai déjà dit , & je ne puis
trop le redire : plus je consi-
dère la nature de l'esprit & cête
du cors , moins j'aperçois la pos-
sibilité de leur union. Qui dit
union , dit étroite relation & co-
respondance entre deux êtres.
Cête relation & cête corespon-
dance ne peuvent se trouver , ou
que dans le fond des êtres , ou
dans leurs manières. Et cepen-
dant avec quelque soin que j'exa-
mine l'esprit & le cors ; je ne
puis découvrir ni dans leur fond,
ni dans leurs manieres , par quels
endroits ils peuvent avoir rela-
tion , convenance , ou corespon-

dance. Je n'y remarque au contraire qu'une extrême diversité, qu'une étrange disproportion, & qu'une opposition qui me paroît insurmontable; sur tout lorsque je regarde cête union par raport aux autres unions qui me sont conuës.

Deux cors, par exemple, sont unis autant qu'ils le peuvent être lorsqu'ils ont une tèle corespondance par leur étendue, qu'ils se touchent immédiatement dans toutes les parties de leurs surfaces : & éfectivement l'expérience apprend que plus cet atouchement est exact, plus la séparation de deux cors est difficile. On ne conçoit point de plus grande union entre deux esprits, que lorsque non seulement ils conviennent dans les mêmes pensées & les mêmes inclinations pour les mêmes objets; mais encore qu'ils tournent leurs plus vives perceptions & leurs plus

172 DE LA CONOISSANCE
fortes afections l'un vers l'autre :
car alors l'union est plus immé-
diatè.

Mais nule de ces deux sortes
d'unions ne peut intervenir en-
tre l'esprit & le cors ; le cors
n'est rien , & ne tient rien de
l'esprit ; non plus que l'esprit n'est
& ne tient rien du cors. Le cors
est étendu ; & par-là il est capa-
ble de division , de parties , de fi-
gure , de situation , de mouve-
mens & de repos.

Mais l'esprit n'a nule éten-
duë , ainsi que je l'ai démontré
dans mes premieres réflexions.
Il est donc par consequent inca-
pable d'avoir avec le cors aucu-
ne corespondance de parties , de
figure , de situation , de mouve-
ment local & de repos.

Au contraire l'esprit est un
être pensant , ou apercevant : &
par-là il est capable de juge-
mens , de raisonemens , d'incli-
nations , de plaisirs , de douleurs,
&c.

Mais le cors est come je l'ai démontré dans mes premières réflexions, incapable de perception & de pensée ; il est donc par consequent incapable d'avoir avec l'esprit aucune correspondance de jugemens, de raisonnemens, d'inclinations, de plaisirs, de douleurs, &c.

L'esprit & le cors sont donc deux êtres de genres tres-différens, & extrêmement éloignés : & come les manieres d'être tiennent de la nature de l'être dont elles sont manieres ; on ne peut douter que l'esprit & le cors ne soient autant différens & éloignés l'un de l'autre par leurs manieres, que par le fond. De sorte que je ne comprends pas qu'il se soit jamais trouvé, & bien moins, qu'il se trouve encore aujourd'hui des gens qui ne fassent de l'ame qu'une pure maniere du cors. C'est visiblement confondre les êtres les plus différens,

176 DE LA CONOISSANCE
& ne savoir proprement ce que
c'est qu'être, & *maniere d'être*.

Une maniere d'être n'étant
que l'être même de tèle façon ;
il ne faut pas être fort éclairé
pour voir qu'il est impossible de
concevoir clairement une ma-
niere, sans l'être dont éle est ma-
niere. L'idée claire de cèle-là en-
velope necessairement l'idée de
celui-ci. Rien cependant n'est
plus aisé que de concevoir l'es-
prit sans le cors : & l'idée d'un
être pensant enferme si peu cèle
d'un être corporel ; qu'on peut
nier formèlement de l'être pen-
sant, sans blesser son idée, tout
ce qui apartient à l'être corpo-
rel. Rien peut-il avoir plus l'air
d'une substance? & peut-on trou-
ver une plus grande distinction
& une plus grande diference en-
tre deux êtres ? Coment donc
concevoir après cela, qu'il y
ait entr'eux une union verita-
ble !

Mais aussi comment puis-je m'av-
 veugler, & me séduire moi-mê-
 me jusqu'à croire qu'il n'y en
 ait point ? Car enfin, répondez-
 moi mon esprit, vous qui vous
 regardez présentement come le
 maître & le souverain dans mon
 essence; & peut-être même co-
 me faisant seul tout mon être :
 répondez-moi, dis-je, ce cors
 que vous aviez regardé jusqu'ici
 come vous appartenant, vous est-
 il devenu depuis que vous êtes
 plus éclairé, come un étranger
 avec qui vous n'aïez rien à dé-
 mêler ; sur qui vous n'aïez nul
 pouvoir ; incapable de recevoir
 vos ordres, & d'avoir avec vous
 plus de correspondance que n'en
 ont les pières, les fouches &
 tous les autres cors que vous a-
 percevez ? voïez, faites-en l'ex-
 perience : dites à cet arbre qu'il
 se retire à cent pas du lieu où
 il est ; & à cête muraille qu'èle
 se renverse : faites les mêmes co-

Impossi-
 bilité de
 méco-
 noître
 cête u-
 nion ;
 lorsqu'on
 s'exami-
 ne avec
 soïn.

mens à ce cors dont nous sommes en question ; & voiez lequel de ces cors vous sera le plus soumis. Les premiers malgré vos ordres , me paroissent également immobiles : & à peine ce cors que vous traitez d'étranger les a-t-il reçûs , que je l'ai vû se retirer , se renverser , & s'agiter de toutes les manieres que vous l'avez souhaité. Il est si souple & si soumis à vos volontés , que vous pouvez à vôtre choix lui faire remuer les piés , ou les mains ; les yeux , ou la tête ; la langue , ou les lèvres , sans presque jamais nule opposition de sa part. Pouvez-vous souhaiter sur quelcun une autorité plus absolüe ? & vous peut-il donner des marques plus sensibles de la relation & de la correspondance qu'il a avec vous ?

Mais vous-même qui faites tant le fier , croïez-vous n'en avoir nule avec lui ? vous est-il aussi indifférent que les rochers

& les arbres des forêts ? pourriez-vous le voir tranquillement mettre en pieces à coup de serpes , come l'on fait ceux-ci ? pourriez-vous bien même sans vous troubler, le voir percer d'une épingle ? voïons, faisons-en l'épreuve. Hé, qu'est-ce que cela ? à peine ai-je percé la premiere peau, que vous voila dans l'impatience & dans les convulsions ; qu'avez-vous à faire de ce qui se passe dans un cors qui vous est si étranger ? qu'on le perce, qu'on le divise, qu'on le mêle en pieces : que vous importe, qu'est-ce que cela vous fait, si vous n'avez avec lui nule relation ? Vous avez quelquefois vû déchirer vos habits , & briser des bijoux qui vous plaisoient : en avez-vous été touché come vous l'êtes d'une legere incision que l'on fait à ce cors ? qu'êla difference entre les douleurs que vous causent ces divers accidens ?

Il y a plus : c'est qu'on pourroit fort bien déchirer vos habits & briser vos bijoux , sans que vous vous en aperçussiez : & alors , ni ce déchirement , ni ce brisement ne vous causeroit pas le plus petit chagrin. Mais je vous défie (à moins d'un cas fort extraordinaire) de ne vous pas apercevoir d'une incision qu'on fera sur le cors dont nous disputons : je vous défie de n'en ressentir pas de douleur : quand vous seriez fortement appliqué ailleurs , cête douleur vous rapêlera à ce cors : êle vous avertira de ce qui s'y passe : êle vous fera quitter prise à l'égard des plus agreables objets de vôtre contemplation : êle vous en séparera : êle vous ramenera à cête portion de matiere que vous méprisez tant : êle vous interressera dans ses besoins : êle vous fera regarder les plus petits d'rangemens de ses parties come vos propres

maux ; & enfin si cête douleur est un peu violente , je crains fort qu'êlé ne vous trouble assez pour ne pouvoir plus vous distinguer de cête portion de matiere ; pour vous obliger à lui attribuer vos sentimens , & pour vous faire croire que c'est élé seule qui souffre , & non pas vous.

Ce que je dis de la douleur qui vous revient de quelque mouvement du cors , est également vrai des sentimens de plaisir qui résultent de quelques autres de ses mouvemens : tout cela vous applique malgré vous à ce cors , souvent jusqu'à vous méconnoître vous-même , & jusques à le prendre pour vous.

Reconnoissez donc mon esprit , non seulement que ce cors a relation & corespondance avec vous ; mais aussi que vous en avez une très-étroite avec lui ; & ne lui faites plus le tort de le regarder come un étranger :regar-

182 DE LA CONNOISSANCE
dez-le plutôt come quelque chose
qui vous appartient ; ou du
moins come vôtre associé : & ne
doutez plus qu'il n'y ait entre
vous deux une vraie union. Ils s'a-
git presentement d'examiner en
quoi cête union consiste. C'est
ce qu'il faut réserver à de nou-
vêles réflexions.



SECONDES REFLEXIONS
*où l'on examine en quoi consiste
l'union de l'esprit & du cors.*

Ils ne
peuvent
être unis
ni à la
façon
des cors,
ni à la
maniere
des es-
prits.

J'A Y trouvé dans mes derniè-
res réflexions une si prodigieu-
se différence entre l'esprit & le
cors, que si de secondes réflé-
xions n'étoient survenuës, je ne
me serois jamais persuadé qu'il
y eût quelque union entre ces
deux êtres : car j'ai vû & je vois
encore clairement qu'ils ne peu-
vent être unis ni à la façon des
cors, ni à la maniere des esprits :

puisque les cors ne pouvant être unis que par le raport de leurs étenduës & de leurs parties ; l'esprit n'a ni étendue , ni parties par lesquels il puisse avoir raport au cors ; & qu'au contraire les esprits ne pouvant être unis que par le raport de leurs pensées , le cors n'a point de pensées par lesquelles il puisse avoir raport à l'esprit.

Et de-là il me paroît évident que ces deux êtres étant unis , come ils le sont en éfet , je ne dois imaginer dans leur union , ni amitié , ni conspiration , ni consentement , ni inclinations , ni sympathie proprement dite : tout cela marque comerce de pensées ; & il est certain qu'il n'y a que l'esprit qui en soit capable.

Je dois aussi peu me représenter cête union sous l'idée de quelque mélange pareil à celui qui se trouve entre diverses pou-

184 DE LA CONOISSANCE

dres, ou diverses liqueurs : moins encore sous l'idée de quelque insinuation ou pénétration pareille à celle que le feu fait dans le fer, ou l'eau dans une éponge : & moins enfin sous l'idée de quelque accrochement, de quelque insertion, ou de quelque entrelacement, pareils à ce qu'on remarque dans la vigne, le lierre, ou les branches entées sur un arbre. Tout cela marque liaison des parties, atouchement réciproque, raport de surface entre des étenduës : toutes relations qui ne se peuvent trouver qu'entre les cors.

Qu'il paroît bien par-là, que c'est être fort éloigné de concevoir l'union de l'esprit avec le cors, que de s'imaginer avec le comun des Philosophes, que l'esprit deviène cors par son union avec ce cors : ou que le cors deviène esprit par son union avec l'esprit. Non, non, l'ame n'est point ré-

pandue dans toutes les parties du cors (come l'imagination se le figure) afin de lui doner la vie & le mouvement : il avoit l'un & l'autre avant la création & la jonction de l'ame. Tout de même le cors par son union avec l'esprit , ne devient point come nos sens nous le font acroire capable de sentiment : c'est une erreur dont je me suis pleinement détrompé dans mes premières réflexions : chaque être demeure ce qu'il est, nonobstant l'union : il garde inviolablement les mêmes propriétés ; & come l'ame n'en devient capable ni d'étendue , ni de mouvement ; le cors en devient aussi peu capable de sentiment & d'inclination.

Mais en quoi donc consiste cette union ? je vois & je dis assez ce qu'elle n'est pas , & ce qu'elle ne peut être : mais je ne vois pas si aisément ce qu'elle est : ne se trouveroit-il point quelque

milieu capable d'aprocher des substances si éloignées ; quelque être moien entre l'un & l'autre , qui nous donât le secret de les reconcilier ? J'ai ouï parler de certaines entités unissantes : c'est-à-dire , de certains petits êtres que l'on disoit tres-propres à ce dessein ; & qui auroient le même éfet sur ces deux êtres , que la colle forte sur deux pieces de bois. Mais je me dois extrêmement défier de ces entités qui ne sont que l'ouvrage de l'imagination de quelques Filosofes ; & dont on ne me donne point d'autre idée , que celle d'être la cause de quelque éfet.

Et certes , plus j'examine quelle peut être la nature de ces entités ; plus je les trouve inintelligibles , ou insuffisantes pour l'éfet qu'on leur attribué ; car éles seroient ou spirituêles , ou corporêles ; ou quelque chose de différent du cors & de l'esprit. Les

Cette union ne se fait point par l'entremise de ce qu'on apèle entités unissantes.

spirituêles n'auroient pas moins d'éloignement du cors que l'esprit même : les corporêles n'auroient pas moins d'oposition avec l'esprit que le cors même : & ainsi ni les unes , ni les autres ne pouroient être cête colle unissante. Enfin ce *quelque chose* de différent du cors & de l'esprit , est quelque chose dont on n'a point d'idée : puisque le cors & l'esprit avec leurs propriétés mises à part , il ne reste plus nul être vraiment réel dont nous aïons quelque idée. Or coment savoir , ou conjecturer à quoi seront propres des entités dont on n'a nule idée, & qui sont parfaitement inintelligibles ?

Mais ces entités ne seroient-êles point quelque chose qui tînt partie de l'esprit & partie du cors ? un pareil dénouïement pourroit servir à se tirer d'affaires dans ces disputes publiques où l'on ne veut jamais paroître s'è-

Ces entités inintelligibles dans leur nature, & insubstantielles pour cet effet.

tre trompé : mais come je ne cherche pas à me séduire moi-même ; j'avoüe de bone foi , que cête pensée ne me contente point.

Car enfin ces entités seroient ou simples , ou composées : si êles étoient simples , leur nature seroit encore inintelligible ; puisqu'il y a une manifeste contradiction à être simple , & être cependant partie corporel & partie spirituel : si êles étoient composées , ce ne pouroit être que par l'union du spirituel avec le corporel ; qu'on me dise donc coment cête alliance s'est pû faire dans ces entités. Si êle a eu besoin d'une autre entité unifiante. par ce chemin nous irons à l'infini d'entités en entités. Si êle n'en a pas eu besoin , & qu'êles se soit faite immédiatement & sans une entité moïenne ; pourquoi l'esprit & le cors en auroient-ils besoin ?

Mais loin d'en avoir besoin ;
il

il me paroît que leur union ne seroit point véritable , si elle ne subsistoit que par l'entremise d'une entité créée : car alors ce seroit à cête entité qu'ils seroient unis, & nullement entr'eux. Au contraire : de même que deux pieces de bois entre lesquelles on met de la colle forte , ne sont point unies à proprement parler : mais que cête colle qui est un vrai cors , met entr'èles une vraie séparation (car il importe peu pour cela , que le cors qui est entre deux autres , ait beaucoup ou peu d'épaisseur.) Ainsi une entité créée entre l'esprit & le cors , loin de les unir , ne seroit propre qu'à les séparer.

Quêlé est donc cête union ; & en quoi consiste-t-êlé ? est-êlé incompréhensible ? est-êlé inexplicable ? je sai qu'êlé a paru tèle à quelques Peres , * & qu'ils l'ont traitée de prodige ; mais je sai cependant qu'êlé est ;

Toute entité créée plus propre à séparer l'esprit d'avec le cors, qu'à les unir.

* Mentis corporis que nexus & societas

tionem
quandā
conjun-
ctionis ha-
bet, quæ
explana-
ri dicen-
do & in-
telligi co-
gitando
non po-
test.

Gregor.
Nyss. l. de
Hominis
opificio.
c. 15.

Solides
fonde-
mens de
la réalité
de l'uniō
de ces
deux ê-
tres.

& dans les réflexions précédentes je m'en suis convaincu à n'en pouvoir douter. Il me semble donc que pour découvrir en quoi éle consiste, je n'ai qu'à examiner sur quels fondemens je me suis persuadé de sa réalité: ils me fourniront aparemment ce que je cherche?

En éfet, l'un de ces fondemens est que mon esprit se sent tout autrement troublé de ce qui arive à ce cors, que de tout ce qui se passe dans tous les autres cors de l'Univers: car il n'arive presque nule altération & nul changement à ce cors, que mon esprit n'en soit averti par le plaisir, ou par la douleur; par des sentimens agréables ou desagréables: L'autre fondement est que ce cors est tout autrement soumis à mon esprit, que tous les autres cors de l'Univers. J'ai beau comander à ceux-ci, ou les prier de se remuer conformément

à mes desirs & à mes besoins : je ne trouve en eux qu'une immobilité, une résistance, & une inflexibilité désespérante : au lieu que le cors dont j'examine les rapports, respecte même jusqu'à mes desirs, & me rend maître si absolu de la plupart de ses mouvemens ; qu'à peine ai-je souhaité, que je le vois se remuer & se plier suivant mes souhaits. En un mot, les mouvemens qui arivent à ce cors, intéressent les sentimens de mon esprit ; & les pensées de mon esprit excitent des mouvemens dans ce cors : en falloit-il davantage pour conclure qu'il y avoit relation & correspondance entre ces deux êtres ? & le conclure sur de tels fondemens, n'est-ce pas le conclure d'une manière évidente & incontestable ?

Si donc l'union de deux êtres, n'est come je l'ai remarqué, que l'étroite corespondance qui se

Ele consiste dans une corepondance

192 DE LA CONOISSANCE

mutuelle
des pen-
sées de
l'esprit &
des mou-
vemens
du cors.

trouve entr'eux ; n'est-il pas évi-
dent, que ce qui forme la cores-
pondance de l'esprit & du cors,
est cela même qui forme leur
union ? & qu'ainsi l'union de l'es-
prit & du cors consiste dans une
corespondance étroite & mutuel-
le des pensées de l'esprit avec
les mouvemens du cors ; & des
ébranlemens de celui-ci avec les
pensées de celui-là ?

Voilà ce qui établit formèle-
ment une vraie aliance & une
société réelle entre deux êtres
si différens & même si opposés :
car de cête manière ces deux ê-
tres sont unis autant & aussi im-
médiatement qu'ils le peuvent
être. Ils ne peuvent être unis
par le raport des substances mê-
mes : puisque la substance étend-
ue & la substance pensante sont
tres-différentes. Ils ne le peu-
vent non plus par le raport des
mêmes manières d'être : puisqu'
ils n'en ont nule semblable ; &

qu'enfin ils n'ont rien de comun. Ils ne peuvent donc être unis que par le raport réciproque de leurs diverses modalités : & pourvû que ce raport soit tel, qu'elles s'excitent mutuèlement, ou que les unes acompagnent, ou suivent necessairement les autres; on ne peut douter qu'il n'y ait union entre les subitances. Or c'est ce qu'on remarque évidemment & constamment entre les manières de l'esprit & du cors : ils sont donc unis par-là aussi étroitement & aussi immédiatement qu'ils le puissent être.

Et ainsi cête union qui m'avoit paru d'abord si impénétrable, pour ne pas dire si impossible, me paroît présentement si aisée & si évidente, que je ne comprends pas coment elle ne saute pas aux yeux de tout le monde. Car enfin, qu'on y prêne garde, ce n'est point à force de raisonnement, ni de subtilités, que

194 DE LA CONOISSANCE

je l'ai amenée à ce point de vûë: ce n'est qu'en réfléchissant médiocrement sur ce que je sens, & ce que j'éprouve dans l'étendue de mon être. On ne peut pas non plus traiter cête découverte de simple conjecture, ou d'opinion probable: je ne devine point: je ne conjecture point: je n'opine point: je ne dis & ne produis, sur le chapitre de l'union de l'esprit & du cors, que ce que je trouve évidemment chez moi, & dans la sphère de mon être; & que ce que je suis sûr que chaque home trouvera aussi aisément dans le sien, pour peu qu'il veuille bien ouvrir les yeux de l'esprit, & se considerer avec quelque attention.

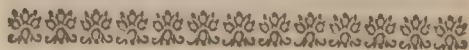
Pourquoi
cête u-
nion a
paru in-
explica-
ble à quel-
ques Pe-
res,

Mais d'où vient donc que cête union a paru si intelligible, si inexplicable, & si prodigieuse à quelques Peres? Ce n'est pas qu'ils n'aient aperçû cête correspondance que je viens de voir si

cla
pre
êtr
ma
bla
deu
par
par
me
ven
cor
rou
ex
des
mé
ex
esp
un
cor
len
re
l'es
sur
c'e
fer
j'a

clairement : mais c'est que comprenant fort bien comment deux êtres peuvent s'unir par leurs manières, lorsqu'elles sont semblables ; par exemple , comment deux gouttes d'eau s'unissent si parfaitement , parce que leurs parties conviennent dans les mêmes figures & les mêmes mouvemens : ils n'ont pû comprendre comment deux substances dont toutes les manières d'être sont extrêmement différentes les unes des autres , ont pû s'unir par les mêmes manières ; ni comment par exemple , une simple pensée d'un esprit créé pouvoit faire naître un mouvement dans un cors ; ou comment quelques legers ébranlemens de ce cors pouvoient faire naître de si vives pensées dans l'esprit. C'est ce qui a fait leur surprise & leur admiration ; & c'est ce qui doit également causer la mienne , jusqu'à ce que j'aie examiné qu'ele peut être la

196 DE LA CONOISSANCE
cause d'un éfet si prodigieux.
C'est ce qu'il faut réserver à de
nouvelles réflexions.



TROISIE'MES REFLEXIONS
*où l'on examine qu'éle est la cause
éfective , ou quel est l'Auteur de
l'union de l'esprit & du cors.*

Senti-
mens des
Philosofes
scholaf-
tiques.

SI je voulois m'en tenir au sen-
timent comun de la plupart
des Philosophes , j'aurois bien-tôt
terminé mes recherches ; puis-
qu'ils sont persuadés 1°. Qu'il ne
faut point chercher d'autre cau-
se de cête union , que la nature
même des choses. 2°. Qu'il y a
entre l'esprit & le cors une ex-
trême afinité. 3°. Que ce ne sont
que des êtres incomplets. 4°.
Qu'ils ont une essentiële relation
l'un avec l'autre. 5°. Que come
le cors exige l'influence de l'a-
me pour la plupart de ses fonc-

tions ; l'ame exige l'apui & les organes du cors pour exister & pour operer. 6°. Que l'ame a une merveilleuse inclination de s'unir au cors. 7°. Qu'êle en est la perfection & la forme, selon quelques-uns ; 8°. Que le cors (selon quelques autres) n'est visiblement que le moule de l'ame dans lequel êle se forme & trouve sa perfection. 9°. Qu'après cela il ne faut pas s'étonner si ces deux êtres s'unissent d'eux-mêmes, ni chercher d'autre cause éfective de leur union ; puisqu'ils n'ont besoin pour cela , que de l'action conservatrice du Créateur qui est comune à tous les êtres.

C'est ainsi que j'ai vû plusieurs Philosophes s'en expliquer ; & j'avouë qu'avant que j'eusse comencé à philosopher par moi-même, je m'acomodois assez de ces explications & de ces dénouemens. Mais le peu de réflexion

198 DE LA CONNOISSANCE
que j'ai fait jusqu'ici sur la nature de l'esprit & du cors, m'ont ôté tant de préjugés, & détrompé de tant d'illusions, que j'avouë qu'il ne me paroît nule solidité dans ces diverses explications philosophiques, & que je n'y remarque au contraire que de la fausseté.

On refuse ces sentimens.

Car premièrement, loin qu'on ne doive point chercher d'autre cause de l'union de l'esprit & du cors, que la nature des choses; c'est cête même nature qui me persuade qu'il faut une autre cause. J'ai reconu dans mes premières réflexions tant de distinction, tant de différence, & tant d'oposition entre les natures de ces deux êtres, que sur cête énorme différence, peu s'en est falu que je ne les aie crû inaliabes, & que je n'aie jugé leur union absolument impossible.

1^o. Quêles afinité, ou quêle relation peut-on donc trouver

entre ces deux êtres qui n'ont rien de commun ? qui ne sont, ni de même espèce, ni de même genre prochain, & qui ne conviennent que dans le degré d'être : je veux dire, qu'en ce qu'ils sont quelque chose de réel, & non pas un rien ? Si une si mince convenance suffit pour avancer qu'il n'y a point d'autre cause de l'union de ces êtres, que leur nature ; quels sont les êtres qui ne seront pas essentiellement unis les uns aux autres.

30. Mais, dit-on, ces êtres sont *incomplets* : ils ont donc par conséquent une essentielle relation l'un avec l'autre. Pures équivoques, ou faussetés grossières. Si par *êtres incomplets* on entend que chacun de ces êtres n'est pas l'homme entier, mais qu'il n'en est qu'une partie ; il faut convenir que l'esprit & le corps sont incomplets en ce sens. Mais si par *êtres incomplets* on prétend que

Que l'es-
prit & le
cors sont
par eux-
mêmes
des êtres
parfaite-
ment
simples.

l'esprit n'ait pas tout ce qu'il faut pour être un vrai esprit & une vraie substance pensante indépendamment du cors; ou que le cors n'ait pas tout ce qu'il faut pour être un vrai cors humain indépendamment de l'esprit; c'est de toutes les prétentions la moins aparente & la plus insoutenable: puisque la distinction de nos idées, qui nous marquent si juste cèle des êtres, nous apprend qu'on peut concevoir parfaitement l'esprit sans penser à aucun cors, & même en excluant tout cors: come au contraire on peut se former une idée claire du cors, sans penser à l'esprit, & même avec exclusion de tout esprit. Rien peut-il avoir plus l'air d'être complet?

40. De-là il est aisé de voir ce que je dois juger de ce qu'on ajoute que ces êtres incomplets ont une essentielle relation l'un à l'autre. Car il est vrai que si on

les prend dans l'état de leur union actuële, on ne peut pas douter qu'ils n'aient relation ; puis-que ce n'est même que dans cête relation & cête coreispondance que consiste leur union. Mais que cête relation leur soit essentiële : je veux dire , qu'êlè resulte de leur essence ; qu'à considérer ces êtres selon leur nature , & précisément en eux-mêmes , ils aient l'un avec l'autre une essentiële relation : c'est come je l'ai déjà tant dit , la plus chimérique prétention qu'on puisse se former.

Qu'ils
n'ont en-
tr'eux
nule re-
lation es-
sentiële.

5°. Je vois encore ce que je dois penser de ce que l'on dit que le cors exige l'influence de l'ame pour la plûpart de ces fonctions , & que l'ame exige l'apui & les organes du cors pour exister & pour operer. Car puisque ces deux êtres sont si diférens l'un de l'autre , que leurs idées s'excluent mutuèlement : il est évident qu'à les regarder précie-

Que nâ
le cors
n'exige
l'influen-
ce de l'a-
me pour
ses fonc-
tions : nâ

202 DE LA CONOISSANCE

l'ame
n'exige
l'influe-
ce du
cors
pour les
biennes,

sement en eux-mêmes, & selon leur nature; ils sont parfaitement indépendans l'un de l'autre dans leur être, dans leurs manières d'être & dans leurs fonctions: & qu'ainsi nul d'entr'eux n'exige la présence, l'apui, ou l'influence de l'autre pour exister ou pour operer.

Le cors a son existence & ses fonctions indépendamment de l'ame raisonnable. Cela paroît non seulement par l'exemple des bêtes, dont le cors presque tout semblable au cors humain, exerce parfaitement ses fonctions sans l'influence d'aucune ame raisonnable; mais aussi en ce que ces fonctions se passoient dans le cors humain, avant même que l'ame raisonnable y fut unie. Et certes l'ame n'ayant point d'autres actions ni d'autres influences que celle de ses pensées, je défie qu'on me dise de quelle influence peuvent naturellement être des pen-

sées pour des fonctions qui comme celles du cors ne consistent que dans des mouvemens ?

Tout de même l'ame raisonnable de sa nature, a si peu besoin du cors & de ses organes pour exister & pour operer , qu'il est certain qu'elle peut non seulement exister & vivre séparée du cors ; mais même exercer facilement & constamment dans cet état de séparation, les plus nobles fonctions par rapport aux plus éminens objets. Ce qui seul suffiroit pour persuader que son union avec le cors, ne lui est ni essentielle, ni une suite de son essence : puisque ce qui est essentiel est inamissible. Et certes je ne conçois pas comment la pensée & l'étendue étant aussi différentes qu'elles sont, on a pû s'imaginer qu'un esprit , dont toute l'essence ne nous est connue que par la pensée, eût besoin pour penser, du secours des organes du cors, c'est-à-dire, de quel-

que portion d'étendue figurée.

Fonde-
ment de
ces biza-
res ima-
gina-
tions.

Toutes ces bizarres imaginations ne sont venues que de ce que, sans considérer la nature de ces êtres, on n'a jété les yeux que sur leur état d'union actuelle: car come on s'est aperçû d'une part que l'ame avoit la direction de certains mouvemens dans le cors; & de l'autre, que le cors par quelques-uns de ses mouvemens, ou par le dérangement de certains organes, étoit quelquefois un obstacle aux fonctions de l'ame, on en conclu, 1°. Que l'ame raisonnable qui ne fait que penser, & qui ne fait rien que par la pensée, étoit la vraie cause non seulement de ces mouvemens dont éle n'a que la direction; mais aussi de tous ceux qui se passent dans le cors: & qu'ainfi éle faisoit le batement du cœur, celui des artères, la circulation du sang, la digestion, la distribution, la nutrition,

l'accroissement, &c. fonctions auxquelles il y a des millions d'âmes qui n'ont jamais pensé.

On a conclu en second lieu, que l'ame pour bien penser, avoit besoin des organes du cors : comme si la disposition de ces organes contribuoit & concouroit positivement aux pensées. Au lieu qu'il falloit simplement conclure que le dérangement des organes pouvoit être à l'ame une occasion de trouble dans ses fonctions : car il y a bien de la différence entre contribuer & concourir positivement à une fonction : & ne lui être pas un obstacle & un sujet de trouble. Un Avocat qui plaide actuellement une cause peut bien être troublé & interrompu par les clameurs de ses parties : mais il ne s'ensuit pas de-là que leur silence & leur retenue contribuë & concoure positivement à la force de son plaidoyer.

6°. Je comprends aussi peu ce

206 DE LA CONOISSANCE

Que l'ame con-
sideree
selon sa
nature &
indépen-
damment
de l'insti-
tution
qui la lie
au cors,
n'a nulle
inclina-
tion de
s'unir à
lui.

qu'on entend par cete merveil-
leuse inclination de s'unir au cors
qu'on attribue à l'ame. Je com-
prends bien que dans l'état de
l'union actuële, l'ame recevant
divers sentimens agréables à l'o-
casion de certains ébranlemens
du cors, éle peut bien sentir de
l'inclination à s'y unir de plus en
plus, & à entretenir & fortifier
même l'union. Mais que l'ame
considerée en éle-même selon sa
nature, & indépendamment des
loix établies par l'Auteur de son
union, quel qu'il soit, ait incli-
nation de s'unir au cors, substan-
ce qui lui est si inferieure &
d'une nature si différente, & mê-
me si oposée à la sienne; c'est ce
que je ne comprends pas qui puis-
se tomber dans l'esprit d'un ho-
me de bon sens.

7°. Ce sentiment ne peut être
fondé que sur la fausse idée qu'-
on se forme de l'ame; & sur ce
qu'on ne la regarde que come

une pure dépendance , & pure manière du cors. Je sai bien qu'on dit qu'êlé en est la perfection & la forme : Mais dans le fond , ces beaux termes ne marquent qu'une simple manière du cors : & ainsi c'est transformer en un vil & bas accident , une des plus parfaites substances que Dieu ait créés. N'est-ce pas lui faire bien de l'honneur , & s'en former une juste idée ?

8°. Ce n'est pas en avoir un sentiment différent, ni plus relevé , que de prétendre come les derniers Philosophes dont nous avons parlé , que le cors soit le moule de l'ame, dans lequel êlé se forme & trouve sa perfection : c'est seulement s'en expliquer plus bassement & plus indignement ; & il y a tant d'absurdités & de pauvretés en de pareils sentimens, que loin de s'efforcer de les refuter, leurs Auteurs ne méritent que d'être plaints. Loin

208 DE LA CONOISSANCE

donc de les suivre pour découvrir la cause éfectrice, ou l'Auteur de l'union de l'esprit & du cors : il me paroît que je ne puis mieux faire que de m'en éloigner. Mais par quêle voie pourai-je donc ariver où je tends ? c'est ce qu'il faudra rechercher dans de nouvêles réflexions.



QUATRIÈMES REFLEXIONS
sur le même sujet.

JE viens encore à la recherche de la cause éfectrice de l'union de l'esprit & du cors. Car enfin quêle sera donc cête cause ? ne se trouvera-t-êlle point dans la nature ? faudra-t-il pour la trouver, sortir de la sphère des êtres créés ? serai-je obligé de monter jusqu'au Créateur ? cela seroit embarrassant : car le comun

DE SOI-MEME. 209
des Philosophes regarde come un
crime d'avoir recours à Dieu
pour l'explication des éfets na-
turels.

Voïons donc : cherchons dans
toute la nature & dans toute l'é-
tendue des êtres créés , si nous
n'en trouverons point quelqu'un
qui ait pû faire l'aliance , ou
causer l'union dont nous sommes
en peine.

Chose étrange ! me voici tout
d'un coup à bout dans ma re-
cherche ; à peine ai-je jété les
yeux sur tous les êtres créés
dont j'ai conoissance , que je les
ai tous vûs réduits à deux clas-
ses ; cêles des esprits & cêles des
cors : & ni dans l'une , ni dans
l'autre , je ne trouve point ce
que je cherche.

Premièremment , come l'union
de l'esprit & du cors , & les loix
qui l'entretiennent sont visiblement
un ouvrage d'intelligence
& de sagesse , il est bien clair que

Que nule
creature
ne peut
être la
cause de
l'union
de l'esprit
& du
cors.

210 DE LA CONOISSANCE

les cors qui sont privés de l'une & de l'autre n'en peuvent être la cause.

Secondement, pour les esprits créés, il est vrai qu'ils ne manquent pas de ces perfections ; mais ce n'est pas assez pour produire cete union. Come elle se trouve entre des êtres de nature extrêmement différente , & en quelque façon oposée : il faut pour former cete union pouvoir surmonter l'éloignement & l'opposition des natures ; rapprocher des êtres d'une si grande distance ; établir quelque comunauté entre deux substances qui n'ont rien de comun ; & sans corrompre ou alterer leurs natures, établir une étroite aliance & une parfaite société entre deux êtres naturellement inaliabes, & pour ainsi dire infociabes : en un mot, il faut rendre réciproques des manières d'être tout-à-fait différentes, & faire que certains é-

branlemens du cors soient nécessairement accompagnés ou suivis de certaines pensées dans l'esprit, & qu'au contraire certaines pensées de celui-ci soient nécessairement suivies de certains mouvemens dans celui-là.

Or qui peut ainsi surmonter l'éloignement & l'opposition des natures, que le Maître & l'Auteur même de la nature ? qui peut découvrir les moyens d'établir une espèce de communauté, ou de comunion entre des êtres si différens, que celui qui seul est le lien de toutes les creatures ? qui peut inventer les loix d'une telle union, qu'une sagesse infinie ? & qui peut les mettre en execution, que le Tout-puissant ?

Qu'on ne me dise donc plus que ce n'est pas philosopher que de recourir à Dieu dans les explications des effets de la nature : ce seroit extravagance que de n'y pas recourir dans l'explication

Il n'y a
que Dieu
qui puisse
en être
Auteur.

Nécessité
de recou-
rir à Dieu
pour l'ex-
plication
des effets
qui ne re-
velent
que de sa
puissance.

212 DE LA CONOISSANCE

des éfets qui ne relevent essentiellement que de sa puissance & de sa sagesse. S'il ne s'agissoit que de quelque éfet particulier & ordinaire; par exemple, du dessechement d'un linge mouillé par le feu: je conviens qu'on auroit tort de recourir à la volonté de Dieu, & de dire que le linge se seche parce que Dieu le veut, & qu'il emploie sa toute-puissance à le secher: il faut aléguer la cause prochaine, & dire que les petites parties du bois qui se détachent par l'action du feu poussées avec violence contre le linge mouillé, en enlèvent peu-à-peu en vapeur toute l'eau qui s'y étoit atachée; & par consequent le laissent sec.

Mais lorsqu'il s'agit d'un éfet general & extraordinaire, d'un éfet qui passe les forces de tout ce qui nous est connu dans l'étendue de la nature (tel qu'est celui de l'union de l'esprit & du cors)

cors) ce ne seroit pas philosopher ,
que de ne recourir pas à l'Auteur
même de la nature : parce qu'a-
lors on se mettoit dans la neces-
sité de n'alleguer que des causes
chimériques d'un éfet tres-réel
& tres-parfait.

Me voici cependant frappé d'u-
ne pensée qui merite bien quel-
que réflexion. Car enfin , ne pou-
roit-on pas dire que l'esprit agit
sur le cors , en produisant en lui
des mouvemens ; & que le cors
agit sur l'esprit , en lui donnant
des idées ou des pensées : & qu'
ainsi il ne faut point chercher
d'autre cause éfECTRICE de cête
union que les vertus éficientes &
l'action réciproque de ces deux
substances l'une sur l'autre. J'ai
conu des Philosophes assez distin-
gués qui ne m'ont pas paru éloi-
gnés de cête pensée.

J'avouë cependant , que ni leur
suffrage , ni toute la couleur avec
laquelle êle s'offre à mes yeux , ne

214 DE LA CONOISSANCE
me la rend ni plus venerable, ni
plus recevable : au contraire ,
plus je le regarde, plus il m'y pa-
roît d'illusion & de fausseté.

Que l'a-
me ne
peut agir
sur le
cors par
son éfeca-
ce pro-
pte.

Car pour comencer par l'es-
prit, conçoit-on qu'un esprit créé;
je veux dire, un être qui ne fait
que penser, qui n'a point d'au-
tre action que sa pensée; & qui
d'ailleurs est si foible, si borné &
si impuissant, qu'il ne se sent pas
assez de force pour pouvoir ré-
pondre de sa conservation pen-
dant quelques momens : conçoit-
on, dis-je, qu'un telesprit puisse a-
gir come cause veritable sur un
cors, & y produire des mouve-
mens : les mouvemens sont des
manières d'être du cors : on ne
peut donc pas causer des mouve-
mens dans le cors sans agir sur
son être, & sans avoir la force
de le changer : est-il donc conce-
vable qu'un esprit qui n'a la for-
ce, ni de se conserver un seul
moment, ni de changer ses pro-

pres manières , ou de se causer de nouvelles sensations , ait le pouvoir de causer tous ces changemens dans un être aussi éloigné de sa nature qu'est le cors ?

Il est vrai (& voila ce qui fait illusion) que dès que l'ame veut que le bras soit mu , le bras est mu : mais une marque certaine que l'ame ne fait point ce mouvement come cause véritable ; c'est qu'elle ne fait pas même ce qui est nécessaire pour son execution. Il faut pour cela faire agir les muscles antagonistes auxquels le bras est attaché : pour l'action de ces muscles , il faut détacher du cerveau une certaine quantité d'esprits : entre un grand nombre de tuyaux qui aboutissent au cerveau , come au réservoir comun , il faut choisir ceux qui conduisent aux muscles des bras qu'on veut remuer ; faire ensuite couler les esprits par ces tuyaux ; & leur

Qu'elle ne
sçait pas
même le
moien de
produire
un seul de
ses mou-
vements.

216 DE LA CONOISSANCE
doner diverses secouffes suivant
les diverses agitations que l'on
veut produire dans le bras. Or
de tous ceux qui remuent les bras
avec le plus de facilité, qui sont
ceux dont l'ame fait & conoît
toutes ces choses ? de mille à pei-
ne en trouvera-t-on un ? Et n'est-
il pas ridicule d'attribuer à un ê-
tre qui n'agit que par intelligen-
ce, un éfet dont l'execution dé-
pend de plusieurs moiëns des-
quels il n'a pas la moindre co-
noissance ?

Que le
cors a
aussy peu
le pou-
voir d'a-
gir sur
l'esprit &
de lui
causer des
pensées.

Il ne se trouve pas moins d'ab-
surdité à attribuer au cors le pou-
voir d'agir sur l'esprit, de le mo-
difier, & de lui doner des pen-
sées & des idées. La plûpart des
raisons qui m'ont persuadé que
l'esprit ne peut agir sur le cors,
ont encore plus de force pour
me persuader que le cors qui est
si inferieur à l'esprit, ne peut a-
gir sur lui, changer son état, lui
doner de nouveaux sentimens,

de nouvêles pensées & de nouvêles idées.

Le cors n'agit que par ses mouvemens : or un mouvement n'est pas une idée ; & tous les mouvemens ensemble ne peuvent produire la moindre pensée. Le mouvement d'un cors n'est qu'un successif changement de place : or qu'un cors change de place tant que l'on voudra, il pourra bien en déplacer & en déranger d'autres ; je ne vois pas qu'à force de changer, il viêne ou à former une pensée ; je veux dire, qu'il viêne ou à se conoître lui-même, ou à produire une réalité capable de se conoître tèle qu'est la pensée : car chaque pensée est virtuellement réfléchie sur elle-même.

C'est donc une chose que je dois tenir pour constante, que l'esprit & le cors n'agissent point l'un sur l'autre come causes veritables ; je veux dire, par une é-

Qu'ils ne
sont par
raport
l'un à
l'autre ;
que des
causes
ocasionnées

les qui
déterminent l'efficacité de la puissance divine.

218 DE LA CONOISSANCE

ficace & une puissance qui leur soit propre : s'ils y agissent donc en quelque manière ; ce ne peut-être que par la puissance qu'ils empruntent des volontés du Createur : ce ne peut-être que come causes occasionêles qui déterminent l'efficacité de ces volontés : ce ne peut-être que parce que Dieu a bien voulu se faire une loi de joindre l'action de sa toute-puissance aux desirs impuissans de l'esprit, & aux mouvemens imbeciles du cors : & ce n'est qu'en ce sens que Dieu peut communiquer sa puissance aux creatures. C'est aussi en cête manière qu'on peut dire que l'esprit humain & le cors agissent l'un sur l'autre : & c'est même dans cête action réciproque prise en ce sens, que Dieu a établi leur union, leur alliance & leur correspondance par le moïen de certaines loix generales toujours efficaces. Ainsi par l'une de ces

loix, Dieu a voulu que mon bras fut remué dans l'instant que je le souhaiterois moi-même. Ma volonté détermine alors come cause occasionnelle l'efficacité de la volonté de Dieu; elle fait l'application de cete loi; & Dieu lui-même execute ce qu'il a réglé.

Dieu a voulu que j'eusse certains sentimens, dès qu'il y auroit dans mon cerveau certains ébranlemens d'esprits. Ces ébranlemens alors déterminent come causes occasionnelles l'efficacité des decrets divins; & Dieu obeit à ses propres ordres.

En un mot, Dieu a voulu que les modalités de l'esprit & du cors fussent réciproques: ses volontés sont efficaces & immuables. Voila ce qui fait l'union & la dépendance naturelle de l'esprit & du cors. *La relation mutuelle de ces modalités est come la forme de cete alliance, ou la cause formelle de cete union: & l'efficacité des*

*Causes
efficaces
& formelles de cete union.*

220 DE LA CONOISSANCE

volontés divines en est la cause éfectorice. Voila tout le mystere : & il n'y a que l'expérience sensible que nous avons de l'union de ces deux êtres ; & l'ignorance où nous sommes des opérations continuêles, mais insensibles de Dieu sur ses creatures , qui nous faissent imaginer d'autre cause de cête union.

Extrême
dépen-
dance où
nous so-
mes de
l'action
de Dieu,
dans tout
ce qui
nous ar-
rive dans
le cors ,
ou dans
l'ame.

Que cête découverte me donne de joie ! & que j'ai de plaisir de me voir dans une dépendance de Dieu beaucoup plus essentielle, & plus immédiate que je ne l'avois crû jusqu'à présent ? Je m'étois imaginé être cause veritable de la plûpart des mouvemens de mon cors , & maître absolu du jeu de ses organes : je m'étois figuré par exemple, que rien ne dépendoit plus de mon savoir faire , que le jeu des parties qui servent à la parole : & je vois présentement que je ne sai pas même exactement le dé-

tail & le nombre de ces parties ;
 & bien moins , les dispositions
 qu'êles doivent avoir , & les mou-
 vemens qu'on leur doit doner
 pour former le son de la voix ,
 le rendre plus ou moins fort ,
 plus ou moins aigu, ou grave , plus
 ou moins doux , ou aigre : & en-
 fin , que je sai aussi peu ce qu'il
 faut faire pour le rendre articu-
 lé & expressif , & pour pronon-
 cer sans hesiter , tout ce qui mé
 plaît. La varieté des paroles , des
 tons & des mesures rend ce dé-
 tail come infini : & cependant il
 a été un tems , que ne sachant
 absolument rien de tout ce dé-
 tail , je parlois avec encore plus
 de facilité que je ne fais présen-
 tement que j'en sai quelque cho-
 se. Tant il est vrai que Dieu seul
 qui fait parfaitement le détail de
 ces parties, en régle tous les mou-
 vemens dans l'instant même de
 mes desirs. C'est lui seul qui par
 les dispositions mécaniques qu'il

a mises dans la poitrine & dans les organes , repousse l'air qu'il m'a fait respirer , & qui dans le moment de sa sortie , en produit les vibrations & les secousses. C'est lui seul qui les répand au dehors , & qui dans le moment de son passage par la bouche , lui donne toutes les modifications & les déterminations propres à former la parole.

Tout de même , je m'étois imaginé que mes organes agréablement ou désagréablement remués par les objets sensibles , me faisoient part de leurs plaisirs & de leurs douleurs , en m'en donnant les sentimens ; & produisoient ainsi dans mon ame , ou par leur mouvement , ou par l'impression des qualités des objets sensibles , tous les sentimens agréables ou désagréables dont elle se sent frappée , & formoient enfin la plupart des pensées. Et je vois présentement , non seu-

lement que mon cors ne peut agir par son efficacité propre sur mon esprit ; mais aussi que tous les cors ensemble ne peuvent y produire un sentiment ou une pensée : & je conois enfin qu'il n'y a que Dieu & une puissance infinie qui puisse m'éclairer, me modifier, & me doner véritablement tous les sentimens dont je me sens frappé à l'occasion du choc des cors du dehors, & des ébranlemens du mien.

Et ainsi agité dans le cors, où touché dans l'ame, il m'est évident que je suis toujours sous la main de Dieu. Tous mes sentimens agréables ou désagréables, ne sont que des impressions de cête main : & come je ne suis jamais sans en porter quelqueune & dans le cors & dans l'ame ; si j'étois home de réflexion, je ne devrois jamais être un moment sans m'apercevoir de la présence de Dieu, sans sentir son action,

224 DE LA CONOISSANCE
& sans respecter sa main adora-
ble si incessamment appliquée à mes
besoins. C'est à quoi je prétens
deformais faire attention : & c'est
le fruit principal que je veux ti-
rer de ces dernières réflexions.

Mais, mon Dieu ! en préten-
dant ainsi faire honneur à l'être
souverain , ne le deshonoreraï-
je point ? n'est-ce point le rava-
ler que de l'assujétir ainsi à a-
vertir sans cesse l'esprit de ce
qui se passe dans son cors : ou à
faire jouer les ressorts du cors
dés que l'esprit le veut ? n'est-ce
pas demander à Dieu de conti-
nuels miracles ? & ne seroit-il
pas beaucoup plus digne de sa
sagesse (ainsi que le prétend un
illustre Philosophe*) d'avoir tout
d'un coup donné à l'esprit & au
cors la vertu & la force de se
modifier eux-mêmes par rapport
aux dispositions l'un de l'autre ?
c'est ce qu'il faut que j'examine
en de nouvelles réflexions.

* Mon-
sieur Lei-
bnits.



CINQUIÈMES REFLEXIONS

sur la maniere dont Dieu execute l'union de l'esprit & du cors.

JE l'avoué franchement : je trouve quelque chose de fort specieux dans la pensée dont je me senti frappé à la fin de mes dernières réflexions ; car on ne peut , ce me semble , imaginer que trois voyes d'exécuter l'union de l'esprit & du cors. * 1. Cêle d'une communication réciproque d'espèces & de qualités entre ces deux substances ; & cête voye s'appêleroit *voye d'influence*. 2. Cêle d'un surveillant perpetuel qui auroit à chaque moment soin de produire dans chacune de ces substances des impressions corespondantes à cêles qui se passeroient dans l'autre ; & cête voye pouroit se no-

* Tout ce qu'on rapporte de ce nouveau Systeme des réflexions est tiré de ce que M. Leibnitz en a donné. 1. dans le Journal des Savans de 1695. au mois d'Aouÿ.

2. du mē.
me Jour-
nal 1696.
au mois
de No-
vembre.
3. de
l'histoire
des ou-
vrages
des Sa-
vans.
1693. au
mois de
Juillet.

mer *voye d'assistance*. 3. Cēle de l'acord naturel & divinement préétabli, c'est-à dire, qui resulteroit précisément de la constitution de la nature que ces deux substances auroient reçue de Dieu dès le comencement ; à peu près comē celui qui seroit entre deux horloges fort exactes : & cēte voye pouroit s'appeler *voye d'harmonie préétablie*.

La premiere de ces trois voyes, qui est cēle qu'adopte la Philosophie vulgaire, m'a paru dans mes dernieres réflexions absolument insoutenable ; & j'ai si clairement conu que l'ame ne peut donner come cause veritable des mouvemens au cors ; ni le cors agir vraiment sur l'esprit en lui donnant des pensées ; qu'il m'est impossible de reconoître entre eux aucune vraie influence.

La seconde qui est cēle des causes occasionēles, m'a veritablement paru tres-solide & tres-

recevable : mais sans conter qu'ê-
 le rabaisse en quelque façon la
 divinité ; qu'ê-
 le la rend esclave
 de son ouvrage , & qu'ê-
 le ne fait
 agir Dieu que par miracles dans
 un éfet tout naturel ; La troisié-
 me voye n'est-ê-
 le pas infiniment
 plus simple & plus sage ; & ne
 marque-t-ê-
 le pas une intelligen-
 ce & une pénétration incompa-
 rablement plus grande dans le
 souverain ouvrier ?

En éfet , que conçoit-on de
 plus simple & de plus aisé que
 d'avoir d'abord doné à ces deux
 substances (l'esprit & le cors)
 une *nature*, ou *force interne*, par
 laquelle ê-
 les se modifient ê-
 les-
 mêmes , & produisent par ordre tous
 les changemens qui lui arrivent ; en
 sorte que tout leur naisse de leur pro-
 pre fond par une parfaite spontanei-
 té , & que ne suivant que leurs pro-
 pres loix qu'ê-
 les ont reçûes avec leur
 être ; ê-
 les s'accordent pourtant l'une
 avec l'autre come s'il y avoit entre

êles une influence mutuelle : ou come si Dieu y métoit toujours la main au de-là de son concours general ?

De cête maniere le cors humain , par exemple , ne faisant que suivre les loix de la machine corporêle , se trouvera prest à agir & à remuer ou la main , ou le pié ; non pas à cause que l'ame le voudra : mais précisément dans le moment qu'en vertu de ses propres loix , & de sa constitution naturêle , êle sera déterminée à le vouloir , ou à produire cet acte de volonté ; & qu'êle le produiroit éfectivement quand il n'y auroit au monde que Dieu & êle. Et au contraire les diverses pensées & les perceptions de l'ame se développant successivement en vertu de ses propres loix , *come dans un automate spirituel* , la perception de douleur lui arivera à point nommé dans le moment que le cors en vertu des loix mécaniques de la

matière , recevra un coup d'épée.

De-là on voit bien que cête maniere d'unir ces deux substances , & de rendre réciproques leurs modalités , renfermant la prévision du détail de tous leurs divers changemens , & l'établissement des loix qui doivent les produire dans un ordre propre à faire rencontrer chaque modalité de l'une , avec la modalité de l'autre qui lui convient ; on voit bien , dis-je , que cête voye renferme une intelligence & une sagesse infinie. En faut-il davantage pour la rendre recevable , & pour la faire préférer aux deux autres , come plus propre à honorer la sagesse & la puissance de l'être infiniment parfait ?

Mais que je prens facilement mon parti ? & qu'il est dangereux de ne regarder un Syllême que par un côté ! en éfet , à

230 DE LA CONOISSANCE
regarder celui-ci par un autre
endroit, un moment de réflexion
m'y fait entrevoir des difficultés
& même des impossibilités qui
meritent bien que je les exami-
ne, & que je les regarde de plus
prés.

Et 1°. Ou ces deux substances
ont été dès le commencement des-
tinées, préétablies & faites l'u-
ne pour l'autre ; de sorte que Dieu
leur ait doné une nature tèle qu'
il falloit pour établir entre éles
une parfaite corespondance ; &
en vertu de laquelle l'ame par
exemple eut une impression de
douleur précisément dans le mo-
ment que le cors devoit rece-
voir un coup d'épée en conse-
quence des loix mécaniques de la
matiere : ou bien sans avoir été
destinées l'une pour l'autre , é-
les ont reçu chacune à part, &
come si éle étoit seule avec Dieu,
une tèle nature , que venant en-
suite à exister en même tems ;

Êles se trouvent dans une exacte correspondance de leurs modalités.

Si c'est le premier : ce Système, à cet égard est peu différent de celui des causes occasionnelles : car de cête façon Dieu à l'occasion de la suite des mouvemens qu'il a prévûs devoir ariver au cors en consequence des loix de la nature qu'il lui a donnée, a destiné à l'ame une autre nature, des loix de laquelle devoient naître autant de diverses pensées pour répondre aux divers mouvemens du cors. Toute la différence qu'il y aura donc de ce Système à celui des causes occasionnelles des Cartesiens, sera que dans celui-ci c'est Dieu qui suivant les occasions des modalités de l'une de ces deux substances, produit immédiatement des impressions dans l'autre : au lieu que dans le nouveau Système, il ne produit ces impressions que mé-

diatement en ce qu'il a doné à ces substances des vertus & des forces propres à se les produire d'èles-mêmes chacune dans son propre sein.

Si c'est le second , & que ces substances n'aient nulement été faites l'une pour l'autre ; la suite des pensées & des perceptions que Dieu aura donées aux esprits ne sera nulement sage , mais purement capricieuse. Quêles sagesse en éfet & même quêles justice par exemple , de faire tout d'un coup passer une ame de la joye à la douleur par les seules loix de la constitution de sa nature , sans qu'èle ait meritè cête peine par aucune faute ? car quand Adam par exemple n'auroit jamais peché ; les douleurs que son ame a souffertes depuis sa faute , n'étant dans ce Systême qu'une suite naturêles de la constitution de son ame , l'auroient toujourns également tour-

menté. Qu'il y auroit de choses à dire là-dessus par rapport à la Religion !

2°. Mais quelque parti que l'on prène dans cête alternative ; comme l'Auteur de ce Systême veut toujours que ce soient ces substances qui par leurs propres forces se modifient êles-mêmes , & qui par je ne sai qu'êl *spontanéité* produisent tous les changemens & tous les sentimens qui leur arrivent : il ne paroît pas bien si cête production est libre ou nécessaire dans la substance intelligente. Si êle est libre , & que ce soit librement que l'ame , par exemple , se donne ses sentimens ; coment s'en done-t-êle de si desagréables & de si douloureux ? quel plaisir prend-êle à se tourmenter êle-même ? si au contraire tous ces changemens lui échapent par un ordre nécessaire , en vertu de la constitution de sa nature , sans qu'êle puisse

les empêcher quelques désagréables qu'ils soient ; ou est la sagesse de Dieu de faire ainsi passer cête ame sans cause, ni sans raison par cête varieté infinie : mais bizarre & capricieuse de pensées , de sentimens & de perceptions ?

3°. De plus, cet ame n'est donc point libre. Et en éfet il ne paroît pas que la liberté des esprits puisse subsister dans ce Sytème quoiqu'en dise l'Auteur. Il est vrai qu'il prétend y trouver cet avantage, qu'au lieu de dire que nous ne sommes libres qu'en aparence & d'une maniere suffisante à la pratique ; comme plusieurs personnes d'esprit ont crû ; il faut dire plutôt que nous ne sommes entraînés qu'en aparence ; & que dans la rigueur des expressions Metaphisiques nous sommes dans une parfaite independance à l'égard des influences de toutes les autres creatures. * Mais après tout , il ne paroît pas qu'il reconoisse dans l'ame une vraie liberté : car 1°.

* Dan: le
Journal
des Sa-
vans de
1691. 4.
d'Août.

il dit qu'il ne depend pas d'ele de se
doner toujours les sentimens qui lui
plaisent : puisque les sentimens qu'ele
aura , ont une dépendance de ceux
qu'ele a eus. *

* Dans sa
lettre à
l'Auteur
de l'his-
toire des
Savans au
mois de
Juillet
1698.

2°. Il ajoute que l'état présent
de chaque substance est une suite na-
turel de son état précédent. * Or une

* Ibid.

suite naturele d'un état préce-
dent est une suite necessaire.

3°. Il dit enfin que chaque percep-
tion précédente a de l'influence sur les
suivantes conformément à une loy
d'ordre qui est dans les perceptions co-
me dans les mouvemens. * Or la loy

* Ibid.

des communications des mouve-
mens est necessaire. Donc l'in-
fluence des perceptions préce-
dentes sur les suivantes est aussi
necessaire.

4°. Quand on conviendrait
absolument de la possibilité de
ce Systême ; on ne pourroit au
moins ne pas voir que ce n'est
point celui que Dieu a suivi ; &
qu'il a vraiment établi celui des

236 DE LA CONOISSANCE
causes occasionnelles : car , par
exemple , lors qu'un home re-
çoit un coup d'épée ; je veux que
l'on puisse dire que ce n'est pas
à cause de ce coup , ni à son o-
casion que l'ame ressent de la
douleur ; mais qu'en conséquen-
ce de ses propres loix , elle l'au-
roit sentie précisément dans ce
moment , quand il n'y auroit eu
que Dieu & elle ; peut-on dire de
même quand un home devient
fou , que ce n'est pas à cause du
renversement qui s'est fait dans
son cerveau que son esprit extra-
vague ? peut-on nier que ce ne
soit à cause du dérèglement des
esprits animaux causé par l'excès
du vin , que l'esprit d'un home
yvre n'a plus que des pensées dé-
rangées , bizarres , & insolentes
&c ? & est-il vrai-semblable que
de pareilles extravagances ne
soient que des suites naturelles de
la constitution de cete ame ; &
qu'elle ne fasse en cela , que se
conformer

conformer aux loix de la nature que Dieu lui a donées ? que cela feroit d'honneur à sa sagesse ! Digne spectacle de l'être infiniment parfait , qu'une ame qui sort de ses mains avec une nature qui la met dans une vraye nécessité d'extravaguer les soixante & quatre-vingt années , & peut-être même toute l'éternité : puisque ce qui naît de la nature & de l'essence d'une chose doit durer autant que cête chose. Ne seroit-ce pas visiblement rendre Dieu auteur de ces desordres ? & un tel Systême lui feroit-il bien de l'honneur ?

J'en dis à peu près autant de ce qui se passe dans le cors. Quand un home prend & mange un morceau de pain ; je veux qu'on puisse dire que sa volonté n'a nule part à ces mouvemens , & que ce n'est point parce qu'êle le veut & qu'êle l'ordone que le cors les execute ; mais

qu'en vertu des loix mécaniques il étoit de lui-même déjà tout disposé à les executer lors que l'ame en a eu la volonté ; & qu'il les auroit effectivement executés quand il n'y auroit point eu d'ame au monde ; en peut-on dire autant de l'action d'écrire ; & peut-on soutenir avec quelque couleur que ce n'est pas par la direction de l'esprit & par le comandement de la volonté que se font les divers mouvemens qui sont nécessaires pour former les divers caracteres des lêtres ; & que dans le tems par exemple que je me suis appliqué à écrire ces réflexions contre le nouveau Systême , ma main en vertu de ses propres loix & de sa constitution naturêle , étoit déjà toute disposée à former d'êllemême tous les divers mouvemens nécessaires pour exprimer sensiblement mes pensées ; & qu'êlles auroit effectivement formés

quand il n'y auroit point eu d'ame ? n'est-il pas visible que cette prodigieuse diversité de mouvemens si réguliers en un sens , & si bizarres en un autre , ne peut venir des loix generales des mécaniques ? & qu'ainsi il faut que le cors à cet égard dépende de la direction & de l'empire de l'ame ?

5°. Ce Systême suppose que Dieu a donné à chacune de ces substances , je veux dire à l'esprit & au cors , des loix en vertu desquelles tout ce qui lui doit ariver se développe successivement indépendamment de l'influence de toute autre creature. Mais qui est-ce qui regle l'exécution de ces loix ? Sont-êles sages ? & si êles le sont , ces substances les suivent-êles ? voyons. Une de ces loix est , selon tout le monde , que les êtres tendent d'eux-mêmes à leur conservation , & fuient du moins méca-

240 DE LA CONOISSANCE
niquement, tout ce qui va à les
détruire, la sagesse de Dieu le de-
mande ainsi. Et cependant on voit
des cors qui se jètent dans les
flâmes, qui se précipitent, qui
se coupent par morceaux. On
voit des esprits qui vivent per-
petuëlement dans les douleurs &
dans les amertumes. Plaisante
loy que cèle par laquelle dans le
tems qu'une ame est appliquée à
un raisonnement abstrait sur la
Religion, ou à contempler la
divinité, éle se trouve saisie d'u-
ne vive douleur qui lui fait lâ-
cher prise & abandonner son su-
jet ! Sage loy que cèle par la-
quèle une ame appliquée à témoi-
gner son amour à Dieu, se trou-
ve surprise d'une pensée de blas-
phème, & portée par là à la
haine de ce divin objet auquel
éle vouloit faire sa cour ! on ne
voit donc là rien de sage, rien
de réglé, rien de digne de Dieu;
& ce Systême qui d'abord m'a-
voit ébloüi par je ne sai quel air

de simplicité & d'uniformité ,
me paroît présentement si dislo-
qué, si ruineux & portant à faux
par tant d'endroits, que malgré
toute l'étenduë d'esprit de son
illustre Auteur, je le croi pré-
sentement insoutenable.

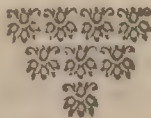
6°. Mais un dernier endroit
par lequel il me paroît le plus
porter à faux , & qui est pour-
tant le plus capital & le plus fon-
damental dans le Sytème, c'est
la suposition d'une certaine na-
ture agissante, d'une puissance,
d'une force, d'une énergie distin-
guée de la puissance de Dieu,
en vertu de laquelle les êtres
produisent par ordre tous les change-
mens qui leur arivent, en sorte que
tout leur naisse de leur propre fond
par une parfaite spontanéité : car
cète suposition est directement
contraire à la foiblesse & à la
dépendance essentiële à la crea-
ture, & à la puissance souve-
raine essentiële au Createur.

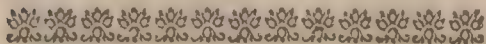
242 DE LA CONOISSANCE

C'est une fausse idée que de s'imaginer qu'il soit indigne de Dieu de s'affujétir à agir à tous momens dans ses creatures , & à produire par lui-même tous les changemens qui leur arivent. Come rien ne marque mieux la dépendance infinie de la creature, & la souveraineté & l'étendue de la puissance du Createur, rien ne lui est plus honorable ; & ce n'est point lui demander de perpetuels miracles, que de lui faire ainsi produire toutes les impressions qui arivent à l'esprit & au cors : puisqu'il ne le fait qu'en conséquence de certaines loix generales & ordinaires , & que les miracles ne sont que des exceptions de ces loix.

Enfin il me paroît que faire une perfection à Dieu de se défaire de sa puissance pour la communiquer aux creatures, c'est le dépouiller d'une perfection es-

sentiële & incomunicable pour en faire part à la creature. En un mot, c'est apuyer un Systême sur des idées contradictoires & chimériques ; étant certain que Dieu fait tout ce qui se passe de réel à tous momens dans ses creatures ; & qu'il n'y a que lui qui puisse agir en êles, & produire leurs changemens come cause veritable. Je me souviens d'avoir un écrit de la façon d'un d'un de mes amis, où ces verités sont prouvées & clairement démontrées par la méthode des Geometres. Il faut que je le relise au premier jour pour me fortifier de plus en plus contre le faux brillant de ce nouveau Systême.





SIXIÈMES REFLEXIONS

sur le detail de l'union, de l'esprit & du cors, où l'on examine par quèles modalités ou quèles parties ils sont particulièrement unis.

L'Union de l'esprit & du cors ne consistant, come je l'ai remarqué, que dans la correspondance réciproque de leurs modalités, il me paroît, à consulter que mon experience, que l'esprit est & n'est pas uni à tout le cors : & que le cors est, & n'est pas uni à tout l'esprit, si cela se peut dire.

Que l'esprit est uni passivement à tout le cors ; mais non pas activement.

L'esprit est uni à tout le cors : parce que le cors n'a nule partie, qui par ses mouvemens ne puisse exciter certaines pensées dans l'esprit. L'esprit n'est pas uni à tout le cors : parce que le cors a tres-peu de mouvemens qui soient

soûmis à la volonté de l'esprit. En éfet, il en a de trois sortes: les uns en sont parfaitement indépendans, come la toux, le vomissement, le baillement, le hoquet, l'éternuement, le mouvement du cœur & des artères, celui du chile & du sang.

Les seconds peuvent bien être quelque peu moderés, ou même suspendus pour quelque tems: mais non pas régis d'une manière absolüe, ni suspendus pour long-tems: tels sont le sommeil & la veille, la respiration, l'ouverture des yeux, les mouvemens des intestins & de la vessie, &c.

Les troisièmes come le mouvement de la tête, de la langue, des mains & des piés, &c. sont à la verité absolument soûmis à l'empire de l'esprit: mais il faut pour cela qu'il ne se trouve, ni dans les nerfs, ni dans les esprits, aucun obstacle à cete soumission: car on voit tous les jours des gens

246 DE LA CONOISSANCE
à qui la tête & les mains trem-
blent malgré eux. Je vois donc
clairement que l'esprit est, & n'est
pas uni à tout le cors. Mais peut-
on voir clairement une contra-
diction : & n'en est-ce pas ici une
formêlée. J'avouë qu'êlé m'a d'a-
bord surpris : mais un moment de
réflexion m'a bien-tôt fait voir
que le terme d'union n'est pas pris
en même sens dans les deux par-
ties de ces propositions ; & qu'il
est pris passivement dans l'une, &
activement dans l'autre. Il est
vrai que l'esprit est uni passive-
ment à tout le cors : parce que ce-
lui-ci n'a nule partie, du mou-
vement de laquelle l'esprit ne
puisse recevoir quelque impres-
sion, quelque passion. Et il n'est
pas vrai que l'esprit soit uni acti-
vement à tout le cors, parce que
le cors a un fort grand nombre
de parties sur lesquelles l'esprit ne
peut agir, & un fort grand nom-
bre de mouvemens que l'esprit

ne peut ni arrêter, ni moderer.

C'est à-peu-près en la même manière qu'on peut dire que le cors est uni à tout l'esprit, & qu'il n'est pas uni à tout l'esprit.

Car il est vrai que le cors est uni activement à tout l'esprit; puis-que l'esprit étant, come je l'ai remarqué dans mes premières réflexions, parfaitement indivisible; le cors ne peut le toucher en nule manière, qu'il ne le touche tout entier.

Que le cors est uni activement à tout l'esprit, mais non pas passivement.

Et il n'est pas vrai que le cors soit uni passivement à tout l'esprit; parce que l'esprit a plusieurs pensées, come les pures intellections, les pures joies, dont le cors ne reçoit nule impression du moins sensible. Et ainsi l'esprit est uni passivement à tout le cors: mais le cors n'est pas uni passivement à tout l'esprit.

Et au contraire, le cors est uni activement à tout l'esprit: mais l'esprit n'est pas uni active-

248 DE LA CONOISSANCE
venient à tout le cors.

Que le
cors agit
beaucoup
plus sur
l'esprit,
que l'es-
prit n'a-
git sur le
cors.

Et de-là il paroît que le cors agit beaucoup plus sur l'esprit, (agit, dis-je, à la manière que je l'ai expliqué dans les précédentes réflexions) que l'esprit n'agit sur le cors : puisque le cors agit de tout lui-même sur tout l'esprit, & que l'esprit n'agit que par une partie de lui-même (si cela se peut dire ainsi) sur une partie du cors.

Mais il faut voir de plus si l'esprit est uni également, je veux dire aussi immédiatement & aussi étroitement à toutes les parties du cors : ou s'il y en a quelque dans laquelle il réside d'une manière singulière. Et il faut de plus examiner si le cors est uni à l'esprit également par toutes ses modalités & ses perfections : ou s'il y en a quelques-unes qui rendent cête union plus étroite.

Quant au premier, il me paroît déjà bien clair qu'il ne s'a-

git ni d'une proximité de lieu entre l'ame & les parties du cors, ni d'une résidence locale dans aucune de ses parties. L'ame n'aïant nule étendue; il est visible qu'à proprement parler elle n'a nule situation dans les parties du cors; & qu'en un mot, elle n'est ni dehors, ni dedans le cors: l'ici, ou le là ne convenant pas plus à l'ame ni aux autres esprits, que la rondeur & la quarure; & c'est pour le dire en passant, à quoi l'on ne prend pas assez garde. Il n'en est pas *d'être dans le lieu*, come *d'être dans le temps*. Celui-ci convient à tous les êtres, esprits & cors: car pour cela il suffit qu'ils aient quelque durée après avoir été créés; mais être dans le lieu ne convient qu'aux cors. Les esprits à parler exactement ne sont nule part. Si l'on prenoit bien cela, on se délivreroit aisément de beaucoup de difficultés sur le lieu des esprits &

Que les
esprits ne
sont
point
dans le
lieu.

250 DE LA CONOISSANCE
sur l'immensité de Dieu : du
moins ne tomberoit-il jamais
dans la pensée que *la substance*
divine dût être étendue , ou répar-
duë par tout dans le monde & au-
delà.

Il ne s'agit donc que de sa-
voir si l'ame exerce ses fonc-
tions actives & passives immé-
diatement dans toutes les parties
du cors : par exemple si èle sent
de la douleur au pié , la saveur
sur la langue , le son dans les
oreilles , les couleurs dans les
yeux , &c. Sur cela j'avouë que
j'ai peine à croire que mon ame
n'exerce pas ses fonctions im-
médiatement dans toutes les par-
ties du cors : car sans conter que
j'ai remarqué dans les réflexions
précédentes , que son union a-
vec le cors est immédiate ; l'ex-
perience m'apprend que je rapor-
te tout naturellement mes senti-
mens à ces parties , & que je
sens la douleur & le plaisir , le

froid & le chaud, &c. come dans les diverses parties de mon cors. Or ce raport étant une espèce de jugement naturel, qui ne peut venir que de l'Auteur de la nature ; il n'y a nule aparence qu'il soit faux.

Cependant je me souviens que de pareils jugemens m'ont déjà engagé dans l'erreur : car j'ai autrefois jugé, non seulement que mon ame sentoit dans les diverses parties de mon cors ; mais même, que ces diverses parties sentoient êles-mêmes le froid & le chaud, le plaisir & la douleur : & j'ai parfaitement reconnu dans mes premières réflexions la fausseté & l'illusion de ces jugemens. Qui m'assurera donc que je me trompe moins dans celui que je fais, que mon ame sent immédiatement dans toutes les parties du cors ? ce dernier jugement pourroit bien être semblable au premier. En éfet, j'ai

Que l'ai
me n'exerce pas
ses fonctions immédiatement
dans les diverses parties du cors

quelquefois éprouvé qu'aïant fait une forte ligature entre la tête & quelques parties de mon cors, je pouvois piquer ces parties au deffous de la ligature & les bleffer même jusqu'à en faire sortir le sang, sans en recevoir nulle douleur, & sans que mon ame en sentît rien. Cela n'est-il pas décisif, & ne fait-il pas voir clairement que si mon ame résidoit, ou exerçoit ses fonctions immédiatement dans les parties du cors, la ligature ne l'empêcheroit pas de sentir les mauvais traitemens qu'on leur feroit ?

De plus je fai par l'expérience d'un grand nombre de personnes (ainsi que je l'ai remarqué ailleurs) que nous pouvons sentir de la douleur dans des parties de nôtre cors que nous n'avons plus, & que le fer ou le feu a enlevées. Rien peut-il faire mieux voir d'une part la

foiblesse du fondement sur lequel j'ai jusqu'ici jugé que mon ame sent immédiatement dans les diverses parties de mon cors : & de l'autre, la fausseté de ces jugemens par lesquels je raporte mes sentimens à ces parties ? Mais où sera donc mon ame , où résidera-t-êlé , ou , pour parler plus juste, dans qu'êlé partie exercera-t-êlé immédiatement ses fonctions ? les raisons que je viens d'aléguer me donent de grands soupçons que ce ne peut être que dans le cerveau : car faites à un bras si haut qu'il vous plaira cêté violente ligature dont j'ai parlé , vous ne sentirez rien au dessous, pendant que le sentiment sera tres-vif au dessus : ce sentiment vient donc de plus haut. Tout de même , puisque ce n'est pas dans un bras coupé & qui n'est plus, que mon ame sent la douleur , il faut donc qu'êlé la sente plus haut. Mais j'entrevois

Qu'êlé
les exerce
unique-
ment
dans le
cerveau.

254 DE LA CONOISSANCE
d'autres raisons qui me paroissent absolument décisives.

Si sans faire mourir un home on pouvoit lui couper la tête, come on lui couperoit les bras & les jambes, on sauroit par bien des experiences si c'est immédiatement dans la tête ou dans les autres parties que l'ame exerce ses fonctions: car si ces autres parties demeuroident alors sans sentiment, ce seroit une preuve incontestable que l'ame n'exerce que dans le cerveau les fonctions de sentir.

Mais il ne faut couper la tête à personne pour s'éclaircir de ce fait: il ne faut que trouver le moïen de blesser considérablement le cerveau, & observer ensuite ce qui arivera. Qu'on lui cause seulement le délire ou quelque vertige violent: on est sûr par-là d'ôter aux autres parties tout sentiment. Que dis-je blesser le cerveau? le sommeil seul qui

ne fait que le fermer & qu'interrompre la communication qu'il a avec les autres parties par l'entremise de quelques filets ou de quelques tuyaux, suspend tous les jours le sentiment à ces parties. Ne sont-ce pas des preuves incontestables, que ce n'est que dans le cerveau & non dans ces parties que l'ame exerce immédiatement ses fonctions ?

Cela est si vrai que sans blesser le cerveau, ni sans lui causer le sommeil, pourvû qu'on trouve le moïen, ou par quelque obstruction dans les nerfs, ou par quelque violente ligature, d'empêcher la communication que les autres parties ont avec lui ; on est sûr d'ôter le sentiment à ces parties.

Tout cela me fait clairement voir non seulement que l'ame ne réside immédiatement que dans le cerveau, mais même qu'elle n'a son siège immédiat que dans la

Comment
l'ame
n'ayant
son siège
que dans
le cer-
veau, est
informée

256 DE LA CONOISSANCE

sur le
champ
de tout
ce qui se
passe
dans les
autres
parties
du cors.

partie du cerveau qui est la source des nerfs : que ce n'est que là qu'êlé exerce immédiatement ses fonctions de sentir : qu'êlé est informée de tout ce qui se passe dans le cors , & que par les divers ordres qu'êlé lui donne, êlé pourvoit à sa conservation. Car ces nerfs étant répandus sans interruption depuis cête partie principale, qu'êlé qu'êlé soit, jusqu'aux extrêmités des organes ; je conçois aisément la relation que ceux-ci peuvent avoir par leur entremise , non seulement avec cête partie , mais aussi avec l'ame ; & la relation que l'ame peut pareillement avoir par-là avec ces organes. Car je vois premièrement coment ces nerfs étant bandés pendant la veille , peuvent servir à transmettre en un moment les plus foibles mouvemens dont ils sont agités jusqu'à cête partie principale. 2°. Comment les diverses agitations de

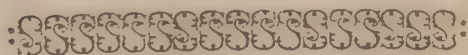
cête partie peuvent exciter immédiatement dans l'ame qui y réside divers sentimens. 3°. Comment ces divers sentimens peuvent l'avertir des changemens qui arivent aux diverses parties du cors; servir à lui faire distinguer ceux qui lui sont nuisibles d'avec ceux qui lui sont utiles, & la mètre ainsi en état de veiller à la conservation des parties de ce cors; ce qui est la fin de sa situation immédiate dans cête partie.

Dans un sentiment si bien démontré, je ne sens qu'une peine dont j'ai déjà insinué le fondement: c'est que ce sentiment semble détruire ce que j'ai établi come une verité dès le commencement de mes réflexions; savoir que l'union de l'esprit & du cors est immédiate. Mais que je suis bon de me laisser ébloüir par cête aparence de difficulté! N'est-il pas certain que tout ce

258 DE LA CONOISSANCE
que j'ai prétendu dans l'établif-
sement de cête derniere verité ,
n'a été que l'exclusion d'un mi-
lieu étranger entre l'esprit & le
cors : come de ces *entités unissan-*
tes , ou de quelqu'autre sembla-
ble chimère ? & n'est-il pas visi-
ble que les nerfs & les esprits a-
nimaux qui sont les parties qui
unissent les organes du cors a-
vec le cerveau & avec l'ame , ne
sont nulement un milieu étran-
ger , ni différent de ces organes.

En éfet , êles mêtent si peu
d'interruption entre ces organes
& le cerveau, ou l'ame, que dans
le moment que l'ame agit sur le
cerveau , le contrecoup se fait
sentir dans ces organes : & qu'
au contraire dès que les organes
exterieurs sont ébranlés ; le con-
tre coup s'en fait sentir dans le
cerveau & dans l'ame. Ceux qui
feront réflexion qu'on ne peut
tirer ou pousser un bâton par un
bout qu'on ne le tire , ou qu'on

ne le pousse par l'autre, n'auront pas de peine à concevoir ce que je dis ici. Et de-là il est visible que l'esprit de l'homme a son siége dans le cerveau beaucoup plus noblement & plus avantageusement qu'un Roi n'a le sien dans la capitale de son Roïaume. Car quoique sans se remuer ce Roi envoie ses ordres à ses sujets, & reçoive les nouvelles de tout ce qui se passe dans ses Etats : il est néanmoins certain que ses ordres ne sont pas exécutés dans les Provinces éloignées au même instant qu'il les donne ; & qu'il n'est pas informé de ce qui se passe dans son Roïaume, au même moment qu'il se passe. Au lieu que dès que l'esprit parle, les parties du cors les plus éloignées, come les mains & les piés lui obéissent ; & qu'il est informé sur le champ des moindres changemens qui arivent aux parties les plus éloignées.



SEPTIÈMES REFLEXIONS

*par qucles sortes de pensees l'esprit
est particulièrement uni au cors.
Sagesse de Dieu dans les loix de
cete union.*

DE deux sortes de pensées dont mes réflexions précédentes m'ont appris que mon esprit est capable ; je m'aperçois que les unes ont infiniment plus de part que les autres à son union avec le cors.

En éfet, il a des pensées ou des perceptions pures & distinctes : come la conoissance & l'amour de la verité, de la justice & de la sagesse : ces joies & ces tristesses purement intellectuêles, dont il ne lui revient nul nouveau penchant pour le cors, & dont aussi il ne revient au cors
nule

nule nouvêlé impression , du moins qui soit sensible , ainsi que je l'ai déjà remarqué.

Mais il a aussi des pensées obscures , confuses & sensuêles , dépendemment des sens & de l'imagination ; come la perception de la douleur , de la chaleur , de la froideur , & toutes nos autres sensations qui le lient au cors d'une manière si étroite , si aveugle & si stupide qu'elles l'incarnent en quelque façon. En éfet , quoique le sage Auteur de cête union ne lui imprime ces perceptions sensuêles, ou ces sensations , qu'à l'ocasion des divers mouvemens qui se passent dans son cors , & que pour l'avertir des divers changemens qui lui arivent. Il conoît si peu par-là quels sont ses mouvemens, qu'il n'aperçoit ces changemens, que come quelque chose de fort différent du mouvement : & qu'il attribué même ses propres sensa-

Que l'ég-
prit est
uni au
cors
beaucoup
plus é-
troite-
ment par
ses pen-
sées con-
fuses que
par les
distinc-
tes.

262 DE LA CONOISSANCE
tions & ses perceptions aux di-
verses parties du cors où ces
changemens se passent. Et ainsi
lorsqu'on me saigne, quoique la
lancete ne fasse visiblement qu'
ébranler & diviser quelques par-
ties d'une de mes veines ; mon es-
prit n'aperçoit ce changement ,
ni come ébranlement , ni come
division de parties : mais simple-
ment come une douleur cuisan-
te qu'il attribué à la partie pi-
quée : mais douleur qui l'apli-
que si aveuglément à cête par-
tie, qu'il se confond avec èle,
qu'il se prend pour èle, ou qu'il
la prend pour lui-même.

Il est donc visible que l'esprit
par ces perceptions confuses, est
tout autrement uni au cors que
par ses autres fonctions ; car ce
que l'on sent non seulement co-
me associé avec le cors , mais
aussi come *dans le cors, pour le cors,*
& *à la place du cors,* produit l'u-
nion la plus forte & la plus é-

troite qu'on puisse imaginer entre deux êtres si diférens. Or il est certain que c'est ainsi que se font la plûpart des changemens qui arivent au cors humain. Ce sont là tous faits incontestables, & que je sai par une experience aussi ancienne que l'union des deux êtres dont je suis composé.

Je trouve cependant en ceci un vrai sujet d'embaras : car je ne vois pas bien coment on peut sur cela justifier la sagesse de l'Auteur de mon être.

En éfet s'il ne done à l'esprit ces perceptions sensibles que pour l'avertir des changemens qui arivent au cors, & le mettre par-là en état de pourvoir à ses besoins & à sa conservation, ainsi que je l'ai déjà remarqué ; & que ce soit même à ce dessein qu'il a établi le siège de l'esprit dans le cerveau, come dans la partie, où par l'entremise des

264 DE LA CONOISSANCE
nerfs qui de-là se répandent dans
tout le cors, il pouvoit être plus
facilement & plus promptement
informé de tout ce qui s'y passe:
N'eût-il pas été plus à propos
de l'en informer par des idées
claires & distinctes, que par des
perceptions confuses qui ne ser-
vent presque qu'à le précipiter
en mille erreurs ? Car enfin, d'où
vient que j'attribuë faussement la
déléctation & la douleur aux di-
verses parties de mon cors ? d'où
vient que je répans aussi fausse-
ment, à ce que l'on prétend, les
odeurs & les saveurs sur les ob-
jets de dehors ? c'est que je sens
cêles-là come dans mon cors, &
cêles-ci come dans les cors de de-
hors. Et ainsi il se trouve que
j'aperçois come dans les cors ce
qui n'y est pas, & ce qui n'y peut
être : & que je n'aperçois pas ce
qui y est. Peut-on tomber dans
de plus grossières illusions, & com-
ment les ajuster avec la sagesse

de Dieu qui en est l'Auteur ?

Qu'il est dangereux de ne regarder les choses que d'un côté ! A ne considérer cête conduite de Dieu que par les endroits que je viens de marquer , peu s'en faut que je ne blasphême contre sa sagesse adorable. Mais je ne trouve dans cête conduite rien que d'infiniment sage, dès que je la regarde du bon côté.

En éfet, les cors de dehors agissans, & faisans sans cesse des impressions sur le mien ; étoit-il à propos que Dieu m'avertît par des idées claires & distinctes des mouvemens qui se passent & dans ces cors & dans le mien ? n'est-il pas visible que ce détail de mouvemens, je dis même de ceux qui se passent en un seul jour, & les rapports qu'ils ont entr'eux étant come infinis, ç'eût été trop partager & trop occuper la capacité d'un esprit borné, que Dieu n'a fait que pour s'occuper de ses

Sagesse de
Dieu
dans cête
conduite.

266 DE LA CONOISSANCE

infinies perfections : & n'étoit-il pas à propos qu'il m'en avertît d'une manière plus courte , & qui partageât moins mon application ?

D'ailleurs les changemens qui arivent à mon cors par l'impref-
fion de ceux de dehors , n'étant que des mouvemens qui ne difé-
rent que du plus au moins ; il étoit cependant nécessaire afin que l'ame en fût avertie d'une manière qui l'interessât & qui l'appliquât à sa conservation ; qu'èle aperçût ces changemens comme essentiellement diférens. Par exemple, quoique le mouvement du feu qui cause la douleur , ne difére que du plus au moins de celui qui cause le chatoüillement & la chaleur ; il a été nécessaire qu'il y eut une diférence essentielle entre le chatoüillement & la douleur : afin que l'ame les raportant l'une & l'autre aux parties de son cors, plus vivement touchée de la douleur

que du chatoüillement , éle s'intéressât aussi plus vivement à ce qui se passe alors dans le cors : car si l'ame n'apercevoit dans son cors que ce qui s'y passe , & que les simples mouvemens que le feu & les autres cors y causent sans y sentir ce qui n'y est pas ; outre qu'èle n'en tireroit pas assez de lumiere pour juger du moins aussi promptement qu'il seroit nécessaire en mille rencontres , si l'action de ces cors seroit utile ou nuisible à la conservation du cors humain , & qu'ainsi malgré ses soins , éle pourroit souvent être surprise : éle pourroit bien de plus ne se mettre pas fort en peine d'éviter ces mouvemens quelque nuisibles qu'ils fussent ; peut-être même y prendroit-èle plaisir , ou par caprice , ou pour se délivrer d'un cors qu'èle ne regarderoit alors que come une vraye prison qui l'empêcheroit de se joindre à des objets plus nobles .

268 DE LA CONOISSANCE
plus dignes d'êlè & plus capables
de la rendre hureuse : au lieu que
les sensations confuses de plaisir
& de douleur , de douceur & d'a-
mertume par lesquelles êlè est a-
vertie de ce qui se passe dans son
cors , diférant essentièlement &
étant aperçûës come dans le cors
& come des manières d'être du
cors ; êles l'interessent & l'apli-
quent tout autrement à sa con-
servation.

Je dois donc reconoître que
ç'a été avec une extrême sages-
se que l'Auteur de mon être a
particulièremment établi dans ces
perceptions confuses l'union de
mon esprit avec mon cors ; &
qu'il a ordonné que lorsqu'il arive
à celui-ci quelques mouvemens
capables de lui nuire, mon esprit
en fût averti par la douleur, l'a-
mertume , ou quelqu'autre defa-
gréable sensation : & qu'au con-
traire , lorsque ces mouvemens
sont moderés, incapables de nuir.

re , ou même favorables à son
 temperament ; mon esprit en fût
 averti par le chatoüillement , la
 douceur , ou quelque autre agréa-
 ble sensation , sans que par-là il
 fût obligé d'entrer dans le dé-
 tail des mouvemens qui se pas-
 sent dans son cors. Rien , dis-je ,
 n'est plus sage que cête institu-
 tion : car ,

1°. Ces sensations le touchant
 bien autrement que la conois-
 sance de ces mouvemens , êles
 l'intéressent bien davantage à la
 conservation du cors auquel il
 il les raporte , & l'unissent bien
 plus étroitement avec lui.

2°. Ces sensations diférant es-
 sentièlement lui donent une bien
 plus grande facilité de discer-
 ner les objets qui en font l'oca-
 sion , que ne feroit la conoissan-
 ce claire de quelques mouve-
 mens qui ne diféreroient que du
 plus au moins.

3°. Parce que de toutes les

270 DE LA CONOISSANCE

voyes de me faire conôître le raport des autres cors avec le mien , & si je dois faire ou ne pas faire usage de tels & tels cors qui m'environent ; cê-le-ci est la plus sûre & la plus sage.

En éfet pour conôître distinctement & par raison les rapports infinis que les cors qui m'environent ont avec les dispositions actuêles du mien , & pour me mètre par-là en état de juger , par exemple , quand je dois manger , de quels alimens , en quêle quantité par raport à la conser-vation de la vie : il me faudroit une continuêle aplication d'esprit , & encore avec cela , il est sûr que je ne pourois pas me défendre de mille funestes erreurs. Mes besoins changeant si souvent & si promptement ; mon esprit souvent fatigué de cête aplication ne pouroit pas discerner assez promptement par leur propre caractere les alimens qui me

seroient propres d'avec les nuisibles ; non plus que les autres cors dont l'aproche ou l'usage me seroient salutaires ou funestes. Il est certain cependant qu'il y a cent occasions où l'on n'a qu'un instant pour prendre son parti.

Je serois donc dans une espèce de nécessité de confondre souvent ces objets, & de me méprendre dangereusement dans mon choix, si l'Auteur de mon être ne m'avoit préservé de ces erreurs, en me fournissant par des sentimens confus que j'atache aux objets, une voye bien plus courte & bien plus sûre de distinguer ces alimens & ces cors, & de discerner lesquels sont utiles ou nuisibles à la santé & à la conservation de la vie. Je veux savoir par exemple, si tel fruit que je ne conois pas est propre à ma nourriture : sans songer seulement à examiner le tissu des fibres qui le composent, je l'aproche de la langue, & suivant l'a-

272 DE LA CONOISSANCE
grément ou le desagrément qu'il
m'excite & que je lui attribue
sur le champ, je juge à l'instant
si j'en dois user, ou non. Ce n'est
donc point la raison après un
long examen, c'est le goût qui
en décide en un moment.

Il en est de même des autres
organes de mes sens : rien n'est
plus prompt ni plus sûr que le
toucher pour m'avertir que je me
brûle, lorsqu'inconsiderément
il m'arrive de toucher un fer
chaud. Rien n'est plus prompt, ni
plus sûr que la vue pour m'aver-
tir que je me blesse les yeux, lors-
que je suis assez temeraire pour
les atacher fixement sur le Soleil.

Enfin pour mettre mon esprit
en état de travailler avec suc-
cès à la conservation de mon cors,
sans être incessamment attentif à
ses besoins, ni trop distrait de
l'application qu'il doit donner au
vrai bien; rien n'a été plus sage
à Dieu, que de se charger, pour

ain
& l
nan
ce d
de f
pre
de l
cor
noir
fair
ave
tion
Il a
cour
pter
min
fair
pris
pou
time
d'ê
qui
lité
pou
de n
cors

ainsi dire, de m'avertir en tems & lieu par des sentimens prévenans, de ce qui regarde le bien de ce cors : rien n'a été plus digne de sa sagesse, que de me doner des preuves distinctes, je ne dis pas de la nature & des propriétés des cors qui m'environent (cête connoissance ne m'étoit point nécessaire) mais du raport qu'ils ont avec le mien selon les dispositions où il se trouve actuellement. Il a falu que ces preuves fussent *courtes* pour me convaincre promptement ; *vives*, pour me déterminer vivement ; *sûres*, pour me faire éviter l'erreur & les méprises : mais cependant *confuses*, pour me faire répandre mes sentimens & mes propres manières d'être sur mon cors & sur ceux qui m'environent come des qualités qui leur appartiennent ; & pour me doner par-là le moïen de m'unir plus étroitement à mon cors, & d'avoir diverses rela-

274 DE LA CONNOISSANCE
tions avec les autres cors pour la
société & pour l'usage & l'en-
tretien de la vie.

Il ne me reste donc sur la con-
duite de Dieu, qu'un seul scrupule
que j'ai marqué dès le com-
mencement, & que cète dernière
raison vient de me ramener.
Car enfin, disois-je, n'est-ce
pas en quelque façon me précipi-
ter dans l'erreur, que de ne
me donner de ce qui se passe dans
mon cors & de la présence des
objets qui agissent sur lui, que
des perceptions confuses qui me
font répandre sur eux, come des
qualités qui leur appartiennent, mes
sensations & mes propres ma-
nières d'être : je veux dire, le
plaisir, la douleur, la saveur,
la douceur, l'amertume, &c ?
Voïons donc si je pourai encore
justifier sur cela la sagesse de
l'Auteur de mon être.



HU

su

m

re

se

si

sa

l'

J
n

rien

que

per

pass

le l

être

don

là q

jête

syst

cess

S



HUITIÈMES REFLEXIONS

suite du même sujet : où l'on examine si Dieu nous jète dans l'erreur , en nous faisant rapporter nos sentimens aux objets de dehors ; & si toutes les qualités sensibles ne sont que des manières d'être de l'esprit.

J'Ai déjà reconnu par un grand nombre de justes raisons , que rien n'a été plus sage à Dieu , que de m'avertir ainsi par ces perceptions confuses de ce qui se passe au dehors , & d'en faire le lien le plus étroit des deux êtres dont je suis composé. Reste donc à examiner s'il s'ensuit de là qu'il ait eu le dessein de me jeter dans l'erreur , ou que ce système m'impose quelque nécessité d'y tomber.

Si peu que j'y réfléchisse , je

276. DE LA CONOISSANCE

Qu' Dieu
nous a
doné des
facultés
superieu-
res aux
sens, pour
corriger
leurs er-
reurs &
éviter
leurs il-
lusions.

Regle su-
re pour
éviter
l'erreur
dans nos
juge-
ments.

vois sans peine l'absurdité & la fausseté de ces deux conséquences. Elles pourroient recevoir quelque couleur, si Dieu ne m'a-voit doné nule lumière & nules facultés superieures à cèle des sens pour corriger les impressions de ceux-ci. Mais j'ai un entendement & une volonté par lesquels il me met fort à couvert de leurs illusions. Je n'ai, pour m'en convaincre pleinement, qu'à jeter les yeux sur leurs diverses fonctions. L'entendement est fait pour la vérité, & pour une vérité purement intelligible : èle est son objet ; & son unique fonction devroit être de la chercher sans cesse, & de ne se reposer jamais que dans sa découverte. L'unique caractere infailible de la vérité est l'évidence. L'évidence détermine infailiblement, & emporte necessairement le consentement : & ainsi il est visible que pour dé-

couvrir sûrement la vérité & éviter l'erreur des sens & toute autre, tout ce que l'entendement a à faire, est de ne se rendre jamais volontairement à quoi que ce soit. C'est de *ne se reposer & de ne consentir jamais qu'il ne soit invinciblement déterminé: en un mot, qu'il ne soit nécessité*: car alors cête nécessité lui sera une marque infaillible d'évidence, & par conséquent une preuve incontestable de la présence de la vérité.

Tout ceci ne regarde que les connoissances & les vérités naturelles.

Les sens, au contraire, n'ont pour objet que les choses sensibles: ils ne me sont donés que pour la conservation de mon cors; & je trouve effectivement qu'ils s'aquient merueilleusement bien de cête fonction: ils avertissent si fidelement & si promptement mon esprit par la douleur & le plaisir, & par les autres sensations agreables ou desagrecables de ce qu'il doit faire, ou ne pas faire pour la conservation de la

Que les sens ne nous font donés que pour nous faire connoître le rapport des autres cors avec le nôtre; & non pas le rapport des cors entr'eux.

278 DE LA CONOISSANCE

vie du cors : que je ne puis m'empêcher d'admirer la sagesse des loix de l'union de l'esprit & du cors sur lesquelles tout cet ordre est fondé. Et come ils ne m'avertissent ainsi que pour me faire conôître les rapports que tous les cors qui m'environent ont avec le mien ; je ne puis trop, sur cela , être content de leur fidélité & de leur exactitude. Mais come ils ne me sont nulement donés pour m'apprendre ce que ces cors sont en eux-mêmes , & qu'ils sont incapables de me découvrir la verité de leur nature & de leurs propriétés ; quand ce ne seroit que parce que leurs perceptions sont obscures & confuses , & que le caractère de la verité est la distinction & l'évidence : il est visible que je ne dois faire nul usage de mes sens par rapport à cête fin ; & que je ne le puis sans m'exposer à donner dans l'erreur & dans l'illu-

sion ; & qu'ainsi pour éviter l'un & l'autre, pour juger juste de la nature des cors qui m'environnent , je dois non seulement me défier du raport des sens qui me trompent en mille manières; mais même le mépriser absolument , le corriger par des idées claires & distinctes , & ne juger enfin que par la pure intelligence.

Voilà donc de quèle manière Dieu me fait trouver en moi-même le préservatif des erreurs des sens : & ainsi si j'y tombe , je ne dois m'en prendre qu'à moi, & n'en acuser que le mauvais usage de ma volonté & de ma liberté , qui usurpent sur l'entendement le droit inaliénable qu'il a de juger de la verité des choses.

Mais il me reste encore sur ceci un scrupule : car enfin est-il donc bien vrai que les sens soient si trompeurs qu'on le dit , & qu'ils ne servent de rien, come

on le prétend pour la recherche
& la découverte de la vérité ?
Quoi , mes sens me trompent-
ils lorsqu'ils m'assurent que la sa-
veur est dans le pain , l'odeur
dans la rose , la blancheur sur ce
papier , le son dans une cloche ,
la lumière dans le Soleil ? & est-
il vrai-semblable que toutes ces
qualités ne soient que des ma-
nières d'être de mon esprit ? cer-
tainement cela seroit bien étran-
ge , & je sens en moi quelque
chose qui se révolte furieuse-
ment contre ce sentiment.

Il faut donc que je l'examine
avec attention. Mais pour ne m'y
tromper pas , je dois sur tout
prendre garde à suivre la règle
que je viens de donner pour évi-
ter l'erreur : je veux dire que ce
ne sont pas mes sens mêmes que
je dois consulter (car qui doute
qu'ils ne me parlassent à leur a-
vantage) mais uniquement la fa-
culté que Dieu m'a donnée pour

redresser & corriger leurs rapports ; je veux dire l'entendement pur : je ne dois juger ensuite que sur des idées claires & distinctes , & enfin ne me rendre qu'à l'évidence : car c'est la regle.

Voïons donc d'abord ce que sont ces qualités dont il est question. Il est visible que ce ne sont pas des substances : ce ne sont que des manières d'être. Or come je n'ai d'idée que de deux sortes de substances : de la substance pensante , & de la substance étendue : il faut nécessairement que ces qualités de question soient des manières d'être de l'une ou de l'autre. Voïons donc si êles peuvent être des manières d'être de la substance étendue. Comme l'idée que j'ai de cete substance est la plus claire de toutes mes idées ; il me sera plus aisé d'en conoître les propriétés , & de suivre pas à pas tous les chan-

Que les qualités sensibles, come les odeurs, les saveurs, &c. ne sont point des manières d'être de la substance étendue.

282 DE LA CONOISSANCE
gemens & toutes les manières
d'être dont êle est capable.

Je vois d'abord , 1°. Qu'êles
peut-être divisée. 2°. Que cête
division produit des parties. 3°.
Que ces parties ont chacune leur
figure. 4°. Qu'êles sont capables
d'en recevoir successivement une
infinité. 5°. Qu'êles sont suscep-
tibles de repos & de mouve-
ment. 6°. Que ce mouvement
peut se varier en plusieurs ma-
nières. 7°. Qu'êles sont impé-
netrables , & 8°. Qu'êles peu-
vent par leur repos & leur mu-
tuel arangement composer des
masses plus ou moins grandes
qui auront aussi leur figure par-
ticuliere. Mais j'avouë que je ne
vois rien davantage dans l'éten-
duë ; je vois même, ce me sem-
ble, fort clairement qu'êle n'est
pas capable d'un plus grand nom-
bre de propriétés ; & qu'êle n'est
susceptible d'aucune manière
d'être qui ne se raporte à quel-

DE SOI-MÊME. 283
ques-unes de cêles-ci.

Voïons donc sous laquelle de ces classes nous pourons ranger les qualités sensibles ; & faisons-en la discussion par l'odeur & la faveur. Ce que nous dirons de cêles-ci se pourra aisément appliquer à la lumière, aux couleurs, aux sons &c. L'étendue qui d'êles-mêmes & selon sa nature, est sans odeur & sans faveur, deviendra-t-êles odoriférante & savoureuse dès qu'on l'aura divisée en parties ? quelle aparence ? ces parties ont-êles étant séparées quelque vertu qu'êles n'avoient pas dans le tout ? Sera-ce par la figure de ces parties qu'êles acquerra ces qualités ? mais la figure n'étant que le terme de l'étendue ; est-il croïable que cête étendue n'ayant d'êles-mêmes ni odeur, ni faveur ; êles vienne à avoir l'une & l'autre dès qu'êles sera bornée & terminée de têles ou têles façon ? Peut-être sera-ce

284 DE LA CONOISSANCE

le repos, ou du moins le mouvement qui lui donneront ces qualités ? mais le repos & le mouvement n'étant que des situations fixes ou changeantes, peut-on s'imaginer qu'un cors de lui-même insipide & sans odeur, vienne à devenir odoriferant ou savoureux précisément parce qu'il est là ou là ? Quelle aparence qu'un mouvement quelque rapide qu'il soit vienne à donner ces qualités à un cors qui ne les avoit pas auparavant, & que ce cors comence à aquerir de l'odeur ou de la faveur parce qu'il va d'ici là avec rapidité ? Quoi donc le passage d'un cors d'un lieu à un autre fera-t-il une odeur, une faveur, une couleur, &c. Enfin que plusieurs parties impénétrables de leur nature viennent à s'arranger les unes auprès des autres de manière à former une masse & un cors d'une nouvelle figure : conçoit-on que cet arrangement

gen
une
ren
reu
aup
ces
rr
tre
pre
rat
il j
ble
ced
&
all
nor
ne
cur
ma
des
ten
de
nea
ce,
fe,
Ca

gement qui ne consiste que dans une nouvelle situation vienne à les rendre odoriférantes ou savoureuses, d'insipides qu'elles étoient auparavant ? quoi, parce que de ces parties l'une est en haut, l'autre en bas ; l'une à droite, l'autre à gauche ; elles deviendront propres à flater le goût & l'odorat : quelle imagination ? & y eut-il jamais rien de moins raisonnable ? Cependant appliquant tout ceci à la lumière, aux couleurs & aux sons : je vois ce me semble assez clairement que ces qualités non plus que les deux autres, ne peuvent être rangées sous aucune des manières d'être de la matière : & qu'ainsi n'étant point des modalités de la substance étendue, il faut qu'elles le soient de la substance pensante. J'avoue néanmoins que cete conséquence, toute juste qu'elle me paroisse, me fait encore de la peine. Car enfin, est-il donc possible

qu'il n'y ait rien dans les cors de semblable à ce que j'y sens, & à ce que tout le monde y sent come moi ? n'ont-ils rien en eux qui me cause ces sentimens ?

Que ce
n'est que
par leurs
divers
mouve-
mens
que les
cors de
dehors
causent
dans l'a-
me ces
divers
senti-
mens.

Certainement, si je veux suivre la raison & la regle des idées claires : je trouverai qu'ils n'ont rien de semblable aux sentimens qu'ils me donent : il est vrai qu'ils ont quelque chose qui me cause ces sentimens : mais ce quelque chose n'est, ou que le mouvement qui leur est propre ; ou que la disposition de leurs surfaces à repousser & déterminer les mouvemens des autres cors. C'est par la diversité de ces mouvemens qu'ils m'excitent divers sentimens : & ainsi c'est par le tremblement de l'air causé par le tremoussement d'une cloche, que cèle-ci me done le sentiment du son. C'est par le mouvement direct ou réfléchi de petits cors beaucoup plus subtils

que
de
apr
de l
rien
Une
la,
san
& l
tou
cep
per
de
men
il a
pro
voir
men
leur
féro
ne
une
étio
d'ic
T
ficu

que l'air , que j'ai les sentimens de lumière & de couleurs ; mais après tout , ces qualités de sons , de lumière & de couleur , n'ont rien de semblable au mouvement. Une preuve incontestable de cela , c'est que le plus grossier païsan voit fort bien les couleurs , & les distingue parfaitement de tout ce qui n'est pas couleur ; & cependant il est certain qu'il n'aperçoit ni des yeux du cors , ni de ceux de l'esprit , nul mouvement , ni dans les cors auxquels il attribue la couleur , ni dans ses propres yeux : la couleur qu'il voit n'est donc pas un mouvement ; puisque les idées de couleur & de mouvement sont indifférentes , & qu'il peut avoir l'une sans l'autre : car il n'y a pas une meilleure marque de distinction réelle , que cete distinction d'idée.

Tout ce qui reste donc de difficulté n'est que d'expliquer co-

Qu'il
n'est pas
nécessaire

que ce qui
excite en
l'ame un
tel senti-
ment, le
contiene
formèle-
ment en
soi.

ment des mouvemens qui ne res-
semblent ni à la couleur ni aux
autres qualités sensibles, peu-
vent en exciter le sentiment :
mais mes premières réflexions
m'ont suffisamment appris qu'il n'est
pas nécessaire que la cause qui
m'excite tel, ou tel sentiment,
le contienne en soi formèlement :
car de même qu'il n'est pas ne-
cessaire qu'il y ait de la douleur
dans la pointe d'une lancête, a-
fin que j'en sente lorsqu'on l'en-
fonce dans une de mes veines ;
ou pour me servir d'un exemple
plus décisif & moins sujet à ê-
tre chicané ; come il n'est pas
nécessaire (ainsi que tout le mon-
de en convient) qu'il y ait di-
verses couleurs dans les nuës,
afin que j'en voie de tres-bêles,
lorsque l'arc-en-ciel paroît ; il est
aussi peu nécessaire qu'il y ait de
l'odeur dans une rose, afin que
j'en sente ; ni que toutes les au-
tres qualités sensibles dont je me

sens
tain
jets,
qu'
de
qui
de
con
nio
pou
rité
ver
xio
cile
pou
ce
voit
trib
pla
mon
ou
l'oc
pai
te
ces
qu'

sens frappé à la presence de certains objets , soient dans ces objets. Il suffit qu'ils causent quelque ébranlement dans les fibres de mon cors , afin que mon ame qui lui est unie reçoive de la main de Dieu ces divers sentimens en consequence des loix de cête union. Enfin faut-il tant d'efforts pour me convaincre de cête verité ? n'en ai-je pas déjà découvert dans mes premieres réflexions une de beaucoup plus difficile créance , & qui seule suffit pour dissiper toute la répugnance que je pourois avoir à recevoir cête-ci ? Certainement je n'attribuë pas moins la douleur & le plaisir aux diverses parties de mon cors , lorsqu'elles sont bien ou mal disposées , que j'attribuë l'odeur à la rose , la saveur au pain , la couleur au cors ; & toute la raison que j'ai d'attribuer ces sentimens à mon cors , c'est qu'effectivement je sens la dou-

290 DE LA CONOISSANCE
leur ou le plaisir, come dans tête
ou tête partie de mon cors.
Cependant je me suis persuadé à
n'en pouvoir douter, que mon
cors est incapable de douleur, de
plaisir & de tout autre senti-
ment; & j'ai vû clair come le
jour, que ces sentimens ne pou-
voient convenir qu'à mon ame.
Pourquoi donc aurois-je plus de
peine à former le même juge-
ment de l'odeur, du son, des
couleurs & des autres qualités
sensibles; puisque toute la raison
que j'ai de les attribuer aux cors
de dehors, c'est qu'elles me pa-
roissent & que je les sens come
dans ces cors? car enfin la dou-
ceur, par exemple, du sucre, n'est
pas plus dans le sucre, qu'êle
est dans ma langue lorsque j'en
mange; puisque je ne l'attribuë
pas moins à ma langue qu'au su-
cre: & néanmoins malgré ce ra-
port que j'en fais à ma langue;
il est certain que la douceur ne

lui
con
ni
aux
te.
se
qu
re
qu
ren
m'
de
qu
fin
me
&
po
de
je
le
me
re
rè
ne
lo
C

lui convient nulement : éle ne convient donc pas plus au sucre , ni les autres qualités sensibles aux objets auxquels je les raporte. Et ainsi ce n'est plus une chose sur laquelle je doive hésiter : quoique mes sens me puissent dire ; je ne dois attribuer au cors que ce que je vois clairement renfermé dans l'idée que Dieu m'en a doné ; & je ne dois regarder ce que les sens m'en disent , que come faux & illusoire. Enfin je ne dois les regarder eux-mêmes que come de faux témoins & d'insignes imposteurs par rapport même à ce qu'ils me disent de la verité de leurs propres objets : puisqu'on ne peut m'en parler d'une manière moins uniforme : qu'ils s'en expliquent différemment selon les divers intérêts qu'ils y trouvent ; & qu'ils ne manquent jamais à se couper lorsqu'il y va du bien du cors. Car, par exemple, que je deman-

Rapports
des sens
faux &
contra-
dictoires.

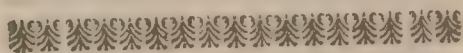
de à une main froide ce qu'êlé
 pense de l'eau tiède lorsqu'êlé la
 touche, êlé me dira qu'êlé est
 chaude. Que je demande ensuite
 à une main chaude ce qu'êlé
 en pense, êlé me dira qu'êlé est
 froide ? lequel croire ? Il y a plus
 que cela : car, que je demande à
 ma langue ce qu'êlé pense de l'eau
 lorsque j'ai soif : êlé se recriera
 qu'êlé est agreable ; qu'un mo-
 ment après étant parfaitement
 desalteré, je demande à cête mê-
 me langue ce qu'êlé pense de cê-
 te même eau : êlé me dira qu'êlé
 est fade, insipide, dégoutante.
 Encore une fois, lequel croire ?
 n'est-ce pas visiblement se cou-
 per & se contredire ? l'eau peut-
 êlé être en même-tems agreable
 & desagréable ? lui donera-t-on
 des qualités contraires, parce
 que mes sens les lui attribuent ?
 que tout cela fait bien voir que
 mes sens ne me parlent des ali-
 mens & de tous les cors, que sui-

vant leurs interêts & les divers besoins de mon propre cors ! L'eau est agréable, parce que le cors a besoin de boire : éle est dés-agrable, parce que le cors n'en a plus besoin. Ne croïons donc nos sens que par raport aux besoins du cors : regardons-les come de fideles moniteurs par raport à la conservation de la vie : mais come d'insignes séducteurs par raport à la verité des choses en éles-mêmes.

Mais, dira-t-on, si ces qualités que je raporte au cors ne se trouvent pas dans les cors ; pour-quoi Dieu me les y fait-il raporter par mes sens ? Il le fait avec une extrême sagesse : il faloit qu'on raportât la lumière & la couleur aux objets de dehors, afin qu'èles servissent à nous les faire apercevoir & distinguer. Il faloit que les alimens parussent penetrés de saveurs, afin qu'on se resolut à en manger : il faloit qu'

*Sagesse de Dieu d'as-
sés l'ap-
pres-
son par
laquelle il
nous fait
raporter
aux cors,
nos pro-
pres sen-
timens.*

294 DE LA CONOISSANCE
on raportât la douleur au doigt
piqué, afin qu'on s'appliquât à y
remedier. Le plaisir & la douleur
étant les caracteres du bien & du
mal; il a été à propos que l'on
transportât ses plaisirs, ses dou-
leurs & ses desagrémens dans les
cors qui en sont les causes oca-
sionêles, afin que par-là on se sen-
tît plus vivement porté à s'en a-
procher, ou s'en éloigner.



NEUVIÈMES REFLEXIONS
*où l'on compare l'union mutuelle
de l'ame & du cors, avec l'union
non mutuelle qu'un esprit créé peut
contracter avec un cors, & celle
d'un Pilote avec son vaisseau.*

J'AI remarqué dans mes der-
nières réflexions, que l'union
de l'ame & du cors a deux con-
ditions tres-considerables : l'une
qu'ele est *reciproque*; & l'autre,

qu'elle est *tres-étroite*. Il me semble que ces circonstances ne doivent pas être passées légèrement: elles meritent bien qu'on y fasse attention: & je suis le plus trompé du monde, si elles ne suffisent pour distinguer l'union de l'ame & du cors, non seulement de celle qu'un Pilote peut avoir avec son vaisseau (avec laquelle on voudroit la confondre) mais aussi de celle qu'un esprit créé, quel qu'il soit, peut contracter avec un cors.

En éfet l'union de l'esprit de l'home avec le cors humain ne laisse pas lieu de douter que Dieu ne puisse non seulement unir un cors à un esprit; de sorte que l'esprit puisse agir sur le cors, & que le cors ne puisse réciproquement agir sur l'esprit; mais aussi unir tellement un esprit à un cors, que ce cors agisse sur l'esprit, en lui causant divers sentimens; & que cet esprit ne puisse agir sur le

Diverses manières d'unir un esprit à un cors; ou un cors à un esprit.

296 DE LA CONOISSANCE
cors , ni lui causer le moindre
mouvement.

Comment
un feu
matériel
peut agir
sur des
esprits.

Il y a bien de l'apparence que
c'est en la premiere maniere que
Dieu a uni des cors organiques
aux Anges qui ont aparû en for-
me humaine ; de sorte qu'ils leur
donoient le mouvement sans en
recevoir nule impression : & que
c'est en la seconde qu'il unit les
démons & les ames des impies à
un feu matériel ; en sorte que sou-
frant des douleurs incroyables à
l'ocasion de ces mouvemens, ils
ne peuvent toutefois ni les arê-
ter, ni les moderer. Et c'est ain-
si qu'on peut expliquer ce qui a
paru si constant, mais néanmoins
si merveilleux à saint Augustin,
c'est-à-dire, l'action du feu ma-
tériel sur les esprits : car cete ac-
tion n'est pas plus extraordinai-
re, que cete du cors humain sur
l'ame, laquelle en consequence
des loix de leur union, reçoit des
douleurs si cuisantes à l'ocasion

Miris
quidem
sed tamē
veris
modis :

de quelques-uns de ses mouvemens.

Voïons donc premièrement Différence de l'union de l'esprit & du cors comment l'union de l'esprit & du cors difère de cèle d'un Pilote d'avec cèle d'un Pilote avec son vaisseau. avec son vaisseau.

1°. Il est certain que le Pilote aperçoit par une vuë claire & distincte & souvent tranquille de l'esprit, les divers accidens qui arivent à son vaisseau : & si quelquefois il en a du chagrin, ce n'est qu'un chagrin de réflexion & de raisonnement : ces accidens par eux-mêmes ne le blessent point : & une marque de cela, c'est qu'ils peuvent subsister long-tems sans qu'il s'en aperçoive.

Au lieu que l'ame n'a nulle perception distincte des changemens qui arivent à son cors : & ce n'est que par le plaisir ou la douleur qu'êle est avertie qu'il s'y passe quelque chose de nouveau. Et ainsi êle sent des changemens qu'êle ne conoît point :

au lieu que le Pilote conôit ce que souvent il ne sent pas. L'ame n'aperçoit la secheresse de la membrane du gosier, que par un sentiment de soif fort incommode : le Pilote au contraire voit clairement & tranquillement la secheresse des voiles de son vaisseau, & la necessité qu'ils ont d'être arosés : mais il n'en a nul sentiment desagréable.

L'ame ne peut gueres ignorer les changemens considerables qui arivent à son cors : êle en est avertie sur le champ par des sentimens agréables ou desagréables.

Il peut au contraire ariver, & il arive même souvent que le Pilote ignore absolument plusieurs des changemens qui arivent à son vaisseau : & il y en a même de tres dangereux qu'il n'aperçoit que long-tems après qu'ils sont arivés, & quelquefois même trop tard pour y remedier.

Il est même remarquable que quelques desordres qui arivent à un vaisseau ; de quelques coups de canons qu'il puisse être percé ; tant que son Pilote appliqué ailleurs n'en voit rien : il n'en sent nul chagrin : au lieu que quelque appliquée que l'ame soit ailleurs ; quelque agréable que soit l'application ; & quelque considerable que soit l'objet vers lequel elle est actuellement tournée ; on ne peut enfoncer une épingle dans son cors, sans qu'elle s'agite, sans qu'elle se plaigne de la douleur.

Les changemens qui arivent au cors humain se font sentir à l'ame d'une manière fort singuliere : car l'ame, ainsi que je l'ai déjà remarqué, les aperçoit & les sent come *dans son cors*, & à la place de son cors : & c'est de-là que naissent ces façons de parler ; *j'ai mal à la tête, à l'estomach, au pié, &c.*

Mais le Pilote ne sent point ainsi les changemens qui arivent à son vaisseau : il est vrai qu'il le regarde come quelque chose qui lui est cher : mais nulement come quelque chose qui fasse partie de son être, & à la place de laquelle il voulût se mettre pour recevoir les coups de canon : car c'est ainsi que l'ame se considere par raport à son cors.

Un Pilote peut, quand il lui plaît quitter son vaisseau & le reprendre. L'a ne n'est nulement maîtresse de quitter ainsi son cors, & de le reprendre : èle y est atachée même malgré èle.

Un Pilote est souvent l'Architecte de son vaisseau : au lieu que l'ame n'ayant nule existence avant la formation de son cors, ne peut contribuer à cèle-ci : au contraire èle n'est créée que lorsque celui-ci est suffisamment formé pour entrer en union avec èle.

Ces différences de l'union de l'esprit & du cors d'avec l'union du Pilote & de son vaisseau, nous découvrent imperceptiblement celle qui se trouve entre la même union de l'esprit & du cors, & l'union d'un Ange avec un cors qu'il a pris : car il le gouverne & le dirige à peu près comme un Pilote fait son vaisseau : Il le prend & le laisse quand il lui plaît : il en peut changer, il peut en gouverner & diriger plusieurs à la fois.

Différence de l'union de l'esprit & du cors, d'avec celle d'un Ange avec un cors qu'il a pris.

L'Ange conoît par une vûë claire & distincte les changemens & les mouvemens qui arrivent à son cors : mais il n'en a nul sentiment ; au lieu que l'ame les sent sans les conoître, come on l'a déjà dit.

Un Ange peut dans le cors qu'il a pris manger & boire quand il lui plaît ; mais il ne peut sentir ni la faim ni la soif : parce que son union avec ce cors n'est

pas réciproque come dans l'homme; & lors même qu'il mange & qu'il boit, il n'éprouve point ces sentimens agréables qu'éprouve alors l'esprit humain, non plus que tous les autres sentimens de froid, de chaud, de plaisir, de douleur, &c. dans les mêmes occasions où nous en sommes necessairement frappés.

Il y a donc une extrême différence entre l'union de l'esprit & du cors, & celle d'un Pilote avec son vaisseau, ou même celle d'un Ange avec un cors qu'il se seroit uni, & rien ne seroit moins raisonnable que de les confondre.



*DIXIÈMES REFLEXIONS
sur les propriétés de l'union de
l'esprit & du cors.*

LEs principales propriétés de
cette union sont la liaison

des idées avec les traces du cerveau : cêles des traces entr'êles ; & les actions mixtes de l'home come ses sensations & ses passions. Car j'ai jusqu'ici remarqué de trois sortes d'actions dans l'home : de purement *spirituelles* , qui ne tiennent que de l'esprit : comé la conoissance de l'être infiniment parfait & cêles de ses principales perfections : de purement *mécaniques* qui ne tiennent que du cors : come respirer , digérer , éternuer , &c. Et enfin de *mixtes* ou de mêlées qui tiennent partie de l'esprit & partie du cors : come voir , oüir , goûter , sentir , avoir faim , ou soif , &c. Dans mes premieres réflexions j'ai examiné les sensations avec assez de soin pour en avoir une suffisante conoissance. Je me retrancherai donc ici à m'instruire de la liaison des idées avec les traces du cerveau : de cêles des traces entr'êles , & de la nature

304 DE LA CONOISSANCE
des passions, du moins en general.

Liaison
des idées
avec les
traces du
cerveau.

J'ai déjà remarqué dans mes réflexions précédentes, que quoique l'ame non plus que les autres esprits ne soit point à proprement parler dans le lieu, ni dans aucune partie du cors humain ; éle exerce néanmoins ses principales fonctions dans le cerveau : que c'est de-là qu'éle donne ses ordres aux parties du cors les plus éloignées lors qu'éle veut les remuer, & que c'est là que par l'entremise des nerfs éle reçoit les nouvêles de tous les changemens qui arivent au cors. Mais il faut prendre garde coment éle reçoit ces nouvêles. Il est visible, ainsi que je l'ai déjà remarqué, que par le moïen des nerfs toujourns tendus pendant la veille, depuis le cerveau jusqu'aux extrêmités du cors, le cerveau reçoit en un instant le contrecoup de tous les ébranlemens

qui se font dans ces extrêmités. Ce contrecoup laisse dans le cerveau une impression ou une trace d'autant plus profonde, que le coup a été violent. A cête impression ou à cête trace Dieu a attaché une pensée, une sensation, ou une idée : & c'est, come nous l'avons vû, dans cête liaison que consiste l'union de l'ame avec le cors : & ainsi dès que quelque bruit vient me fraper l'oreille ; le contrecoup qui s'en porte au cerveau, y laisse une impression ou une trace à laquelle Dieu a attaché le sentiment du son.

Si la figure d'un cercle tracé sur le papier me frape les yeux : le contrecoup qui s'en porte au cerveau y forme une trace à laquelle en consequence des loix de l'union de l'esprit & du cors, Dieu a attaché le sentiment de couleur & l'idée d'un cercle ; quoique cête trace n'ait dans la verité aucune proportion, ni au-

Les traces
n'ont
nule res-
semblan-
ce avec
les idées.

cune ressemblance avec cête couleur, ni avec cête idée ; circonstance que je ne dois pas passer legerement, mais qu'il faut soigneusement remarquer : car ce n'est pas la ressemblance qu'il y a entre ces traces & ces idées qui excitent cêles-ci ; & c'est aussi peu en contemplant & consultant ces traces que mon ame forme ces idées, come quelques Philosophes se l'imaginent (ce qu'ils appellent, *intelligere per conversionem ad phantasmata*) c'est uniquement que Dieu a voulu atacher certaines idées & certaines sensations à têles & têles traces : c'est uniquement l'efficacité de cête volonté & de ces loix : c'est la force de cet établissement qui fait cête liaison : & cet établissement a été si libre à Dieu, qu'au lieu du son, il auroit pû atacher l'odeur ou la saveur à la trace qu'un grand bruit qui frappe l'oreille imprime dans le cerveau : & au lieu de la

cête liaison des traces & des idées a été si libre à Dieu ; qu'il a pû en faire une toute différente.

saveur, il auroit pû atacher le sentiment du son à la trace qu'imprime dans le cerveau le mouvement d'une liqueur sur les filets de la langue, & ainsi on auroit goûté par l'oreille & entendu par la langue.

Mais quoique la liaison de ces pensées & de ces traces ait été parfaitement libre à Dieu; elle est néanmoins naturelle, nécessaire, constante, uniforme, ordinairement la même dans tous les homes, & indépendante de leur volonté. Tous les homes à l'ébranlement de l'air causé par les batemens d'une cloche, reçoivent nécessairement dans le cerveau des impressions auxquelles est ataché le sentiment du son. Tous les homes joignent naturellement les sentimens de douleur, d'effroi & de compassion aux traces qu'imprime dans le cerveau le cri d'un home qui est actuellement à la torture & dans les sou-

308 DE LA CONOISSANCE
frances. Et ces sortes de liaisons
sont les plus fortes de toutes :
parce qu'elles sont nécessaires à la
vie.

Mais outre ces liaisons natu-
rêles d'idées & de traces qui ne
nous sont pas libres ; j'aperçois
qu'il y en a plusieurs qui sont à
notre disposition, dont nous so-
mes les maîtres, que nous pou-
vons rendre têtes qu'il nous plaît,
& que pour cête raison l'on peut
apêler *liaisons acquises*, pour les
distinguer de cêles qui sont pu-
rement naturêles.

Les acquises se forment quel-
quefois tout d'un coup par un
acte violent : mais d'ordinaire
cela n'arive que peu à peu par
le redoublement de plusieurs
actes semblables.

Ainsi les traces des paroles
articulées ne sont liées naturê-
lement qu'avec l'idée du son :
mais peu à peu par l'usage &
l'exercice, nous venons à bout
de

Outre les
traces na-
turêles,
nous en
avons
d'acquises.

Que la
liaison
des traces
acquises
avec leurs
idées,
l'emport-

de leur atacher les idées des choses signifiées ; de sorte que ces traces ne peuvent être ébranlées, que ces idées ne soient excitées. Et ce qui est merveilleux, c'est que cete seconde liaison l'emporte souvent sur la premiere : & soit par un acte violent, ou par un long usage, èle l'efface tellement qu'on n'y fait plus nule attention, & qu'on n'en reçoit nule impression. Ainsi les gens qui savent parfaitement une langue, attentifs au seul sens des paroles, ne font plus d'attention ni aux paroles, ni au son.

Ainsi un home qui naturellement auroit aversion du vin, peut avec le tems venir jusqu'à l'aimer : & au contraire tel qui mangeoit d'un certain aliment avec beaucoup de plaisir, peut par la rencontre inopinée qu'il y aura faite de quelque chose de dégoûtant, venir jusqu'à ne pouvoir plus penser qu'avec horreur

310 DE LA CONOISSANCE
à cet aliment : & tout cela par
le changement des traces, ou de
la liaison des idées avec les tra-
ces.

Qu'on
peut
changer
ses mau-
vais pen-
chans, &
redresser
ses
mœurs.

Ce qui fait voir, pour le di-
re en passant, qu'on peut par le
soin, la vigilance & l'exercice
changer avec le tems une par-
tie de ses mauvais penchans, &
se faire des mœurs fort opposées
à cêles ausquêles on étoit porté
par le caractère de son tempe-
rément, en changeant les tra-
ces naturêles de son cerveau. Il
paroît donc de toutes ces réflé-
xions. 1°. Que la liaison des idées
avec les traces ou les impressions
du cerveau, est ou naturêle, ou
acquise. 2°. Que l'acquise peut
quelquefois l'emporter sur la na-
turêle. 3°. Que cête liaison con-
siste en ce que ni les traces ne
peuvent plus s'exciter sans que
les idées qui leur répondent, s'ex-
citent ; & que ces idées ne peu-
vent se réveiller, sans qu'il ari-

ve quelque ébranlement dans ces traces. 4°. L'on voit de-là de quèle conséquence il est de prendre bien garde quèles pensées l'on joint pour la première fois à une impression du cerveau ou à une trace : car cète première liaison peut avoir des suites tres-avantageuses ou tres-funestes.

A l'égard de la liaison des traces les unes avec les autres, laquelle emporte cète des idées qui répondent à ces traces ; êle n'a rien, ce me semble, que de tres-facile à comprendre.

Il n'arive presque jamais qu'un objet principal fasse impression, ou une trace dans le cerveau, qu'il ne s'en imprime en même-tems plusieurs accessoires proche de la principale. Ainsi je ne puis voir officier un Prélat, qu'à la trace de sa personne qui s'imprime dans mon cerveau, ne se joignent les traces des Mi-

Liaison
des traces
les unes
avec les
autres.

312 DE LA CONOISSANCE

nistres qui l'accompagnent , des principales cérémonies, du tems, du lieu, de ses ornemens, & de plusieurs autres circonstances. La liaison des traces les unes avec les autres, consiste donc en ce qu'aïant été imprimées en même-tems , êles ne peuvent presque plus se réveiller les unes sans les autres ; & cela , parce que ces traces aïant entr'êles des chemins libres de communication les esprits animaux qui en ont réveillé une, trouvent plus de facilité à continuer leur mouvement dans les routes qui menent à toutes les autres traces , que de s'en faire de novêles. Ces traces ne pouvant donc presque plus s'exciter les unes sans les autres, on en doit dire autant des idées qui leur répondent : & ainsi l'idée d'une seule de ces circonstances dont je viens de parler , suffit pour me rapêler toutes les autres.

Cête liaison des traces les unes avec les autres & avec les idées, & les différens éfets que ces diverses liaisons peuvent produire, me paroissent d'une très-grande considération, & d'une extrême conséquence pour la connoissance de l'homme selon le moral, & je dois m'en souvenir pour la suite.

La con-
noissance
de ces
liaisons
import-
tante à
la morali-
té.

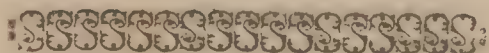
Car, par exemple, si l'on veut savoir pourquoi nous avons tant de peine à nous défaire des préjugés de l'enfance à l'égard des choses matérielles & sensibles; il est visible que c'est que nôtre cerveau recevant de la part de ces choses, dans un âge avancé, ces mêmes impressions que dans l'enfance; il arive que les mêmes pensées, les mêmes sentimens & les mêmes jugemens qui ont une fois été liés à ces traces, s'y joignent naturellement dans un âge avancé.

Si l'on est en peine pourquoi

il est si difficile de séparer les idées des choses d'avec les idées de leurs noms; c'est que cête liaison s'est faite dès nôtre enfance, & qu'êlé n'a fait que se fortifier par l'âge.

Ainsi la raison pour laquelle lorsqu'en quelque rencontre on s'est abandonné à la colere ou à quelqu'autre passion; on est beaucoup plus disposé à y retomber en pareille occasion: c'est la liaison des traces les unes avec les autres, & cête de ces traces avec les mêmes idées.

Enfin cête même cause est la raison pour laquelle nous jugeons plutôt suivant la coûtume & la nature, que suivant la verité. C'est pourquoi nous trouvons si extraordinaires les mœurs & les manières des étrangers: & nous estimons ridicule, mal entendu & de mauvais goût, tout ce qui s'éloigne de nos mœurs & de nos usages.



DIXIÈMES REFLEXIONS
sur les Passions en general.

C'Est une chose étrange que nous ne sentions rien plus vivement, plus fortement, & même plus fréquemment que nos passions; & que cependant nous sachions si peu en quoi elles consistent, & ce que l'esprit & le cors contribuent à leur formation. On nous en a fait cent descriptions éloquentes & touchantes, qui ne nous marquent presque que leurs effets, & ne nous font nullement conôître ce qu'elles sont en elles-mêmes. Il faut donc que j'examine cête matière avec quelque soin: & que je me serve de ce que j'y trouverai de clair & de connu, pour découvrir ce qui jusqu'à cête heure m'a

316 DE LA CONOISSANCE
été obscur & inconnu.

Ce que le
cors &
l'ame
contri-
buent
dans les
passions.

Ce que j'ai jusqu'ici conçu des passions, du moins sur les expériences que j'en ai faites, c'est 1^o. Qu'à la vûe sensible ou imaginaire d'un objet qui m'intéresse considérablement, je me sens ému non seulement d'esprit, mais même de cors; & cela d'une manière parfaitement indeliberée.

C'est en second lieu, qu'outre cete émotion sensible de mon ame, je la trouve encore pénétrée d'un sentiment d'amour, ou de haine, de joie, ou de tristesse, d'amertume, ou d'aigreur, par rapport à l'objet aperçu. C'est enfin que dans les passions les plus violentes, les plus aigres, ou les plus tristes, je sens sourdement, mais pourtant réellement une espèce de douceur à les suivre.

Voilà ce que je conois de mes passions: mais come presque tout cela n'appartient qu'à l'ame, j'avoue que je ne vois pas bien ce

que le cors y contribuë , ni qu'elle part il a à leur formation.

Cependant, come j'ai remarqué que pendant leur durée je sens de l'émotion même dans le cors, & qu'en éfet cète émotion se fait sentir non seulement dans les parties interieures du cors ; mais qu'elle se fait même remarquer sur les exterieures ; come le visage, les yeux, les lèvres, les mains & les piés; il me semble que j'ai sujet d'inferer que les mouvemens du cors ne se faisans (come jel'ai déjà remarqué plus d'une fois) que par l'entremise des esprits animaux ; il faut que dans le tems des passions il se fasse un épanchement de ces esprits du cerveau qui est leur réservoir , dans les parties interieures & exterieures du cors. Il ne reste donc plus qu'à examiner de qu'elle manière & à qu'elle fin cet épanchement se fait.

Pour la manière, je comprends

318 DE LA CONOISSANCE
aisément que l'action d'un objet
sensible sur les organes du cors ,
forme la trace de cet objet dans
le cerveau, & met en mouvement
les esprits dont il est plein. Si cet
objet n'a aucun raport conside-
rable avec le cors, les esprits ne
se meuvent que sur cete trace ; &
ils s'y meuvent même assez lan-
guissamment : mais si cet objet a de
grands rapports de convenance ou
de disconvenance avec la cons-
truction du cors, & qu'il soit fort
propre à l'entretenir ou à la dé-
truire : alors les esprits animaux
sont naturellement déterminés
(ainsi que je l'ai déjà remarqué
dans mes premieres réflexions)
à se répandre dans les parties ex-
terieures du cors, pour lui faire
prendre la posture & le mouve-
ment qui lui conviennent par ra-
port à cet objet : je veux dire ,
pour le disposer à l'aproche , à la
fuite , ou à la résistance, selon
que cet objet lui est convenable ,

disconvenable, ou nuisible.

Mais parce que si cete posture & ces mouvemens extérieurs durent long-tems, il se fait un grand épuisement d'esprits; il est necessaire que pour entretenir ceux là, il se fasse de novêles recruës de ceux-ci dans le cerveau: & c'est pour cela que dès le comencement de la passion il se fait un épanchement d'esprits dans les parties interieures du cors, come dans le cœur, les poudmons, le foie & les autres visceres pour en tirer contribution & exprimer par leurs diverses secouffes le sang & les humeurs propres à former dans le cerveau les esprits convenables à la passion.

Il arive de-là que la trace de l'objet qui a d'abord mis en mouvement ces esprits, se trouve excitée & renouvelée par leur retour; & non seulement èle, mais les traces accessoiress propres à

320 DE LA CONOISSANCE
fortifier la principale , en sont
aussi réveillées : & c'est enfin de
toutes ces traces que ces nou-
veaux esprits reçoivent, come les
premiers , la même direction de
mouvement vers les mêmes par-
ties ; car tout cela n'est qu'une
circulation continuële qui dure
autant de tems que la passion.

Ce que je viens de dire des
mouvemens du cors & des es-
prits n'est proprement que le de-
hors des passions : il pourroit ar-
river à un home , quand même il
n'auroit point d'ame pensante : &
éfectivement tout cela se trouve
exactement dans les bêtes : mais
parce que l'home est composé de
deux substances naturellement
unies ; les mouvemens de son cors
se comuniquent à son esprit , &
ceux de son esprit à son cors.

Et ainsi , 1^o. L'impression ou
la trace qu'un objet sensible pro-
duit sur le cerveau , fait naître
dans l'esprit la vûë confuse ou

distincte de cet objet, & du rapport qu'il a avec nous.

2°. Le débordement inopiné d'esprits animaux qui sortent du cerveau, joint à cête vuë de l'objet, excite dans l'ame une émotion sensible: & à proportion que ce mouvement d'esprits est plus ou moins violent, ou que l'objet paroît plus ou moins convenable, l'ame est plus ou moins poussée vers cet objet qu'elle aperçoit.

3°. Les divers ébranlemens que les esprits par leurs diverses agitations causent dans le cerveau, excitent en consequence des loix de l'union de l'esprit & du cors, ces divers sentimens d'amour, ou d'aversion, de joie, ou de tristesse, d'amertume, ou d'aigreur, dont j'ai remarqué que je me sens pénétré par rapport à l'objet aperçû.

4°. Enfin par toute cête disposition mécanique, le cors se

trouvant dans le meilleur état ou il puisse être par raport à l'objet de la passion ; l'ame toujours conformément aux loix de l'union de l'esprit & du cors, en est avertie par un sentiment de douceur qui ne peut être troublé , ni changé, que lorsque pour résister aux passions on entreprend d'arrêter le mouvement des esprits.

Ainsi je vois que cinq ou six choses remarquables concourent à former les passions. 1^o. Le jugement , ou la vûë confuse , ou distincte d'un objet & de son rapport avec nous. 2^o. L'émotion, ou le mouvement de l'ame vers cet objet. 3^o. Le sentiment propre à la passion : sentiment , dis-je , de joie ou de tristesse , de haine , &c.

Et ces trois espèces de pensées pourroient se trouver dans un homme , quand même il n'auroit pas de cors : mais elles s'y trou-

veroient d'une manière toute spirituelle, toute intellectuelle, & qui n'auroit rien de sensible.

Mais parce que je considère ici les passions comme propriétés de l'union de l'esprit avec le cors: en un mot, comme propriétés de l'homme entier; je regarde aussi ces trois espèces de pensées comme sensibles, & comme aïans relation avec le cors qui les excite. 4°. La trace de l'objet qui s'imprime dans le cerveau. 5°. Le mouvement des esprits sur la trace, & leur transport dans les autres parties du cors. 6°. Le sentiment de douceur, ou de joie sensible que l'ame éprouve dans toutes ses passions.

De ces six choses qui concourent à donner l'être à nos passions, il n'y en a aucune qui nous soit libre; elles sont en nous sans nous, & même souvent malgré nous: elles se passent toutes dans l'ame & dans le cors d'une ma-

Dans les passions il n'y a guères que le consentement qui nous soit libre, & qui dépende de nous.

324 DE LA CONOISSANCE
nière purement naturêlle & mé-
canique : je veux dire, sans que
la liberté y ait nule part. Il n'y
a que le consentement qu'on peut
doner, ou refuser à ses passions ,
qui dépende vraiment de nous :
& c'est aussi ce que nous devons
prendre soin de régler, de re-
tenir & de conserver libre, mal-
gré tous les efforts des passions.
C'est la premiere & la plus im-
portante réflexion que nous de-
vions faire sur ce sujet.

Facilité
qu'on a
à con-
tracter
l'habitu-
de des
passions.

La seconde est, que rien n'est
si aisé à contracter que l'habi-
tude des passions. La raison est,
que les esprits animaux, par leur
cours rapide dans les nerfs qui
vont au cœur & aux autres par-
ties interieures pour y exciter
les mouvemens propres à l'en-
tretien de la passion, se font des
chemins si glissans & si ouverts
dans ces nerfs & dans toutes ces
parties, que le moindre ébran-
lement du cerveau est capable

de les y faire couler, & par conséquent de renouveler les passions une fois excitées.

Ajoutez à cela qu'outre la trace principale de l'objet de la passion, il s'en trouve tant d'autres accessoires liées avec la première, qu'il est malaisé que le mouvement des esprits ne donne souvent dans quelcune, & ne vienne ainsi à renouveler la passion en réveillant toutes les autres.

La troisième qui regarde le plus directement le but de ce Traité, est que rien ne nous tient tant hors de chez nous que nos passions: & qu'ainsi les personnes passionnées sont, de toutes, les plus éloignées de se conôître elles-mêmes, & de s'appliquer à cête étude. La raison de cela est que les passions lorsqu'èles sont excitées, remplissent toute la capacité de l'esprit & du cœur. Elles éloignent les idées du pre-

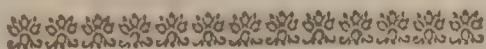
Les passions très-opposées à l'étude de soi-même.

mier par leurs tenebres ; & êles l'étourdissent par leur bruit confus : êles corrompent le cœur par la vivacité du sentiment qui les acompagne : enfin êles nous entraînent & nous répandent dans les objets du dehors par ce mouvement sensible qu'êles impriment dans la volonté.

On ne
peut ni
exciter ni
arrêter di-
rectement
les pas-
sions.

La quatrième & dernière réflexion à faire, est quel'ame n'a pas le pouvoir d'arrêter ni d'exciter directement les passions, je veux dire, par un acte simple de volonté ; êle ne peut les arrêter qu'indirectement : c'est-à-dire, en excitant indirectement des passions contraires & rappelant les pensées propres à les exciter : & ainsi pour banir la crainte, ce n'est pas assez de le vouloir ; il faut de plus se représenter les raisons qui font voir, ou que le peril n'est pas si grand, ou qu'il y a plus de sûreté à se défendre qu'à fuir : c'est ainsi

qu'une passion chasse une autre passion; & qu'un vice peut être vaincu par un autre vice: mais un tel exercice ne se fait guères sans qu'il en coûte à l'ame d'étranges violences.



DOUZIÈMES REFLEXIONS
*sur les défauts de l'union de
 l'esprit & du cors.*

L'Union de l'esprit & du cors étant, come je m'en suis convaincu, l'ouvrage d'un Dieu également puissant & sage: j'avouë qu'à ne la regarder que de ce côté-là, je ne puis pas y soupçonner l'ombre même d'un seul défaut: cependant come le sentiment interieur que j'ai de tout ce qui se passe en moi, & l'idée que j'ai de l'ordre, ne me permettent pas de douter que les défauts de cête union ne soient tres-

328 DE LA CONOISSANCE
réels & tres-oposés à l'ordre ; il
faut que j'en fasse aujourd'hui le
sujet de mes réflexions.

Quelque grand que me paroisse le nombre de ces défauts ; il me semble qu'on peut les réduire à deux chefs principaux. 1°. Les schismes & les combats intérieurs qui se trouvent entre les deux parties dont l'homme est composé. 2°. La dépendance ou l'assujétissement de l'esprit au cors : examinons ces deux chefs.

§. I.

Des schismes & des combats intérieurs qui se trouvent dans l'homme.

Il est étrange qu'on puisse seulement soupçonner qu'il y ait schisme & combat entre les parties qui composent l'homme , puisqu'elles ne peuvent le composer que par leur union. Il est cepen-

dant certain qu'il y en a de tres-frequens , & quelquefois même de tres-grands : & je suis trompé, si je ne puis faire voir que ces combats servent même à justifier & entretenir l'union. J'exposeraï donc d'abord ces combats : j'observerai ensuite quel en est le succès : & puis j'examinerai en quoi ils consistent, & leur alliance avec l'union.

1°. J'ai déjà alégué dans mes premières réflexions d'assez grands exemples de ces combats : j'ai trouvé que mon esprit résistoit souvent aux plus naturels penchans de mon cors : qu'il arêtoit ces mouvemens : qu'il prévenoit ceux auxquels il étoit déjà tout disposé : que prêt à s'enfuir , il le retenoit , le fixoit , & lui donoit une contenance assurée au milieu des plus grands dangers : que d'autrefois il le fatiguoit par de violens travaux & par de rudes traitemens contrai-

Que l'esprit résiste souvent aux penchans les plus naturels du cors,

330 DE LA CONOISSANCE
res à son tempérament & à sa
conservation.

Cependant cela ne se fait pas
toujours avec tant de facilité de
la part de l'esprit : souvent le cors
lui résiste : il se défend & s'écha-
pe : & c'est en cela que consiste
le schisme & le comba.

Que le
cors se
révolte
souvent
contre
l'esprit
& lui ré-
siste.

Mais quels combats à son tour,
le cors ne livre-t-il pas à l'esprit
par ses sens & ses passions ? n'a-
vons-nous pas vu que le mouve-
ment des esprits animaux dans
le cerveau excite dans l'ame sou-
vent malgré elle, une émotion &
un mouvement continuel vers
l'objet de la passion ? qu'elle ne
peut arrêter directement ni ce
mouvement d'esprits, ni cete é-
motion ; & qu'elle ne le peut qu'-
en excitant des passions contrai-
res, & qu'en se faisant les dernié-
res violences ?

N'est-ce pas ce qui obligeoit
l'Apôtre à se plaindre d'une ma-
nière si touchante, qu'il sentoît

dans
ne a
tre l
capt
étoit
cors
N
ne ta
de d
ame
s'ava
ne s
de se
hure
vren
exer
lemo
prit
l'aba
le m
2°
de c
& su
l'esp
sone
l'esp

dans les membres de son cors une autre loi qui combattoit contre la loi de son esprit, & qui le captivoit sous la loi du peché qui étoit dans les membres de son cors ?

N'est-ce pas enfin ce qui donne tant d'exercice & d'inquietude dans la voie de la piété, aux âmes qui travaillent avec soin à s'avancer vers la perfection ? & ne sont-elles pas souvent obligées de se récrier avec l'Apôtre : Malheureuse que je suis, qui me délivrera de ce cors de mort ? tous exemples qui font voir non seulement que le cors combat l'esprit ; mais même que souvent il l'abat, il le surmonte & s'en rend le maître.

2°. Certainement, à ne juger de ce combat que par la raison, & sur les idées que nous avons de l'esprit & du cors : il n'y a personne qui n'attribuât la victoire à l'esprit, substance de beaucoup

Que souvent il l'abat & le surmonte.

332 DE LA CONOISSANCE

plus noble & plus excélente que le cors. Mais le sentiment interieur que nous avons de tout ce qui se passe en nous, ne nous permet pas de douter que bien qu'absolument nôtre esprit soit le maître, du moins de son consentement ; il n'arrive néanmoins souvent que nos sens, nos apetits naturels & nos passions l'emportent sur la raison ; assujétissent nôtre volonté & entraînent dans leur parti cet apetit raisonnable. Et de là vient que les exemples de ceux qui ont imposé silence à leurs sens, réglé leurs apetits & dompté leurs passions, sont tres-rare dans l'histoire.

3°. Au reste, pour peu que je fasse réflexion sur ce que j'ai dit jusqu'ici de l'union de l'esprit & du cors ; je vois ce me semble assez clairement, non seulement en quoi consistent les combats de ces deux substances ; mais aussi que ces combats, loin d'être opo-

sés

sés à
qu'
étro
E
prit
la f
l'am
ner
par
cors
des
train
à la
men
se fig
ce c
le no
ble
des
forc
de s
train
tie p
ven
nen
E

sés à l'union , ne servent souvent qu'à la rendre plus forte & plus étroite.

En effet, il est visible à un esprit attentif, que ce qui constitue la forme de ce combat, est que l'ame & le cors s'efforcent à donner chacun de son côté, l'ame par la force de sa volonté, & le cors par l'entremise des esprits, des mouvemens différens & contraires à cête partie du cerveau à laquelle l'ame est principalement unie. Et de-là il est aisé de se figurer ce que l'ame souffre dans ce combat : car non seulement elle ne suit pas cête émotion sensible & agréable que le mouvement des esprits excite en elle ; elle s'efforce même de le faire cesser, & de s'en procurer une toute contraire, en imprimant à la partie principale du cerveau un mouvement opposé à celui que lui donnent les esprits.

En quoi consistent ces combats de l'esprit & du cors,

Enfin on voit bien que ce com-

Que ce
combat
loin d'être
opposé
à l'union
n'en est
que l'é-
fet

bat, loin d'être opposé à l'union ; n'en est que l'éfet , & peut même servir à la fortifier. Car n'est-il pas visible que l'ame n'entreprend de résister au cors , que parce qu'êle se sent blessée de ses mouvemens en conséquence des loix de son union avec lui ? & n'est-il pas encore visible que ce n'est qu'en conséquence des mêmes loix qu'êle peut donner à la partie principale du cerveau, un mouvement différent de celui que lui causent les esprits ? ainsi il paroît que ce n'est qu'en conséquence des loix de cette union , que l'esprit combat contre le cors & le cors contre l'esprit. Mais lorsque l'esprit est vaincu , & que gagné par les émotions sensibles & les sentimens agréables que le cors par l'entremise du mouvement des esprits lui a causé , il a consenti à jouir des objets sensibles ; l'union entre ces deux êtres en de-

vien
êle
une
que
men
cèle

S
l'esp
le d
tenc
l'affi
cors
est à
pen
& q
tres-
e tr
i°
déja
les p

DE SOI-MEME. 335
vient si forte & si étroite, qu'elle passe même souvent jusqu'à une cruële dépendance: c'est ce que nous allons voir présentement, en traitant le Chapitre de cèle-ci.

§. II.

*De la dépendance que l'esprit
a du cors.*

Si les combats du cors avec l'esprit ont paru surprenans ; il le doit être beaucoup plus d'entendre présentement parler de l'assujétissement de l'esprit au cors, & des dépendances où il est à son égard. Il est vrai cependant que rien n'est plus réel ; & que ces dépendances sont & *tres-humiliantes & tres-douloureuses & tres-préjudiciables.*

1^o. En effet, n'en sont-ce pas déjà de tres-humiliantes, que cèles par lesquelles un esprit dont

Que l'esprit dépend du cors en trois différentes manières.

Dépen-
dances
humi-
liantes.

336 DE LA CONOISSANCE

la nature est si excélente & si parfaite, l'origine si noble, & la fin si élevée; qu'un esprit, dis-je, dont les plus invincibles penchans ne l'élèvent pas vers un moindre objet que l'infini: se trouve par son union avec le cors ataché à des objets si fort au dessous de son excélence; relegué dans un coin de l'Univers; renfermé dans l'enceinte d'une ville, d'une tère, d'une petite maison; assujéti à mille soins domestiques tres-desagréables; asservi aux besoins du cors les plus bas & les plus grossiers; & presque tout occupé par ses pensées, ses desirs & ses affections de la conservation de cète maison de tère: peut-on imaginer un plus grand abaissement pour un être si noble? l'esprit de l'home ne reconoit que Dieu au dessus de lui, (car du côté de la nature il est égal aux Anges) & il se trouve assujéti aux êtres les plus mé-

pri
le
ran
qu
cup
am
ble
fan
He
ses
dan
gra
2
con
bas
son
& t
req
vio
ve
ou
gré
étra
se t
dou
mau

prisables. Il n'est destiné que pour le Ciel : & il se voit obligé de ramper sur la tête. Il n'est fait que pour Dieu , & que pour s'occuper de sa conoissance & de son amour : & il ne s'occupe , misérable qu'il est , que de la conoissance & de l'amour des cors! Hé, bon Dieu ! que de foiblesses & que de basses dépendances dans un être naturellement si grand & si élevé !

2°. Mais ces dépendances du cors ne sont pas simplement tres-basses & tres-humiliantes ; elles sont aussi souvent tres-cuisantes & tres-douloureuses. Le cors ne reçoit nule impression un peu violente , que l'esprit n'en reçoive le contrecoup par la douleur ou par d'autres sentimens desagréables. Et ce qui paroît plus étrange en ceci , c'est que l'ame se trouve chargée de porter avec douleur tous les contrecoups des mauvais traitemens que l'on fait

Dépendances
douloureuses.

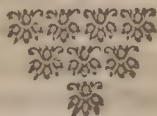
338 DE LA CONNOISSANCE
au cors ; & que cependant ce
cors n'en sent rien. Et ainsi le
grand froid & le grand chaud
ne font guères qu'ouvrir & res-
ferer extraordinairement les po-
res du cors ; & ce cors n'en fait,
ni n'en sent rien ; au lieu que l'a-
me en souffre des peines tres-fâ-
cheuses. Le defaut d'alimens ou
de liqueurs ne cause guères que
quelque desseichement ou quel-
que alteration dans certaines
membranes : alteration dont le
cors ne s'aperçoit seulement pas ,
pendant que l'ame en est tour-
mentée par des sentimens de
faim & de soif tres-cruels. Vous
pincez , vous piquez ce cors , &
pour lui faire plus de mal vous
emploïez les rasoïrs , le fer & le
feu : vous vous trompez ; il est
insensible à tous vos coups : vous
dérangez , vous séparez quelques-
unes de ses parties ; il ne le fait,
ni ne le sent seulement pas : c'est
un être intelligent extrêmement

au dessus de lui que vous blef-
sez , que vous affigez & que vous
acablez par tous ces coups : é-
tranges miseres , cruèles dou-
leurs , & affigeantes dépendan-
ces dans un être qui ne cherche
naturellement & invinciblement
que le plaisir & le bonheur !

3°. Enfin ces dépendances sont
tres-préjudiciables : il ne faut pour
s'en convaincre que faire réflexion
qu'elles sont la plus univer-
selle cause de presque toutes nos
illusions & nos erreurs. La dissi-
pation d'esprit & le défaut d'a-
tention dans la recherche de la
verité sont les plus fécondes sour-
ces de nos illusions & de nos
erreurs : or rien ne dissipe tant
l'esprit & ne lui fait plus im-
manquablement perdre toute a-
tention , que les impressions ou
humiliantes, ou douloureuses qu'
il reçoit malgré lui de la part
du cors. Non seulement une blef-
sure & une douleur considéra-

Dépen-
dances
préjudi-
ciables.

340 DE LA CONNOISSANCE
ble , non seulement une piqure
d'épingle ; mais souvent le bour-
donnement d'une mouche , les
mouvemens d'un papillon qui
voltige lui font perdre de vuë
les plus considerables verités &
les biens les plus solides. A com-
bien donc d'illusions & d'erreurs
n'est pas sujet un esprit si dépend-
ant du cors , qu'il n'est pres-
que jamais sans recevoir de sa
part quelques semblables im-
pressions ? car il n'y en a pas u-
ne qui ne partage sa capacité , &
qui par consequent n'affoiblisse
son atention pour les vrais biens
& pour les verités essentiêles.





TREZIE'MES REFLEXIONS

*sur les avantages de l'union de
l'esprit avec le cors.*

L'Esprit est si fort au dessus du cors par sa nature, ses perfections & sa fin, qu'il n'est pas aisé de s'imaginer par quel endroit son union avec le cors lui peut être avantageuse. Quand il n'y auroit dans cête union ni ces schismes & ces combats, ni ces basses & douloureuses dépendances dont je viens de parler : il est certain que l'esprit seroit toujours exposé à recevoir, à l'ocasion de l'action des objets sensibles sur ce cors, des sentimens confus qui l'appliqueroient à ce même cors & à ceux qui l'environent; quil'interefferoient dans ses besoins, & qui l'occupoient de sa conservation & de

tout ce qui y a raport. Or qu'ê-
gloire, quel honneur & quel a-
vantage à un esprit qui n'est fait
que pour Dieu, que pour le pos-
seder, & que pour s'ocuper de
ses infinies perfections, de se voir
come renfermé dans une maison
d'argile, appliqué à ses besoins, &
occupé à l'entretenir & à la con-
server ? n'est-ce pas là visiblement
une espèce de dégradation
pour cet esprit, & une servitu-
de indigne de sa noblesse & de
son excélence ?

Loin donc que suivant ces
idées l'union de l'esprit avec le
cors me doive paroître avanta-
geuse, ou un don de la nature, qu'-
au contraire êle ne me paroît ê-
tre que la punition de quelque
faute, & en un mot que la peine
du peché. Mais qu'il est impor-
tant de ne se pas trop fier à ces
premières vûes ! Lorsque je re-
garde cête union de plus près &
par d'autres endroits, j'y trouve

des avantages tres-considerables, & qu'elle est plus propre qu'aucun autre ouvrage de Dieu à nous faire conoître sa sagesse.

L'un de ces avantages dont je suis autant frappé, est qu'elle donne aux homes le moïen de s'unir entr'eux & de former des sociétés : sociétés, dis-je, non seulement de cors ; mais principalement d'esprit.

Le premier avantage de cete union, est de doner aux homes le moïen de former des sociétés.

C'est par le moïen de la parole que les sociétés se forment ; parce que c'est par la parole qu'on se fait conoître les uns aux autres, qu'on se comunique ses pensées & ses sentimens, & qu'on se lie d'interêts. Or le comerce de la parole n'est visiblement qu'une suite des loix de l'union de l'esprit & du cors. Ce n'est que par l'efficacité de ces loix que je puis parler à un autre home, & lui faire conoître ma pensée.

Pour parler il faut, 1^o. Exciter dans l'air une espèce de trem-

Détail de tout ce qu'il faut.

sert
vient
dans la
parole.

344 DE LA CONNOISSANCE

blement propre à faire naître le sentiment du son. 2°. Pour rendre ce son articulé, il faut donner à cet air tremblant & sortant du poumon mille déterminations différentes par l'entremise des divers organes qui servent à la parole. 3°. Cet air ainsi agité & déterminé doit aler porter ses vibrations & ses secouffes jusqu'aux membranes de l'oreille de celui à qui je parle. 4°. Les tremblemens de ces membranes doivent se comuniquer jusqu'à son cerveau. 5°. Cête impression du cerveau doit exciter dans son esprit le sentiment du son & d'un son articulé. 6°. Enfin le sentiment ou la perception de ce son doit être suivie de quelques idées : or tout cela n'est visiblement qu'une suite des loix de l'union de l'esprit & du cors : & il y auroit de l'extravagance à une ame d'attribuer tous ces effets à son savoir faire ; puisque toute

la part qu'èlé y a ne consiste qu'à vouloir parler , & que sa volonté est incontinent suivie de tous ces éfets , sans qu'èlé sache comment , ni de quèle manière il en faut executer un seul. En éfet , c'est uniquement en consequence des loix de l'union de l'esprit & du cors , 1°. Que dès que je veux parler , l'air que j'ai respiré est poussé au dehors sans que mon ame sache coment. 2°. Qu'en passant par la trachée artère & par la bouche , il reçoit du jeu de ces divers organes les diverses vibrations , secousses & déterminations qui servent au son & à l'articulation. Mais ce jeu me passe de bien loin. 3°. C'est en consequence des loix de la communication des mouvemens que cet air ainsi déterminé va ébranler les membranes de l'oreille , & 4°. Faire impression sur le cerveau de celui à qui je parle. 5°. C'est enfin en consequence

346 DE LA CONOISSANCE
des loix de l'union de l'esprit &
du cors , que cête impression du
cerveau excite dans son ame sans
que je m'en mêle , le sentiment
d'un son articulé ; & 6°. Que ce
sentiment lui excite de nouveau ,
ou lui réveille les idées aux què-
les je le veux faire penser : car il
est certain , & que de l'air ébran-
lé ne renferme ni les sons ni les
idées , & que je ne me sens nul
pouvoir d'agir físiquement dans
l'esprit de ceux à qui je parle.

C'est donc ainsi qu'en conse-
quence des loix de l'union de
l'esprit & du cors , les homes se
communiquent leurs pensées , s'u-
nissent de sentimens & d'inté-
rêts , & forment des sociétés.
C'est par-là qu'ils se communi-
quent leurs passions : & c'est par
cête communication qu'ils se lient
d'un lien si fort. C'est donc là
le premier avantage de cête u-
nion.

Mais qui peut estimer tous

ceux qui naissent de ce premier ?
 n'est-ce pas delà que les arts &
 les sciences tirent leur origine ?
 n'est-ce pas ce qui rend les ho-
 mes capables d'instruction , de
 discipline , & même de religion ?
 car enfin , c'est par-là que la foi
 se répand dans les cœurs (*fides*
ex auditu) & que les Ministres
 de JESUS-CHRIST trouvent le
 moien d'instruire & de sanctifier
 les homes ; & de contribuer ain-
 si à la formation d'une société
 celeste qui doit durer éternelle-
 ment.

Autres
 avanta-
 ges qui
 suivent
 du pre-
 mier.

Mais un des plus considera-
 bles avantages de cete union ,
 est qu'ele nous donne le moien de
 satisfaire à la Justice divine pour
 le peché , & de meriter la gloire
 & la récompense qui nous est
 proposée.

Doner le
 moien de
 satisfaire
 à la Jus-
 tice divi-
 ne. Autre
 avantage
 de l'u-
 nion.

Ce n'est qu'en sacrifiant les
 faux biens aux veritables , ses
 plaisirs & ses satisfactions à l'a-
 mour de la justice : ce n'est qu'en

348 DE LA CONOISSANCE

souffrant la douleur & se rendant malheureux pour quelque tems , par respect pour l'ordre de la justice , qu'on peut satisfaire à cete justice & meriter les vrais biens : car le souverain bien doit être acheté par la peine & le travail.

Or si nous n'avions point eu de cors : comment aurions-nous pû satisfaire à la Justice divine & meriter ces vrais biens ? comment aurions-nous pû sacrifier à l'ordre & acheter le bonheur éternel par la privation des plaisirs & la souffrance des douleurs ? le plaisir & la douleur sont des manières d'être de l'esprit. Avons-nous donc le pouvoir de changer directement les manières d'être de nôtre ame , & de lui en doner de novêles ? si cela étoit : qui est-ce qui seroit jamais malheureux malgré soi ? qui est-ce qui se plaindroit de ses douleurs, de ses chagrins , de ses

dégoûts ? qui est-ce qui ne jouirait pas d'une continuële volupté en se donant sans cesse des manières d'être agréables ?

Dans l'impuissance donc où nous étions avec l'ame seule d'offrir à Dieu ces divers sacrifices ; quel avantage n'est-ce pas que de trouver dans nôtre être, une victime que nous puissions à tous momens offrir & sacrifier à Dieu en cent manières différentes ? c'est justement ce que nous trouvons par l'union de l'ame & du cors. Le cors est cête victime que nous pouvons & devons sacrifier à Dieu , & par laquelle nous pouvons nous immoler nous-mêmes en mille différentes manières.

C'est par le cors que malgré nous ; nous recevons dans l'ame mille impressions desagréables : car l'ame est come en épreuve dans le cors. C'est par le cors qu'en conséquence de son union avec l'esprit nous pouvons chan-

350 DE LA CONOISSANCE
ger indirectement les manières
d'être de cet esprit , & lui en
doner de novèles. S'il est actue-
lement dans le plaisir : rien ne
lui est plus aisé que de s'en pri-
ver , & de se plonger dans la
douleur. Il n'a pour cela qu'à
fraper , blesser , & maltraiter ce
cors. Il frappera un insensible ;
mais la douleur en rejaira in-
failliblement sur lui. Tous les
contrecoups de cête fource re-
tomberont sur lui avec une vi-
vacité dont les divers sentimens
lui seront autant de divers sujets
desacrifice & de merite. On voit
donc assez de cela seul , de quel
avantage nous est l'union de
l'esprit & du cors, *enfin ali*

Mais , disois-je tantôt , quel
honneur , qu'êles gloire & quel a-
vantage à un esprit qui n'est fait
que pour s'ocuper de Dieu , de
se voir par les sentimens confus
qu'il reçoit à l'ocasion des mou-
vemens de son cors , come ne-

cessité de s'appliquer à ses besoins & de s'occuper de sa conservation ?

Il est vrai qu'il n'y auroit en cela rien que de désavantageux & de deshonorables à cet esprit, si cete application aux besoins & à la conservation du cors devoit le détourner de l'application qu'il doit à Dieu. Mais Dieu a prévu cet inconvenient par sa sagesse. Il lui a fourni le moïen de pourvoir aux besoins du cors sans presque se détourner de l'application au vrai bien. C'est pour cela que, come nous l'avons déjà dit, il se charge de l'avertir lui-même en tems & lieu de ce qui regarde le cors, & du rapport que les autres cors ont avec lui : & c'est ce qu'il fait par les sentimens qu'il lui donne suivant ce qui se passe dans son cors. Il est vrai que ces sentimens ont quelque chose d'illusoire & de seduisant : mais Dieu a encore reme-

352 DE LA CONOISSANCE
dié à cet inconvenient , en nous
donant une raison capable avec
quelque atention de dissiper ces
illusions & d'éviter ces séduc-
tions. Rien n'est donc plus sage
que toute la conduite de Dieu &
que les loix qu'il a établies pour
l'union de l'ame & du cors. Il
est vrai qu'à recueillir tout ce
que j'ai découvert de la nature de
l'home dans la suite de mes ré-
flexions , on y peut remarquer
quantité de traits qui semblent se
contrarier , & qui tenans du pa-
radoxe, ne sont pas faciles à alier
avec la souveraine sagesse de
l'Auteur de cet être : mais j'es-
pere qu'en perçant plus avant
dans l'être moral de l'home, nous
pourons en découvrir l'éclaircis-
sement, & trouver de quoi justi-
fier la sagesse de Dieu.

Fin du second Traité.



ANALISE

o v

IDE'E ABREGE'E
du second Traité du Li-
vre de la Connoissance de
soi-même.

LE second Traité comence
par quelques Prefaces, où
après avoir proposé une maniè-
re generale de chercher méto-
diquement la verité, & une par-
ticuliere d'entrer dans la conois-
sance de soi-même; l'Auteur in-
troduit un home qui lassé de ses
incertitudes & de ses inquietu-
des sur l'état des ames après la
mort, cherche à s'en délivrer en
s'étudiant soi-même par cête
double méthode; & qui sans au-

tre secours que quelque justesse d'esprit, & quelque legere teinture d'anatomie vient à découvrir par diverses réflexions, qu'il est composé de deux substances tres-diférentes, l'esprit & le cors: démêle leurs propriétés & leurs principales fonctions; trouve des preuves incontestables de l'immortalité de son ame, & penetre même jusqu'à ce lien invisible qui fait l'union de deux êtres si diférens.

Pour parvenir à ces découvertes, on lui donne ce principe que le caractere de l'être est son action, & que c'est par les éfets & les divers changemens que les êtres produisent, qu'ils se font conôître. Car sur ce pié-là il n'a qu'à examiner si ce qu'il trouve en lui-même de fonctions & d'éfets n'ont rien qui ne puisse émaner d'un même être, qui ne puisse relever du cors & s'expliquer par des dispositions purement méca-

riques: ou s'il y a quelque chose qui demande nécessairement une autre source.

Sur ce principe il emploie les *premières reflexions* de la première partie de ce Traité, à la recherche des diverses fonctions qui conviennent à sa nature, & tente de les expliquer par les seules Loix des Mécaniques.

Il y réussit assez bien à l'égard de la *veille*, du *sommeil*, du *boire*, du *manger*, *marcher*, *respirer*, *crier*, *pleurer*, *digerer*, *se nourrir*, &c. Mais il demeure court, & tous ses efforts sont vains à l'égard des fonctions de *voir*, d'*ouïr*, de *sentir des odeurs*, de *goûter*, de *toucher*, de la *faim* & de la *soif*. Il éprouve dans ces deux dernières un sentiment vif & inquiet, chagrin & douloureux, dont il trouve qu'il est impossible de rendre raison par le seul cors: étant également inconcevable, & que le cors puisse être la cause imme-

diat de ce sentiment ; & qu'aucune partie du cors puisse en être le sujet immédiat : c'est-à-dire avoir faim, ou soif.

Dans les *secondes réflexions* , il examine encore le même sujet , & tente d'expliquer par le cors seul, le sentiment & la perception qui se trouvent dans toutes les sensations. Mais c'est inutilement. Il voit toujours également que le cors n'en peut être ni la vraie cause, ni le sujet. Les cors de dehors n'ont point formellement en eux les sentimens que nous éprouvons dans leur usage : & s'ils ne les ont pas , comment nous les doneroient-ils ? On ne peut pas dire non plus qu'ils les aient *virtuellement* , ou qu'ils aient la vertu de les produire , puis que toutes leurs vertus se réduisent à leurs figures & leurs mouvemens, & qu'on ne voit nulle liaison immédiate entre toutes les figures & les mouvemens possibles , &

un

un sentiment agreable ou desagreable.

On peut aussi peu dire que les cors de dehors donnent occasion au cors humain de produire ces sentimens : puis que le cors humain n'a pas plus de vertu qu'eux à cet égard. Mais si ce cors ne peut pas être la cause de nos sentimens ; ne peut-il pas du moins en être le sujet ? N'est-ce pas lui qui sent vraiment le plaisir & la douleur , le froid & le chaud ? Ici par un reste de préjugés de l'enfance. nôtre Philosophe hesite quelque tems. Mais enfin la raison lui fait voir que par quelque endroit qu'on puisse prendre le cors ; par sa grandeur ou par sa figure ; par son repos , ou par son mouvement ; par ses parties grossieres ou subtiles , il est incapable de sentir & d'avoir du plaisir ou de la douleur.

En effet le cors ne peut être capable de sentiment , par exem-

Tom. II.

Q

ple de plaisir, que le plaisir ne soit une de ses manières d'être. Or on a beau parcourir toutes les manières d'être de l'étendue; on n'y trouve nullement le plaisir, ou la douleur. Une manière d'être ne peut être clairement conçue, en niant le sujet dont elle est manière; & cependant on conçoit fort bien le plaisir & la douleur, en niant & excluant toute étendue. Une manière d'être, n'est que l'être même disposé de telle façon; & ainsi si la douleur étoit une manière d'être du cors, ce seroit le cors même disposé d'une manière douloureuse. Or il est inconcevable que l'étendue puisse être disposée d'une manière douloureuse: Je veux dire qui soit douloureuse à cête étendue en sorte qu'elle sente la douleur.

Et il ne sert de rien de dire que le cors considéré come *animé*, est capable de sentir. Car

ce terme d'*animé*, marque l'union du cors avec une ame ou de différente, ou de même nature avec lui. Si éle est de même nature, c'est-à-dire, étendueë & corporelle come lui; éle n'aura pas plus de pouvoir que lui; & ainsi par son union avec lui, éle ne lui donnera pas le pouvoir de sentir qu'il n'avoit pas auparavant.

Si cête ame est de nature différente de céle du cors, éle ne pourra lui communiquer la faculté qu'éle a de sentir, & qui est une propriété de sa nature, sans lui doner cête nature, & sans faire qu'il ne soit plus cors: ce qui se contredit. D'ailleurs l'union des êtres ne change ni leurs natures ni leurs propriétés; & ainsi le cors uni à cête ame, ce qui s'appelle être *animé*, ne seroit pas plus capable de sentiment, que non *uni*, & non *animé*.

De ces expressions qui nous sont si ordinaires: *J'ai mal à la*

Qij

tête : Je sens de la douleur au pié ; nôtre Filofofe dans ses troisièmes réflexions , s'aperçoit bien qu'il y a en lui un *moi sentant* , ou un principe de sentiment. Il voit bien aussi que le *moi* qui sent , est le même qui réfléchit & qui raisonne : mais il ne fait quel il est. Il ne fait si ce *moi* est tête , ou bras , ou pié ; ou peut-être une vapeur répanduë depuis la tête jusqu'aux piés. Cependant trouvant que c'est précisément le même *moi* qui sent le mal de la tête & la douleur du pié ; il en conclut que ce *moi* n'est ni tête, ni pié , ni aucune des parties du cors : que ce qui sent en lui est quelque chose de simple, d'unique, d'indivisible, & de tres-différent du cors. Que l'idée du *moi* est incapable de division & de pluralité ; & qu'il y a contradiction qu'il y ait plusieurs *moi* en un même home.

En éfet si chaque partie avoit

son *moi* à part, capable de sentiment, chaque *moi* ne devroit sentir que ce qui toucheroit cête partie. Le *moi* de l'oreille, par exemple, qui est touché du plaisir des sons, ne pouroit sentir la douleur du pié, non seulement parce que cête douleur apartiendrait à un autre *moi* ; mais aussi parce que le sentiment n'étant qu'une manière d'être, il y auroit autant de contradiction que le sentiment du pié devînt sentiment de l'oreille, ou fût senti par l'oreille, qu'il y en a que l'être du pié soit l'être de l'oreille. Et cependant nous éprouvons tous les jours (& le combat réciproque de nos divers sentimens le prouve assez) que c'est le même *moi* qui sent tout ce qui arive aux diverses parties du cors. En faut-il davantage pour conclure que ce *moi* n'est aucune des parties du cors; que ce qui sent en nous, n'est rien de corporel : que c'est quelque

chose de toute une autre nature, & qui absolument pourroit être touché de tous ces divers sentimens sans avoir de cors. Que seroit-ce donc qu'un tel être, si ce n'étoit une ame toute spirituëlle ?

Et qu'on ne dise point que la présence d'une ame toute spirituëlle & capable de sentiment dans l'home, n'empêche pas que le cors ne sente aussi : car sans conter que c'est admettre deux différens *moi* dans un même home, on a fait voir qu'il y a contradiction qu'une même manière d'être, tèle qu'est un sentiment, soit en deux sujets : mais sur tout en deux sujets aussi différens qu'un être corporel & un être spirituel.

Dans les *quatrièmes réflexions* nôtre Philosophe perfectionne encore la découverte qu'il a faite dans les précédentes, d'un *moi* sentant, ou pensant qui n'est rien de corporel ; mais qui est simple & parfaitement indivisible. Et voi-

ci à peu près son raisonnement.

J'ai quelque chose en moi qui juge tout d'un coup de mes divers sentimens, qui discerne entre plaisir & douleur, & même entre douleur & douleur. Pour en juger ainsi, il faut les sentir : car pour juger juste, il faut comparer, puis que le jugement n'est que la vûë du raport de deux choses : pour comparer, il faut conoître ; & afin qu'un être créé conoisse des sentimens, il faut qu'il les éprouve ; sans cela, les plus éloquentes descriptions demeurent inutiles. Or ce quelque chose qui éprouve ainsi mes sentimens & qui en juge, n'est ni l'œil, ni l'oreille, ni la langue, ni aucune partie du cors : car sans conter qu'elles sont toutes incapables de sentiment, il est visible que quand elles en auroient, l'œil ne pourroit juger que des couleurs, & nulement des sons & des odeurs ; l'oreille ne pou-

roit juger que des sons; & enfin chaque partie ne pourroit juger que du sentiment qui lui conviendrait & non des autres, puis qu'êle ne les sentiroit pas, & que par consequent êle ne les conoitroit pas. Et qu'ariveroit-il de-là? Mile schismes dans l'économie du cors humain; mile embarras pour celui qui en auroit la conduite. Il n'y a pas une partie dans tout le cors, pour méprisable qu'êle soit, qui ne jugeât son mal plus grand que celui de tous les autres, qui ne se crût la plus malade, & qui ne voulût être secouruë préféablement à êles. Et cependant il est certain que sans schisme & sans embarras, j'ai quelque chose en *moi* qui décide en un instant, d'une manière assez juste, de la bone ou mauvaise disposition de chaque partie, & qui secourt les unes préféablement aux autres, & sans leur causer nule jalousie. Que dois-je

donc penser de ce juge , sinon qu'il est d'une nature tres-diférente de cêlé de toutes les parties corporêles ; & qu'ainsi c'est un principe simple , indivisible & tout spirituel ? Que si à ce principe on donne le nom d'ame ; ne sera-t-il pas vrai de dire que l'homme est composé d'une ame tres-simple & tres-diférente du cors ; & qu'ainsi cête ame n'étant ni corporêle , ni divisible , êle ne doit pas être sujête à perir avec lui ?

A la vûë d'une têlé découvrirte mille difficultés s'évanoüissent. On ne voit que de la fausseté dans ces expressions : *Ma langue a du plaisir ; ma main a de la douleur.* On ne trouve que de la confusion dans ces autres : *se sens de la douleur à la tête , du plaisir à la main ;* & à proprement parler la langue ne goûte point : l'œil ne voit point : l'oreille n'entend point , &c. On ne doit pas ce-

pendant conclure de-là que les sens ne sentent pas : mais seulement que les organes des sens ne sentent pas : car nos sens sont plus intérieurs, ils sont dans l'ame ; & ainsi pour parler juste, on doit dire qu'on voit par l'œil, & qu'on entend par l'oreille, &c.

Les *cinquièmes réflexions* roulent sur les combats que l'homme sent au dedans de lui-même, & sur la liberté qu'il éprouve au milieu de ces combats. Je sens en *moi*, dit nôtre Philosophe, quelque chose qui combat souvent contre mon cors, qui le tient en des situations violentes, qui s'oppose à sa conservation, & qui par des vûes de gloire & d'ambition l'expose même quelquefois au peril d'être détruit malgré les efforts mécaniques qu'il fait pour l'éviter. Qui est-ce donc qui combat ainsi contre mon cors : coment expliquer ce combat, s'il est vrai que je ne sois qu'un seul être, si je suis tout

cors ? Un même être peut-il se combattre & se détruire lui-même ? Celui qui combat ainsi se soutient , & retient le cors par des vûes de gloire & d'ambition. Le cors qui est incapable de sentiment , sera-t-il susceptible de gloire & d'ambition ? Il faut donc encore ici reconnoître , dit nôtre Philosophe , que je suis composé de deux natures tres-diférentes ; d'un cors & d'un être qui n'est rien de corporel , & qui peut être touché de gloire & d'ambition.

Je remarque de plus qu'il y a en *moi* quelcun qui est absolument le maître , qui est libre , qui choisit ce qui lui plaît , qui passe sans cesse d'un objet à un autre , qui parcourt avec une merveilleuse facilité tous les lieux & tous les tems. Quel est donc ce quelcun ? Est-ce le cors ? Mais rien n'est plus pesant , ni de plus difficile transport. Rien n'est si aisé à garoter , à enchaîner ; au lieu

que je sens bien que toutes les creatures ensemble ne sauroient enchaîner ma liberté: il faut donc que ce quelcun soit d'une nature tres-différente de celle du cors.

Dans les *sixièmes réflexions* nôtre Philosofe découvre un grand nombre de fonctions dont il est visible que le cors ne peut être le principe. Il ne trouve pas simplement des idées sensibles, il en a de toutes spirituelles: il se reconnoît capable de jugemens, de raisonnement, d'inclinations, de réflexions, de retours sur lui-même, d'examiner & de résoudre des questions; & il lui paroît inconcevable qu'un composé petri de bouë, d'organes & d'esprits animaux soit capable de tout cela. Au contraire il observe que pour la resolution des questions un peu abstraites, il faut éviter autant qu'on le peut, les impressions des sens & se dégager de la matière & de ses mouve-

mens. Rien peut-il mieux lui persuader que cête partie de lui-même qui est le principe de toutes ces fonctions , n'est rien de corporel ?

Dans les *septièmes réflexions* de ce qu'on peut sentir la douleur des mains & des piés , sans avoir ni mains , ni piés , come l'expérience de tant d'Invalides le prouve , nôtre Philosofe trouvant qu'il en pouroit ariver autant à toutes les autres parties du cors ; infere qu'absolument il pouroit avoir tous les mêmes sentimens auxquels il est sujet , quand même il n'auroit point de cors ; & qu'ainfi à ne consulter que ses sentimens , il n'est pas certain d'avoir un cors.

Il examine ensuite s'il est plus certain d'avoir une ame , & qu'êl est son essence ; & peu s'en faut qu'il ne tombe d'abord dans la même incertitude à cet égard. La raison par laquelle il a trou-

vé qu'il n'étoit pas certain d'avoir un cors, c'est qu'il peut sentir sans cors, juger, raisonner, réfléchir sans cors. Mais il observe aussi qu'il peut se concevoir sans ses diverses fonctions; qu'il peut ne point sentir, ne point juger, ne point raisonner, &c. & qu'ainsi il n'est pas plus sûr de son *moi* sentant, jugeant, raisonnant, qui est ce qu'il apèle son *ame*. D'ailleurs come il ne cherche pas simplement l'existence de son ame, mais aussi son essence, & que l'essence des êtres doit être quelque chose de fixe & d'invariable, il ne voit pas que son essence puisse être établie dans aucune de ses perfections; puis qu'il fait qu'il ne sent pas toujours, qu'il ne juge pas toujours, qu'il ne raisonne pas toujours, & que toutes ses fonctions se succèdent perpetuëlement avec une grande variété.

Cependant au milieu de cête

des
con
che
d'in
ce
Il
lem
div
faç
l'id
cep
leur
que
jug
sup
& c
qu'e
ni f
sans
pou
cep
la p
de
rièl
qu'i
croi

desolante mutabilité, il s'aperçoit tout d'un coup de quelque chose de fixe, de constant & d'immuable. La perception est ce point fixe dont il est en peine. Il remarque qu'elle est essentiellement renfermée dans toutes les diverses fonctions & les diverses façons de penser. Qu'on en perd l'idée dès qu'on en ôte la perception : que s'il sent de la douleur, il s'aperçoit qu'il la sent ; que s'il juge, il s'aperçoit qu'il juge : que tous les autres attributs supposent nécessairement celui-ci, & qu'il n'en suppose aucun ; & qu'enfin il ne peut se concevoir ni sans faculté d'apercevoir, ni sans perception actuële, ni comme pouvant être un jour sans perception. Et de-là il infere 1°. que la perception constituë l'essence de son *ame*, & qu'elle est essentiellement un *moi* apercevant. 2°. qu'il ne peut jamais se tromper à croire qu'il existe en qualité d'être

tre apercevant , puis que même dans la supposition qu'il se trompât , il seroit un être apercevant : l'erreur n'étant qu'une fausse perception : & come ce n'est qu'en se regardant sous l'attribut de perception qu'il peut avoir une entière certitude de son existence , il en conclut encore une fois , que c'est ce seul attribut qui constitue son essence.

Come l'essence d'une chose doit être la source de ses propriétés ; pour se doner une nouvelle preuve que la perception est l'essence de l'ame , le Philosophe entreprend dans les *huitièmes réflexions* de démontrer par la perception toutes les propriétés de l'ame , & de faire voir qu'elles en sont une suite.

Et 1°. pour son immaterialité , ou sa différence d'avec le cors , elle paroît visiblement en ce que l'idée de la perception ne tient rien de l'idée de l'étendue : qu'

Êles peuvent être conçûes non seulement l'une sans l'autre, mais même avec exclusion l'une de l'autre; & qu'enfin on peut douter si l'on a un cors, pendant qu'on ne peut douter si l'on est un être apercevant : ce qui prouve visiblement que l'ame n'est point une manière d'être du cors; puis qu'une manière d'être ne peut être conçûe dès qu'on exclut l'être dont elle est manière.

2°. L'unité de l'ame paroît en ce qu'il y a contradiction qu'il y ait en un même home deux êtres apercevans.

3°. Sa liberté se prouve par le pouvoir qu'elle a d'apercevoir, ou de se représenter divers biens particuliers.

4°. Son indivisibilité est une suite de son immaterialité. Il y a contradiction, que le *j'aperçois* puisse être divisé en parties.

5°. Sa spiritualité est une suite de son immaterialité, ou plû-

tôt éle consiste formèlement dans la perception.

6°. Enfin son immortalité est encore une suite visible de la perception , en quelque sens que se prene le terme de *Mortel*. Car s'il se prend pour ce qui peut se corrompre ou se déranger ; l'être apercevant n'ayant ni étendue ni parties , ne peut ni se déranger , ni se corrompre. S'il se prend pour ce qui peut être détruit par les forces de la nature ; les forces de la nature ne consistant que dans le mouvement , & celui-ci n'ayant qu'à déranger , diviser , pulvériser ; un être sans étendue , come la perception ne peut périr par de telles forces. S'il se prend pour ce qui peut perdre la vie ; la vie de l'être apercevant n'étant que sa perception , il est visible qu'on ne peut lui ôter la vie qu'en l'aneantissant : mais cela passe toutes les forces de la nature. Il n'y a que Dieu

qui puisse l'aneantir. Mais sa sagesse, sa bonté, & sa justice nous répondent qu'il ne le fera pas.

Ce n'est pas simplement de la nature de son esprit que nôtre Philosophe tire des preuves de l'immortalité de son ame; il en trouve dans les penchans de son cœur. Celui qu'il sent pour l'estime & pour une gloire immortelle fait le sujet de ses *neuvièmes réflexions*. Il trouve que cête passion est en lui tres-violente, & qu'êlé vient de l'auteur de la nature; & qu'ainsi ne pouvant être satisfaite en cête vie, il faut qu'il y en ait une autre qui ne doive point finir.

Tout de même de l'extrême passion que nous avons d'être bien dans l'esprit des homes & d'avoir part à leur estime; & de l'estime même que chacun fait de sa propre ame, il conclut que nous croyons l'ame bien supérieure au cors, d'une nature & d'un sort bien différent & fort

376 A N A L I S E.
éloigné de perir avec lui.

De l'amour que nous avons naturellement pour la vérité, & pour une vérité nécessaire, immuable, éternelle, il conclut dans ses *dixièmes réflexions*, que l'Auteur de nôtre être qui nous a donné cête inclination, doit avoir eu sur nous des desseins éternels.

De l'inclination violente que tous les homes ont pour le bonheur, de ce qu'êle ne peut être satisfaite que par la tranquille jouïssance de Dieu, & de ce qu'on ne peut en jouïr ainsi en cête vie ; il conclut dans ses *onzièmes réflexions* qu'il y a une autre vie destinée à cête tranquille jouïssance.

Enfin de la passion que tous les homes ont pour la perfection, & de ce qu'êle ne peut être satisfaite en cête vie, & qu'êle ne le fera que par leur union avec l'être infiniment parfait ; il conclut dans ses *douzièmes réflexions* que

tête inclination nous venant de l'auteur de nôtre être il auroit manqué de sagesse , s'il ne nous avoit pas destinez à une autre vie que cèle-ci.

Dans la seconde partie nôtre Philosofe examine le Chapitre de l'union de l'esprit & du cors. 1°. S'il y en a vraiment une. 2°. En quoi èle consiste. 3°. Quel en est l'auteur. 4°. Le détail de cête union. 5°. Le parallele de cête union avec d'autres qui y ont quelque raport. 6°. Ses propriétés. 7°. Ses défauts. 8°. Ses avantages.

Dès ses *premieres réflexions* nôtre Philosofe se trouve embarassé. Encore tout plein des énormes différences qu'il vient de trouver entre l'esprit & le cors ; de l'excèlence du premier , & de sa superiorité au dessus du cors ; persuadé que qui dit union entre deux êtres , dit étroite relation & corespondance entre eux ; ne

voiant point par quel endroit l'esprit & le cors en pouroient avoir, puis qu'ils ne tiennent rien l'un de l'autre, ni pour le fond de l'être, ni pour les manières; il se trouve fort tenté de croire qu'il n'y a entre eux nule union; & peu s'en faut que lui qui se croïoit auparavant tout cors, ne se croïe presentement tout esprit.

Cependant faisant réflexion qu'il a sur un certain cors qu'il a toujours regardé come sien, tout un autre pouvoir, que sur les autres cors de l'Univers: que par sa seule volonté il le remuë & l'agite en diverses manières suivant ses desirs: au lieu qu'il ne peut par-là doner le moindre mouvement aux autres cors; s'apercevant de plus qu'il s'interesse pour ce cors tout autrement que pour les autres; qu'il sent de tres-vives douleurs à la moindre incision qu'on lui fait: qu'on ne peut lui causer le moindre déränge-

ment, sans qu'ils'en aperçoive par les sentimens qui lui en reviennent: au lieu qu'il pourroit voir couper ou déchirer ses habits, sans en recevoir le moindre chagrin: il se voit obligé de reconnoître, & que ce cors a relation & corespondance avec lui; & qu'il en a une tres-étroite avec ce cors: Et qu'ainsi il y a entre eux une vraie union.

Dans les *secondes réflexions* nôtre Philosofe inquiet sur la forme de cête union, remarquant que l'esprit & le cors ne tiennent rien l'un de l'autre, conclut qu'ils ne peuvent être unis ni à la façon des esprits, ni à la façon des cors; & qu'ainsi on ne doit chercher dans cête union, ni amitié, ni conspiration, ni consentement, ni inclination, ni simpatie; tout cela marquant commerce réciproque de pensées. Il ajoute qu'on n'y doit non plus chercher ni mélange, ni insinuation, ni acro-

chement, ni pénétration, ni entrelacement, ni insertion : tout cela marquant contact de parties, & raport réciproque de surfaces & d'étenduës. Il rejète ensuite le sentiment de ceux qui s'imaginent que par cête union l'esprit devienne cors, en se répandant par toutes les parties du cors ; ou que le cors devienne esprit, en devenant capable de sentiment & d'inclination ; & il soutient toujours que dans cête union, chaque être demeure ce qu'il est, sans mélange & sans nul afoiblissement de ses propriétés.

Il s'acomode aussi peu des *entités* qu'on apêlé *unissantes*. Il les trouve inintelligibles dans leur nature, & non seulement insuffisantes pour cet éfet ; mais aussi beaucoup plus propres à desunir l'esprit & le cors qu'à les unir.

Dans l'embaras donc de cête recherche, se souvenant que les raisons qu'il a eûes de reconoître
une

Une vraie union entre ces deux êtres , font que les mouvemens du cors interessent les sentimens de l'esprit , & que les pensées de l'esprit excitent les mouvemens du cors ; il trouve qu'il n'en faut pas davantage pour expliquer la forme de cete union ; & que c'est avoir dit tout ce qui s'en peut dire , que d'assurer qu'ele consiste essentiellement dans une correspondance mutuelle des pensées de l'esprit , & des mouvemens du cors.

En éfet ces deux êtres sont unis par-là aussi étroitement qu'ils le puissent être. Ils ne peuvent être unis par le raport naturel de leurs substances , puis que la substance étendue & la substance pensante n'ont nul raport naturel. Ils ne le peuvent non plus par le raport des mêmes manières d'être ; puis qu'ils n'en ont nules semblables ; & qu'ils ne diferent pas moins par

les manières que par le fond. Ils ne peuvent donc être unis que par un raport, pour ainsi dire surnaturel, entre leurs diverses manières d'être; raport, dis-je, qui ne peut venir que de l'institution purement arbitraire de l'Auteur de la nature. Et c'est en effet ce dont l'expérience perpétuelle ne permet pas de douter, puisqu'on éprouve constamment que ces diverses manières d'être s'excitent & se suivent infailliblement.

Nôtre Philosophe emploie les *troisièmes* & les *quatrièmes réflexions* à rechercher la cause effective de cete union. Il destine les *troisièmes* à rejeter tout ce que les Scolastiques ont imaginé sur cela.

1^o. Il regarde come chimerique de prétendre come ils font, que l'esprit & le cors sont des êtres incomplets qui ont une naturelle & essentielle relation l'un avec l'autre. Il soutient au con-

traire qu'il y a entre leurs idées une si énorme différence, que loin de leur trouver quelque penchant l'un pour l'autre, on est tenté de les croire inaliabes.

Ce qu'on allégué que ce sont des êtres incomplets, n'est pas plus raisonnable; si par-là l'on prétend que l'esprit n'ait pas tout ce qu'il faut pour être une vraie substance pensante indépendamment du cors, ou que le cors n'ait pas indépendemment de l'esprit tout ce qu'il faut pour être un vrai cors humain. Que si l'on veut seulement par-là que chacun de ces êtres ne soit pas l'homme entier; il n'y a nule difficulté: mais cela ne fait pas voir qu'avant leur union actuêl, ils aient essentiêlement du penchant l'un pour l'autre.

2°. Ce n'est pas avoir la moindre idée de ces deux êtres, que de prétendre come quelques-uns, que le cors exige l'influence de

l'ame pour ses fonctions ; & que l'ame exige l'apui & les organes du cors pour les siennes. Car puis que leurs idées s'excluent mutuellement , & qu'on peut les nier l'une de l'autre ; il est visible qu'à les regarder précisément en eux-mêmes , ils sont parfaitement indépendans l'un de l'autre , & dans leur être , & dans leurs manières , ou dans leurs fonctions : Et en effet le cors exerçoit la plupart de ses fonctions avant que l'ame lui fût unie ; & l'ame n'exercera jamais mieux les siennes , que lors qu'êle sera séparée d'avec le cors.

3°. Il n'y a pas plus de raison à prétendre que l'ame a une merveilleuse inclination de s'unir au cors. Il est vrai que dans l'état de l'union actuële , l'ame recevant divers sentimens agréables à l'ocasion de son cors , êle peut bien sentir de l'inclination à s'y unir de plus en plus. Encore si

êLe faisoit réflexion que ces sentimens ne lui peuvent venir immédiatement que de Dieu , & qu'il n'a pas besoin du cors pour les lui doner ; êLe ne devoit avoir d'inclination qu'à s'unir à Dieu. Mais que l'ame considérée en êLe-même , & indépendamment des loix de son union avec le cors , sente quelque penchant à s'unir à lui ; c'est une pure vision.

4°. Mais c'est le comble de l'extravagance de prétendre comme quelques autres que le cors soit le moule de l'ame , dans lequel êLe se forme & trouve sa perfection.

Après avoir rejété ces prétendues causes de l'union de l'esprit & du cors , nôtre Philosophe dans les *quatrièmes réflexions* parcourt tous les êtres creés pour voir s'il en pourra trouver quelcun à qui l'on puisse raisonnablement attribuer cet ouvrage : mais

inutilement. C'est un ouvrage d'intelligence & de sagesse. Les cors étant privez de l'une & de l'autre, n'en sont donc pas capables. Il s'agit de surmonter l'éloignement, & pour ainsi dire, l'oposition de deux natures tres-différentes ; d'aprocher des êtres d'une extrême distance ; d'établir une espèce de communauté entre deux êtres qui n'ont rien de commun, & une parfaite société entre deux êtres naturellement inaliabes, & pour ainsi dire insociables. Nul esprit créé n'est donc capable de former cête union. Il n'y a que le Maître de la nature qui puisse ainsi surmonter l'oposition des natures particulières. Il n'y a qu'une Sagesse infinie qui puisse inventer les Loix de cête union ; & qu'une Puissance sans bornes qui puisse les executer. Et ainsi il est ridicule d'attribuer cête union aux prétendues vertus de l'esprit &

du cors , pour agir l'un sur l'autre. Incapables d'aucune action, ils ne se modifient réciproquement que parce que Dieu s'est fait une loi de joindre l'action de sa Toute-puissance aux desirs impuissans de l'esprit , & aux mouvemens imbeciles du cors. Et ainsi la relation mutuële des modalités de ces deux êtres , est comme la forme de leur union ; & l'efficacité des volontés divines en est la cause éfectrice.

Dans les *cinquièmes réflexions* nôtre Philosofe examine le Systême de Monsieur Leibnis sur l'union de l'esprit & du cors. Il s'en trouve d'abord fort agréablement frappé , & si flaté que peu s'en faut qu'il ne l'adopte : En effet , il observe avec cet illustre Savant qu'on ne peut imaginer que trois voyes d'exécuter l'union de l'esprit & du cors. 1^o. Cèle d'une communication réciproque d'espèces & de qualités

entre ces deux substances, t  le que l'admet la Philosophie vulgaire. Mais c  te voye qu'on peut apêler *voye d'influence* lui paroît absolument insoutenable, après avoir démontré come il a fait, que l'esprit & le cors ne peuvent avoir nule vraie action l'un sur l'autre.

2^o. C  le d'un surveillant perpétuel chargé de produire à chaque moment dans chacun de ces êtres, des impressions corespondantes    c  les qui se passeroient dans l'autre, & c  te voye qu'on peut nommer *voye d'assistance*, & qui est c  le des causes occasion  les, lui paroît rabaisser la divinité, la rendre esclave de son ouvrage, & ne la faire agir que par miracles dans un   fet tout naturel.

3^o. C  le de l'acord naturel & divinement pre  tabli qui consisteroit en ce que Dieu auroit donné à ces deux êtres (l'esprit & le cors) une tôle nature & t  le

force, que chacun se modifieroit lui-même, & que tirant de son fond, en vertu de ses propres loix, tous les changemens dont il est capable, sans raport à ce qui se passe dans l'autre : ils s'accorderoient cependant si bien, que le cors se trouveroit prêt à se remuer, & se remueroit effectivement dans le même tems que l'ame, en vertu de ses propres loix, seroit déterminée à le vouloir; & qu'au contraire l'ame se trouveroit saisie de plaisir ou de douleur, précisément dans le moment que le cors en vertu de ses propres loix, se trouveroit violemment ou modérément agité. Et c'est cete troisieme voye (qu'on peut apeler voye *d'harmonie préétablie*) qui a d'abord charmé nôtre Philosofe, come lui paroissant renfermer plus de simplicité & plus de sagesse.

Mais de secondes & plus mûres réflexions l'ont bien détrom-

pé de ce charme trompeur , & lui ont fait découvrir dans ce Sytème , non seulement des difficultés ; mais même des espèces d'impossibilités. Car 1^o. ou ces deux substances (l'esprit & le cors) avec cête force de produire chacune en son sein toutes les impressions dont êle est capable , ont été dès le commencement créées & destinées l'une pour l'autre : ou bien sans avoir été faites l'une pour l'autre , êles ont reçu chacune à part , & come si êle étoit seule avec Dieu , une tèle nature , que venant ensuite à exister en même tems , êles se trouvent dans une exacte correspondance de leurs modalités. Si c'est le premier , ce Sytème ne difère de celui des causes occasionnelles , que par les prétenduës forces & vertus que Dieu aura données à ces substances de se modifier êles-mêmes. Si c'est le second , la suite des pensées que

Dieu aura données à un esprit ne fera nullement sage : mais purement capricieuse ; car, par exemple, qu'êla sagesse & même qu'êla justice de faire tout d'un coup passer une ame de la joye à la douleur par les seules loix de la constitution de sa nature , sans qu'êla ait mérité cête peine par aucune faute.

2°. A ne parler que de l'esprit & de cête prétenduë force qu'il a de produire toutes ses pensées ; ou cête production est libre , ou êla est nécessaire. Si êla est libre: quel plaisir prend cet esprit à se tourmenter lui même & à se donner si souvent des sentimens douloureux ? Si au contraire êla est nécessaire, & que ces sentimens lui échapent par un ordre nécessaire, en vertu de la constitution de sa nature ; encore une fois où est la sagesse & la justice de Dieu de faire des loix à des esprits qui ne sont pas libres , & de leur do-

ner des preceptes ?

3°. Ce Systême est fondé sur la supposition d'une nature agissante par une force & une puissance distinguées de la puissance de Dieu ; supposition directement contraire à la foiblesse essentielle à la creature, & au souverain domaine essentiel au Createur.

4°. Nôtre Philosophe fait voir que quand on conviendrait absolument de la possibilité de ce Systême , il seroit toujours certain que ce n'est point celui que Dieu a suivi ; & qu'au contraire il a vraiment établi celui des causes occasionêles. Il montre que ce dernier est l'unique qui soit propre à justifier la sagesse & la justice de Dieu dans la suite des divers changemens qui arivent à l'esprit & au cors : & qu'au contraire le nouveau Systême fait agir Dieu d'une manière bizarre, capricieuse, déreglée & injuste.

Dans les sixièmes réflexions nô-

tre Philosophe examine quelques circonstances de cete union.

1°. Il remarque que l'esprit est uni passivement à tout le cors ; mais non pas activement. Il lui est passivement uni , parce que le cors n'a presque nule partie , du mouvement de laquelle l'esprit ne puisse recevoir quelque impression. Il ne lui est pas uni activement ; parce que le cors a un fort grand nombre de parties sur lesquelles l'esprit ne peut agir.

2°. De même le cors est uni activement à tout l'esprit : parce que celui-ci étant indivisible , le cors ne le peut toucher en nule manière, qu'il ne le touche tout entier. Et le cors n'est pas uni passivement à tout l'esprit ; parce que l'esprit a plusieurs pensées purement intelligibles dont le cors ne reçoit nule impression. D'où il paroît que le cors agit beaucoup plus sur l'esprit , que l'esprit sur le cors.

3°. Nôtre Filosofo examine dans quêle partie du cors on peut dire que l'esprit reside plus immédiatement & plus particulièrement.

Il comence par remarquer que l'ame n'ayant nule étendue, il ne s'agit nullement de lui trouver une résidence locale; qu'êle n'est ni dehors ni dedans le cors; qu'à parler exactement, les esprits ne sont nule part; & qu'il n'est question que de savoir dans quêle partie du cors l'ame exerce plus immédiatement ses fonctions.

Il prétend que c'est particulièrement dans cête partie du cerveau qui est la source des nerfs. C'est là où come de son siege êle donne ses ordres à toutes les parties du cors, & où par l'entremise des nerfs tendus depuis là jusques aux parties du cors les plus éloignées, êle reçoit en un instant des novêles de tout ce qui s'y passe; & il prouve ce fait

non seulement parce qu'on peut vraiment sentir la douleur d'une partie que l'on n'a plus: par exemple d'un bras ou d'un pié coupés; mais aussi parce que sans couper aucun membre, on peut par le moïen d'une forte ligature entre la tête & tel membre qu'on voudra piquer & blesser jusqu'au sang cête partie, sans en sentir nule douleur.

Dans les *septièmes réflexions* nôtre Philosophe examine par quêles pensées l'esprit est particulièrement uni au cors: & il trouve que c'est beaucoup plus par les confuses & les sensibles, que par les distinctes & par cêles qui sont purement intelligibles. Ces pensées sensibles le lient si étroitement au cors, qu'à peine peut-il se distinguer d'avec lui; qu'êles l'incarnent en quelque manière, & qu'êles le portent à attribuer ses sentimens aux diverses parties du cors; de sorte que tout

ce qu'il sent, il le sent non seulement come l'associé du cors, non seulement come *dans le cors*; mais aussi come *pour le cors & à la place du cors*. Rien peut-il former une union plus étroite?

Cête conduite d'établir dans ces perceptions confuses l'union de l'esprit & du cors, & de faire conoître à celui-là les besoins de celui-ci, & les rapports que les cors environans ont avec lui, paroît la plus sage à nôtre Philosophie. L'esprit humain étant principalement fait pour s'ocuper des infinies perfections de Dieu; la plus sage voye de l'avertir des besoins du cors, étoit cête qui devoit moins le détourner de cête occupation, & par consequent ce devoit être la plus courte, la plus sûre & cête qui pouvoit l'intéresser plus vivement à ses besoins. Or nul ne possédoit mieux ces avantages, que cête des sensations confuses,

1. Elle est constamment la plus courte & la plus sûre. En effet pour connoître distinctement & par idées claires les rapports infinis que les cors qui m'environnent ont avec le mien, & pour me mettre par-là en état de juger, par exemple, quand je dois manger, de quels alimens & en quelle quantité : il me faudroit une continuëlle application d'esprit ; & encore avec cela mes besoins changeant si souvent, & étant quelquefois si pressans, que je n'ai qu'un instant à prendre mon parti ; je ne pourrois éviter de tomber en mille erreurs funestes à ce cors dont j'ai la direction : au lieu que l'auteur de mon être s'étant chargé pour ainsi dire, de m'avertir lui-même en tems & lieu, des besoins de mon cors par des sentimens prévenans ; je discernetout d'un coup & sûrement par-là ce qui me convient, ou ne me convient pas. Le seul sentiment de

douceur ou d'amertume, d'agrément ou de désagrément, en est une preuve également courte & sûre.

2. Cête voye nous interesse aussi beaucoup plus vivement aux besoins du cors. 1. Parce que les sensations nous modifiant & nous pénétrant, êles nous touchent & nous apliquent beaucoup plus vivement à leur objet, que les idées qui ne nous modifient pas & qui sont en quelque façon hors de nous. 2. Parce que ces sensations étant essentiellement différentes les unes des autres, par exemple la douleur différant essentiellement de la chaleur; le sentiment de cête différence nous interesse beaucoup plus vivement à la conservation du cors, que ne feroit la conoissance distincte de la différence des mouvemens du feu qui causent la douleur & la chaleur, & qui ne diffèrent que du plus au moins.

Mais n'est-il pas vrai de dire que, par cête voye, Dieu nous jête dans l'erreur, en nous faisant rapporter aux cors des qualités sensibles qui ne sont que des manières de nôtre esprit ? C'est ce que nôtre Philosofe examine dans les réflexions suivantes.

Il déclare nêtement dans ses *huitièmes réflexions*, que Dieu ne nous jête nulement par-là dans l'erreur : parce qu'il ne nous oblige point à rapporter nos sentimens au cors ni aux objets qui nous environent : qu'il est vrai que les sens nous y portent par les rapports qu'ils nous en font : mais que Dieu nous a doné des facultés superieures aux sens savoir l'entendement & la volonté, pour corriger les illusions qu'ils nous font, & pour éviter les erreurs où ils nous portent. Que les sens nous sont donés pour nous faire conoître non pas la nature & les propriétés des cors, ni les rapports

qu'ils ont entre eux ; mais simplement le raport des autres cors avec le nôtre ; & qu'ils s'aquient parfaitement bien de cête commission : mais qu'on n'en doit faire usage que par raport à cête fin , & nulement pour juger de la nature des cors que ce jugement est réservé à l'entendement, & qu'il n'en doit même juger que sur des idées claires & distinctes.

C'est sur ce principe qu'il fait voir ensuite que les qualités sensibles ne peuvent appartenir aux cors ; & qu'ainsi n'étant point des manières de l'étendue , il faut qu'èles le soient de l'esprit.

Il consulte pour cela l'idée qu'il a de l'étendue , idée la plus claire de toutes ses idées : il fait le détail de ses propriétés, de ses figures, de son mouvement, de son repos, &c. & fait clairement voir que les qualités sensibles , par exemple, l'odeur & la saveur,

ne peuvent être rangées sous aucune de ces propriétés, ni expliquées par leur moïen : & conclut enfin que les cors n'ont rien de semblable aux sentimens qu'ils nous donent ; & que ce n'est que par le mouvement dont ils ébranlent nôtre propre cors qu'ils nous les donent ; n'étant pas necessaire que ce qui les done ainsi , les contienne formèlement.

Dans les *neuvièmes réflexions* nôtre Philosofe pour éclaircir de plus en plus l'union de l'esprit & du cors dans l'home , traite des diverses manières dont Dieu peut unir les esprits & les cors. Il remarque 1. Que cête union peut être mutuële ou non mutuële. Il dit que Dieu peut unir un cors à un esprit de tèle sorte que cet esprit agisse sur ce cors , sans que ce cors puisse agir sur l'esprit , ni lui causer la moindre impression ; & il ajoûte que c'est ainsi que Dieu a quelquefois doné des cors aux Anges.

Au contraire il prétend que Dieu peut tellement unir un esprit à un cors , que ce cors agisse sur l'esprit en lui causant divers sentimens , sans que cet esprit puisse agir sur ce cors. Et il ajoute que c'est ainsi que Dieu unit les Demons & les âmes des impies au feu materiel.

2. Il fait voir ensuite la différence de l'union de l'esprit & du cors dans l'homme , d'avec celle d'un Pilote avec son vaisseau , ou d'un Ange avec un cors qu'il a pris pour certains usages. Il prétend que cet Ange gouverne & dirige ce cors à peu près comme le Pilote fait son vaisseau , qu'il le prend & le laisse quand il lui plaît : qu'il conoît comme le Pilote les changemens & les mouvemens qui arivent à son cors ; mais qu'il n'en a nul sentiment : au lieu que l'esprit de l'homme les sent sans les conoître. Que l'Ange peut boire & manger dans le cors qu'il

a pris ; mais sans faim , sans soif ,
& sans tous ces sentimens agréa-
bles ou defagréables que l'esprit
de l'home éprouve dans ses fonc-
tions.

Nôtre Philosofe examine ensui-
te quelques-unes des propriétés
de l'union de l'esprit & du cors.
Dans les *dixièmes réflexions* il trai-
te de la liaifon des idées avec les
traces du cerveau , & de cêles des
traces entre êles.

Par les traces du cerveau il
entend ces impressions qui s'y
forment & qui réfultent par con-
tre-coup de l'ébranlement des or-
ganes extérieurs. A ces impres-
fions ou à ces traces Dieu atache
des pensées , des sensations , ou
des idées : & c'est come nous l'a-
vons vû dans cête liaifon que con-
fifte l'union de l'ame avec le cors.
Plus l'ébranlement de l'organe
extérieur est violent , plus la trace
qui s'en forme dans le cerveau est
profonde. Peut-être plus cêles-ci

a de profondeur, plus l'idée ou la sensation qui en résulte est vive.

Ces idées n'ont nulle ressemblance avec les traces dont elles résultent. Aussi n'est-ce nullement en consultant ces espèces de fantômes que l'ame forme ces idées. Elle les trouve toutes formées; & Dieu les lui présente telles qu'il lui plaît à l'occasion de l'excitation de ces traces. Je dis *telles qu'il lui plaît* : car quoi qu'il suive toujours constamment l'ordre qu'il a une fois établi; cet établissement lui a été si libre, qu'il auroit pû en faire un tout différent, & attacher par exemple le sentiment de saveur à la trace qui résulte dans le cerveau à l'occasion de l'ébranlement de l'oreille; & le sentiment de son à la trace qui résulte de l'ébranlement des filets de la langue par une liqueur; de sorte qu'on auroit goûté par l'oreille, & entendu par la langue.

Cête

ée ou la
st vive.
ressen-
nt êles
lement
de fan-
s idées,
ées; &
es qu'il
excita-
êles qu'
l suive
re qu'
établis-
u'il au-
férent,
e senti-
qui re-
ocation
ille; &
ace qui
des fi-
queur;
té par
la lan-

Cête



